MARIE

ET

LE SACERDOCE

PAR

Mgr VAN DEN BERGHE

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE AD INSTAR PARTICIPANTIUM
DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN PHILOSOPHIE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME

**Ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté
et de plusieurs approbations épiscopales**

SECONDE ÉDITION

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1875

MARIE

ET

LE SACERDOCE

MARIE

ET

LE SACERDOCE

PAR

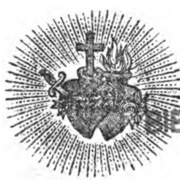
Mgr VAN DEN BERGHE

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE AD INSTAR PARTICIPANTIUM
DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN PHILOSOPHIE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE
DE ROME, ETC.

Ouvrage honoré d'une lettre de Sa Sainteté et de plusieurs approbations épiscopales

---

SECONDE ÉDITION



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Delambre, 13

—

CIↃ·IↃCCC·LXXV

LETTRE DE SA SAINTETÉ

A L'AUTEUR

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Cum purgaturus aream suam Dominus torpentesque excitaturus fidelium animos atque eos, et praesertim Clerum revocaturus ad pristinam vitae gravitatem, ad incensiorem pietatem, ad vividiorem sacrificii spiritum tantam conflagrare permiserit insectationem in Ecclesiam; profecto nostrum est sapientissimo providentiae Eius suffragari consilio, tum ut Ipsi cooperemur, uti decet, tum ut citius avertamus a nobis flagella, quibus ad Eius placita perficienda compellimur. Quo vero id facilius et plenius praestare valeamus nullum certe

potentius auxilium occurrit patrocinio Deiparae, nullum aptius et efficacius exemplum gestis Illius, quae, veluti speculum sine macula, perfectius universis creaturis divinam in se retulit sanctitatem, quaeque a virgineo Christi conceptu ad atrocissimam Eius mortem adeo arcte se iunxit divini Filii sui sacrificio, ut *Virgo Sacerdos* appellata fuerit ab Ecclesiae Patribus. Cum itaque tu, Dilecte Fili, per opus tuum *Marie et le Sacerdoce*, quo eorum sententias et theologorum observationes gravi labore collectas digessisti sciteque explicasti, Mariam proponere studueris piis fidelibus et maxime Clero veluti exemplar prae ceteris imitandum, et potissimum uti divini sacrificii sociam, omnesque sic incitare curaveris ad Eius spiritum imbibendum, virtutes sectandas, et implorandum patrocinium, sibique conciliandum; dignam omnino ecclesiastico viro operam suscepisti, et quae peropportuna sit et accommodatissima praesentibus in primis adiunctis. Gratulamur idcirco, lucubrationem tuam commen-

dari meruisse a Venerabili Achiepiscopo tuo aliisque Episcopis, quorum iudicio eam subiecisti; ipsique ominamur, ut amplissimum, quem optas, fructum adducat. Coelestis autem favoris auspicem et paternae Nostrae benevolentiae pignus Apostolicam Benedictionem tibi, Dilecte Fili, peramanter impertimus.

Datum Romae apud Sanctum Petrum die 25 Augusti Anno 1873.

Pontificatus Nostri Anno Vicesimo octavo.

PIUS PP. IX.

Dilecto Filio Osvaldo van den Berghe, Protonotario Apostolico

Bruxellas.

TRADUCTION

PIE IX PAPE.

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Si dans le but de purifier son champ, de réveiller les âmes engourdies, de ramener les fidèles, et notamment le Clergé, à la dignité primitive des mœurs, à une piété plus fervente, à un esprit de sacrifice plus fécond, le Seigneur a permis cette grande persécution qui sévit contre l'Eglise, il est assurément de notre devoir de seconder un dessein aussi sage de sa Providence, et cela autant pour lui prêter une juste coopération, que pour écarter plus promptement de nous les fléaux par lesquels il nous contraint d'accomplir ses lois. Or, afin de remplir plus sûrement et plus parfaitement un tel devoir, nous ne rencontrons nulle part de secours aussi puissant que le patronage de la Mère

de Dieu, ni d'exemple aussi approprié, aussi efficace que ses actions. Semblable à un miroir sans tache, elle a réfléchi mieux que toutes les autres créatures, la sainteté de Dieu; et depuis la conception virginale du Christ jusqu'à sa très-douloureuse mort, elle s'est unie si étroitement au sacrifice de son divin Fils, qu'elle a été appelée *Vierge Prêtre* par les Pères de l'Eglise.

C'est pourquoi, cher Fils, ayant dans votre livre intitulé: *Marie et le Sacerdoce,* rassemblé au prix d'un travail considérable, et puis coordonné et interprété avec talent les pensées de ces Pères, ainsi que les commentaires des théologiens, vous avez cherché à présenter Marie aux pieux fidèles, et principalement au Clergé, comme le modèle à imiter de préférence, et surtout comme l'associée du divin sacrifice; et par là vous vous êtes efforcé de les exciter tous à se pénétrer de son esprit, à embrasser ses vertus, à implorer et à obtenir sa protection. Vous avez entrepris ainsi une œuvre bien digne d'un membre du clergé, très-opportune

et spécialement appropriée aux circonstances présentes.

Aussi Nous vous félicitons de ce que votre ouvrage ait mérité l'approbation de votre Vénérable Archevêque et des autres Évêques au jugement desquels vous l'avez soumis, et Nous souhaitons qu'il en revienne le grand fruit que vous désirez. Enfin, comme gage de la faveur d'en haut, et comme marque de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons très-affectueusement, cher Fils, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 25 août de l'année 1873, la vingt-huitième de notre Pontificat.

(Signé) PIE IX PAPE.

A Notre cher Fils Oswald van den Berghe, Protonotaire apostolique,

à Bruxelles.

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Lettre de S. G. Mgr l'archevêque de Malines, primat de Belgique, aujourd'hui cardinal Dechamps, à l'auteur [1].

Le Bref que Sa Sainteté a eu la paternelle bonté de vous adresser au sujet de votre ouvrage intitulé *Marie et le sacerdoce*, a certainement apporté la consolation la plus vive, non à votre amour propre d'écrivain, mais à votre piété filiale envers Marie, car le Saint-Père dit lui-même de la Très-Sainte Vierge qu'elle s'est unie si intimement au sacrifice de son divin Fils, et qu'elle y a été si véritablement associée, que le nom de *Vierge prêtre* lui a été donné par les Pères dont vous avez recueilli et expliqué les textes avec tant de soin.

A un encouragement venu de si haut, je ne puis rien ajouter, sinon que je suis heureux de vous voir dévoué, dans mon diocèse, à un Institut de Vierges dont toute la vie est consacrée à s'unir elles-mêmes aux sentiments de la Vierge sacerdotale, lorsque debout

[1] S. G. avait donné pour la première édition de ce livre, une approbation proprement dite, qu'Elle a daigné remplacer par les lignes suivantes, toutes à l'honneur de Marie.

à l'autel de la croix, elle offrait à la justice de Dieu, pour le salut du monde, le sang de la grande victime par le cœur ouvert du grand prêtre de l'éternelle alliance [1].

Malines, en la fête des VII Douleurs de la B. V. M., le 17 septembre 1874.

(Signé) † V.-A. *Arch. de Malines.*

Lettre de S. G. Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, aujourd'hui coadjuteur de Bordeaux, à l'auteur.

Les sentiments d'une vive piété se joignent, dans les pages que vous avez écrites, à de magnifiques aperçus théologiques. Vous scrutez admirablement l'un des plus doux mystères de notre sainte religion, celui de l'intime union qui existe entre Marie et le sacerdoce chrétien.

Toutes les âmes sacerdotales, et celles qui aiment la très-sainte Vierge, puiseront dans votre livre des enseignements féconds et pleins de charme.

Carcassonne, le 8 sept. 1872.

(Signé) † FRANÇOIS, *év. de Carcassonne.*

[1] S. G. fait ici allusion à la *Société des Filles du Cœur de Jésus*. A leur monastère d'Anvers (Berchem) sera annexé le *Sanctuaire du Cœur de Jésus,* offert pour rappeler la consécration de la Belgique au Sacré-Cœur.

Approbation de S. G. Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Le livre intitulé : *Marie et le sacerdoce*, est par lui-même l'œuvre d'un théologien très-sûr, très-érudit et très-pénétré de son sujet. Non seulemeut la doctrine nous en a paru irréprochable, mais on y sent partout une foi vive, une piété éminente et un grand zèle.

L'objet de ce livre le recommande très-particulièrement aux prêtres. Comme rien n'est plus grand dans l'Homme-Dieu que cette qualité de Pontife par laquelle, dit l'Apôtre, « il a été fait plus haut que les cieux » : *excelsior cœlis factus*, la suprême prérogative de la Mère de Dieu est son association au sacrifice et au sacerdoce de son divin Fils.

Combien nous avons tressailli en voyant cette glorieuse qualification de *Virgo sacerdos*, que la piété progressive de ces derniers siècles appuyait sur plus d'un texte de l'antiquité ecclésiastique, consacrée désormais par l'autorité de notre grand Pontife Pie IX ! La dévotion à la Vierge sacerdotale, à Marie Reine du clergé et Mère des prêtres, en recevra une nouvelle impulsion. Nous chanterons avec plus d'ardeur et de sécurité la belle hymne qui, depuis notre jeunesse lévitique, accompagne chaque année le renouvellement de nos promesses cléricales ; et, dans un temps où les ministres de l'autel doivent consoler le cœur de Dieu par la ferveur de leur sacrificature, nos œuvres seront

d'accord avec nos voix pour dire ; *Dux est Virgo sacerdos : Fac nos quo properas sequi.*

Nous félicitons donc l'auteur de ce beau et bon livre, qui mettant en relief la plus haute gloire de la Mère de Jésus, présente un aliment exquis à tous les fidèles, que saint Paul nomme la race choisie, la nation sainte, le royal sacerdoce, mais plus spécialement à ceux qui, par état et par fonction, participent sacramentellement au caractère sacerdotal du Fils et de la Mère.

Poitiers, 1er octobre 1874.

(Signé) † L. E. *évêque de Poitiers.*

Lettre de S. G. Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève, à l'auteur.

Fernex, 21 novembre 1874 fête de la Présentation de la sainte Vierge.

Cher Monseigneur,

Vous publiez une seconde édition de votre admirable livre, *Marie et le sacerdoce.*

Le titre de votre ouvrage pourrait laisser croire à quelques esprits que vous n'avez fait qu'un de ces nombreux traités de piété et de dévotion dont notre littérature religieuse est trop souvent prodigue. Les esprits élevés discerneront bien vite en vous lisant

que vous avez pénétré les profondeurs du dogme catholique et que vous offrez dans vos pages la doctrine substantielle et vivifiante de la plus haute théologie.

Vous avez étudié le grand mystère du sacerdoce de Notre Seigneur Jésus-Christ, vous vous êtes nourri de la tradition des grandes écoles mystiques, et vous mettez en lumière, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les relations intimes de Marie avec Jésus, en tant que Jésus est Prêtre et Victime. Le pieux fondateur de Saint-Sulpice, M.ʳ Olier, le cardinal de Bérulle et le père de Condren, de l'Oratoire, avaient déjà indiqué ces rapports ; mais aucun de ces grands serviteurs de Dieu n'a rassemblé comme vous en un faisceau lumineux les témoignages des Pères, des écrivains ecclésiastiques et des autres monuments depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours. Ces accents de piété envers Marie, Mère du Prêtre éternel, sont touchants et magnifiques ; dès les temps les plus reculés la Mère du Sauveur est saluée des noms et des titres qui rappellent le mieux son sacerdoce mystique, c'est-à-dire son union avec le Prêtre éternel lorsqu'il offre le sacrifice à l'autel du Calvaire ou à l'autel eucharistique, ou encore à l'autel des cieux où il a porté le calice de son sang. Sans doute, le Verbe fait chair, le Sauveur Jésus est l'unique Rédempteur, l'unique Sauveur ; selon l'expression de saint Grégoire le Grand, *il a accompli pour nous le sacrifice, offrant son Corps*

pour les pécheurs, s'immolant comme Victime sans péché, Victime qui pouvait mourir par son humanité et purifier par sa justice (Moral. Liv. XVII, c. 18). Il ajoute qu'il a pris son humanité dans le sein virginal de Marie ; c'est toujours le Pontife divin qui offre le sacrifice, mais sa sainte Mère est et demeure son associée. C'est pourquoi elle est appelée Vierge Prêtre, Vierge sacerdotale, Reine de la hiérarchie catholique. L'Auguste Pie IX, dans le bref qu'il vous a adressé à l'occasion de votre travail, lui donne ces deux qualifications : *Virgo Sacerdos, Socia divini sacrificii*. Cet hommage solennel que votre livre a valu à la Mère du Rédempteur, indique l'opportunité providentielle de votre publication.

N'est-ce pas Marie en effet qui, protectrice de l'Eglise, a écrasé toutes les erreurs ? N'a-t-elle pas toujours obtenu ces triomphes après que Dieu a amené dans les âmes une plus grande dévotion envers le privilége de la Vierge qui est directement en opposition avec l'erreur et avec le mal à détruire ? On ne peut nier que la plaie la plus douloureuse au Cœur de Jésus ne soit la défection d'un certain nombre d'âmes sacerdotales ; le plus grand besoin de l'Eglise, dans la crise actuelle, est donc un sacerdoce croissant en sainteté. Vos pages font ressortir cette double mission de la Mère Immaculée : de panser la blessure du Cœur de son Fils et de susciter des pontifes et des prêtres qui soient plus que jamais la lumière du monde et le sel

de la terre. Les âmes consacrées à Dieu, comme les âmes pieuses dans le monde, ont beaucoup à apprendre dans vos enseignements. Les infortunés déserteurs du sanctuaire n'ont-ils pas en même temps et presque du même coup des paroles terribles contre les pures immolations du célibat et les grandeurs de la Vierge bénie? Il est bon que tous les prêtres en ces temps troublés se rappellent que Marie n'est pas seulement la Mère du Prêtre éternel, mais la *Vierge Pontife*, comme parle Bossuet, qu'elle est surtout la Mère de toutes les âmes sacerdotales.

Votre style simple et coloré tout à la fois, rend votre pensée accessible et attrayante malgré la hauteur de vos vues mystiques.

Cher Seigneur, vous ne vous bornez pas à penser et à écrire sur ce grand sujet, vous dirigez dans un modeste cloître, que j'ai eu la consolation de visiter et de bénir, des vierges dont toute la vie est de s'immoler pour l'Église et pour le sacerdoce [1] ; ces âmes ne cherchent qu'à communier aux opérations de l'Esprit-Saint dans l'âme victime de Marie et à se revêtir de ses sublimes dispositions, afin de consoler le cœur de Jésus broyé par de douloureuses désertions sacerdotales. Vous avez compris qu'à côté des prêtres et des pontifes apostoliques, il faut aussi

[1] Le monastère des Filles du Cœur de Jésus, à Anvers (Berchem). Cette visite, dont le souvenir est si précieux, a eu lieu le 19 mai 1874.

des vierges apostoliques qui dans la vie cachée du monastère prient, s'immolent afin d'obtenir le triomphe de l'Epouse du prêtre éternel, la sainte Eglise catholique. Tandis qu'elle lutte partout contre les oppresseurs qui veulent attenter à sa liberté sacrée, elle continue son travail intérieur sous le souffle de l'Esprit de Dieu et elle conduit dans ses tabernacles mystérieux les âmes d'élite qu'elle vivifie dans les clartés de la foi et dans les joies du sacrifice.

Priez et faites prier pour mon cher pays ; qu'il retrouve bientôt l'unité de la foi, que les âmes enlacées dans l'hérésie ne restent pas exilées de la vérité, que le Cœur de Jésus y fasse bientôt l'unité des esprits et des cœurs.

Que le Maître vous donne l'abondance des grâces qu'il a promises à ceux qui enseignent à le connaître et à l'aimer.

(Signé) † GASPARD, *évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève.*

MARIE ET LE SACERDOCE

INTRODUCTION

Altaria tua Domine virtutum : rex meus, et Deus meus.

Ps LXXXIII, 4.

Il existe entre la bienheureuse Vierge Marie et son divin Fils une union ineffable, morale et substantielle. Bien supérieure dès le premier moment à l'union que les élus contractent avec la Divinité après cette vie, on n'en peut concevoir de plus étroite ni de plus noble entre Dieu et sa créature, si l'on en excepte toutefois l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine. Cette union parfaite suppose nécessairement entre Jésus et sa Mère des communications d'un caractère si divin, qu'elles échappent en partie au regard des

esprits célestes eux-mêmes, et, en outre, des relations étendues et sublimes, dont la beauté, entrevue ici-bas, ne sera pleinement révélée que dans la patrie. Marie est la Mère de Jésus, de Jésus, Dieu, Homme, Roi et Pontife. Or, parmi ces admirables rapports, le dernier, le rapport de la Vierge avec le Pontife de l'Alliance nouvelle, nous semble environné encore de trop d'ombre. Peu étudié jusqu'ici, il est assurément susceptible, dans l'état actuel des connaissances que nous possédons sur Marie, d'être exposé avec des développements nouveaux, et d'être mis en lumière à l'aide de témoignages précieux, tirés des saints Pères et des écrivains ecclésiastiques. C'est la tâche que nous avons osé entreprendre, comptant moins sur nos forces que sur le secours d'en haut. Nous serons heureux, s'il nous est donné de découvrir peu à peu le sens et l'étendue des relations de la sainte Vierge avec le Sacerdoce, et de les faire connaître, admirer et aimer davantage.

Pour saisir l'ensemble des rapports qui existent entre l'Homme-Dieu et sa Mère, pour comprendre tout ce que Jésus est à Marie, tout ce que Marie est à Jésus, il ne sera point inutile de nous élever par la pensée jusqu'au mystère de leur prédestination éternelle. Leur prédestination, en effet, c'est la raison d'être de leurs mutuelles relations et de leur admirable communauté de vie; on conçoit

donc que c'est aussi le meilleur point de départ que nous puissions choisir.

On le sait, le privilége de la Maternité divine a fait entrer Marie dans la famille de Dieu; grâce à ce privilége inouï, il lui a été donné de contracter avec les trois personnes de la Trinité sainte une union de l'ordre le plus relevé. Pourquoi notre âme n'y fixerait-elle point avec respect le regard? Pourquoi ne nous délecterions-nous point dans la contemplation de ces mystères de l'amour divin? Aussi bien, une fois comprise, cette vérité nous donnera la plus haute idée de la dignité de Marie; elle nous fera comprendre pourquoi Dieu n'opère point dans le monde sans elle, pourquoi il veut recevoir de ses mains virginales l'oblation qu'il attend.

Après ces études préliminaires qui ne feront que préparer le terrain, nous entrerons dans le sujet proprement dit. Dès l'abord, Marie nous apparaîtra comme la nouvelle Ève, comme l'aide du nouvel Adam, comme la corédemptrice du genre humain. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elle sera l'intime associée de l'œuvre de son Fils, de son Fils, Prêtre du Très-Haut, de son Fils, victime offerte pour le rachat de la terre?

Quelle grandeur dans le Sacerdoce! Nous méditerons Jésus investi par le Père céleste de cette auguste dignité, et Marie brillant, elle aussi, de cette gloire, quand elle présente à l'autel de Dieu la vic-

time qu'elle a donnée au monde. C'est ici que nous rassemblerons tout ce que les siècles chrétiens ont dit d'important sur le rapport de la Vierge avec le Prêtre. Expression touchante et trop peu connue de la piété de l'Eglise envers sa Reine.

Après le Sacerdoce, le sacrifice. Il en faudra décrire les grandes fins et les phases successives, depuis la sanctification de Jésus, la victime véritable, et la sanctification de Marie, victime avec Jésus, jusqu'à leur consommation en Dieu.

Quand le Fils de Dieu et de la Vierge fut remonté au ciel, celle-ci demeura avec Jean, que Jésus s'était substitué sur le Calvaire. Jean représente les fidèles en général, mais tout particulièrement les prêtres. Quel beau spectacle que celui de la sollicitude maternelle de Marie envers les prêtres, en la personne de son fils d'adoption! Et comme les ministres du sanctuaire se sentiront consolés en le voyant se dérouler aux yeux de leur âme étonnée, attendrie! Cependant un autre spectacle plus beau encore les attend, non plus ici-bas, mais là-haut. C'est le sacrifice de la louange que le Pontife souverain, uni à la Vierge et à toute l'Eglise rachetée de son rang, offrira éternellement à son Père dans la lumière du ciel. Saint Jean, exilé à Pathmos, en a tracé une image qui ravit, et nous ne manquerons point de la reproduire pour couronner notre travail.

Ainsi donc, la Vierge immaculée offrant, en union avec son doux Fils, le sacrifice de l'Alliance éternelle, intervenant dans les mystères sacrés, et brillant aux côtés du Prêtre véritable dans le sanctuaire, tel est le sujet que nous allons traiter. Puissions-nous, en méditant ces grandes choses, aimer davantage les tabernacles d'ici-bas, avec l'espoir d'habiter un jour les tabernacles d'en haut ! Puissions-nous répéter avec vérité ces belles paroles du roi prophète :

« Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des armées ! mon âme désire ardemment de voir les parvis du Seigneur : ce désir la fait languir et la consume.

« Mon cœur et ma chair ont tressailli en pensant au Dieu vivant. . . . .

« Vos autels, Dieu des armées, ô mon Roi et mon Dieu [1] ! »

[1] Ps LXXXIII, 1, 2, 4.

CHAPITRE I

DE LA PRÉDESTINATION DE MARIE

ET DE

SON UNION AVEC LES TROIS PERSONNES DIVINES

Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio.
Ab aeterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret.
PROV. VIII, 22, 23.

Ainsi qne nous l'avons dit, pour rencontrer la première image de l'union du Christ et de sa Mère, l'âme doit s'élever sur les ailes de la contemplation, jusque dans les mystérieuses profondeurs de la pensée de Dieu.

Le Père engendre le Verbe dans son sein, de toute éternité. Il le produit de nouveau, en l'introduisant dans le monde, et en le revêtant de la nature humaine. Cette dernière génération, par

laquelle le Fils sort, pour ainsi dire, du sein de son Père, pour entrer dans un sein étranger, s'accomplit dans le temps. Et comme Marie, par l'opération de l'Esprit-Saint, est devenue le seul principe de la naissance temporelle du Verbe sur la terre, de même que le Père est le seul principe de sa procession éternelle dans le ciel, il s'ensuit que l'Homme-Dieu ne peut être séparé de la Vierge-Mère dans l'œuvre du Très-Haut.

Or, Dieu n'étant point susceptible d'acquérir une idée nouvelle, agit nécessairement d'après un plan préconçu ; en d'autres termes, la sagesse divine prédispose de toute éternité les choses qui s'accompliront dans le temps.

S'il en est ainsi, l'on comprend déjà que l'œuvre fondamentale de Dieu, je veux dire le mystère de l'Incarnation, doit être une œuvre voulue et préparée avant les siècles ; que dans le plan providentiel le Fils de l'homme ne nous apparaîtra point sans sa Mère [1] ; que celle-ci enfin brillera à nos yeux comme l'élue du Très-Haut dès le commencement, ayant bien avant sa naissance et dès l'éternité, sa place marquée dans les décrets divins.

[1] La Mère, dit Suarez (in III part. disp. 1, sect. 3) ne fut point séparée du Fils dans l'élection divine. Le Christ ne fut prédestiné qu'en qualité de Fils de l'homme, et c'est le nom qu'il se donne lui-même dans l'Écriture pour faire honneur à sa Mère.

Écoutons Marie nous parlant de son origine. Les expressions dont elle se sert sont celles-là même que l'Ecriture a choisies pour annoncer la naissance éternelle de la Sagesse incréée. En les empruntant aux Livres saints, pour les insérer dans sa belle liturgie, et en les mettant sur les lèvres de la Mère de Dieu, l'Eglise nous fait bien entendre que l'Esprit divin a eu certainement en vue le sens qu'elle leur prête.

« Le Seigneur, dit donc Marie, m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il mît la main à ses œuvres.

« J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée.

« Les abimes n'étaient pas encore, que déjà j'étais conçue, les fontaines n'avaient pas jailli encore de leur source,

« La pesante masse des montagnes n'était pas encore formée. J'étais enfantée avant les collines,

« Et avant que Dieu eût créé la terre et les fleuves, avant qu'il eût affermi le monde sur ses fondements[1]. »

Quel est le sens de ces magnifiques expressions ? Puisqu'elles ne se rapportent point à la naissance de la Vierge, qui fut postérieure de beaucoup à la création de la terre, elles se doivent nécessairement entendre de la prédestination de cette créature

[1] Prov. VIII, 22-26.

d'élite. Le Tout-puissant possédait Marie au commencement de ses voies, c'est-à-dire qu'il la portait dans sa pensée, lorsqu'il traçait le plan de toutes choses ; et l'image de cette Vierge incomparable était conçue avant le dessein de ses œuvres les plus importantes, dominant ces dernières, comme le couronnement domine l'édifice qu'il achève.

Mais écoutons la suite de ce sublime discours :

« Je suis sortie, dit encore la Vierge, de la bouche du Très-Haut, comme la première-née d'entre les créatures [1]. »

« J'ai été créée dès le commencement, et avant les siècles [2]. »

L'Apôtre saint Paul, en appelant Jésus-Christ le premier-né de la création [3], nous le montre prédestiné, en tant qu'homme, avant toutes choses pour être Fils de Dieu. Voici que l'Église attribue le même titre et la même gloire à Marie. On peut même remarquer que les paroles du quartorzième verset de l'Ecclésiastique, qu'elle met sur les lèvres de l'auguste Vierge, s'appliquent avec plus de vérité à la Mère qu'au Fils, puisque celui-ci n'est pas une simple créature. Et quant à celles du verset précédent, elles séparent d'abord Marie des anges et des hommes, dont il n'est dit nulle part qu'ils

[1] Eccle. XXIV, 5. — [2] Ibid. 14. — [3] Coloss. I, 15.

sont issus de la bouche du Seigneur ; elles énoncent ensuite une merveilleuse ressemblance entre l'origine de cette créature d'élite et celle de la Sagesse incréée. Comme la Sagesse, Marie est sortie de la bouche du Très-Haut ; comme la Sagesse, elle est une vapeur de la vertu divine, une effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant ; elle est enfin un rayon de la lumière éternelle, un miroir sans tache de la majesté de Dieu, et une image parfaite de sa bonté [1].

Voilà donc Jésus et Marie décrits tous les deux comme les premiers-nés parmi les êtres ; les voilà apparaissant tous les deux dans le premier décret de la volonté divine [2], l'un en qualité de Fils de l'homme, l'autre en qualité de Mère de ce Fils, et indissolublement unis dès l'éternité dans la pensée du Très-Haut.

Que de grandeur, nous écrierons-nous ici, dans ce plan providentiel ! Après s'être communiqué au dedans de lui-même, Dieu, voyant qu'il était en quelque sorte convenable que sa souveraine bonté fît part à des créatures de l'immensité incompréhensible de ses trésors, se communiqua encore au

[1] Sap. VII, 25, 26. Ces paroles sont fort souvent appliquées à la sainte Vierge. V. par exemple, le cardinal Sfondrati, *Orat.* 1 *et* 5 *de Immac. Concept.* — [2] Il n'y a point en réalité plusieurs décrets divins, et d'après le concile de Florence, tenu sous Eugène IV, on ne peut admettre entre ces décrets qu'une distinction de raison, comme nous le faisons ici.

dehors, et dans sa pensée éternelle, il commença son opération par le plus noble de ses ouvrages, je veux dire l'union hypostatique de la deuxième personne de l'auguste Trinité avec la nature humaine. N'était-il pas digne, en effet, de la sagesse infinie, que, après s'être connu et aimé dans lui-même, le Seigneur connût et aimât ce qui est le plus immédiat à sa divinité, à savoir le Verbe fait chair qui, placé à la tête de toutes les créatures, devait les rattacher à Dieu, glorifier le nom incommunicable, et publier les perfections infinies? Mais ce n'est pas tout. Parmi les pures créatures, il s'en trouvera une, conçue dans l'entendement divin bien avant les siècles, par qui toutes les autres seront reliées à l'Homme-Dieu, si digne, si grande, si privilégiée par la variété de ses richesses, qu'elle dominera d'une hauteur incommensurable les êtres les plus élevés ; si parfaite, si sainte, si fidèle à sa mission, qu'elle exaltera les grandeurs de la Divinité de manière à ravir à jamais les générations humaines. Ainsi, l'Homme-Dieu et sa Mère, voilà le sommet principal et le sommet secondaire des œuvres du Tout-Puissant. En ces deux personnes augustes, tous les autres êtres sont prévus et ordonnés. En ces deux images de l'entendement infini, les magnificences si diverses de l'ordre de la grâce, et même de l'ordre de la nature, trouvent leurs types. De l'un il est dit que tout a été créé par lui

dans le ciel et sur la terre, les choses visibles comme les choses invisibles, les trônes et les dominations aussi bien que les principautés et les puissances, et que, de plus, tout a été établi pour lui, en sorte qu'il est lui-même avant tous, et que toutes choses subsistent en lui [1]. L'on peut dire de l'autre avec autant de justice, quoique dans un sens moins absolu, qu'elle est le principe des biens surnaturels [2] et, en une certaine manière, la cause de toutes choses [3]. Conception sublime, bien digne de votre sagesse et de votre puissance, ô mon Dieu ! Je l'entrevois, et ma joie ressemble à celle des vainqueurs, lorsqu'ils ont mis la main sur de riches dépouilles [4].

Poursuivons notre étude. Élue pour devenir Mère de Dieu, la bienheureuse Marie est prédestinée, par le fait même, à une union non-seulement morale, mais physique, naturelle et substantielle avec la Divinité. Elle va entrer dans la famille du Très-Haut, dont elle sera comme le complé-

[1] Coloss. I, 14-17. — [2] Iren. *adv. Haer.* lib. III, c. 22, et Ioan. Damascen. *Orat.* 1 *et* 2 *de Dormit. B. M. V.* — [3] Bernard. *Serm.* 2 *in die Pentecost.* « *Propter quem omnia* ». dit saint Paul du Christ (Hebr. II, 10). En regard de ces paroles, plaçons celles de Bernard de Tolède, parlant de Marie : « *Propter quam post. Christum omnia.* (*In Salve Serm.* 3). Dans la paraphrase chaldaïqun du rabbin Onkelos (du IIe siècle probablement), il est dit (Genes. I, 1), que le monde a été créé pour la sagesse, c'est-à-dire pour l'amour de la Vierge sans tache qui est la sagesse du monde, et pour le Messie, son Fils. — [4] Ps, CXVIII, 162,

ment. En effet, il faut remarquer que les processions des personnes divines, si l'on prend ce terme dans un sens plus large, ne sont complètes que par la procession du Verbe dans la nature humaine, c'est-à-dire par la Maternité de Marie. Dès lors, on peut considérer avec raison cette glorieuse Vierge comme une personne en quelque sorte divine. Cette expression, il est vrai, doit être entendue dans le sens de la foi catholique, qui prononce que tout ce qu'il y a de divin en Marie est accidentel et surajouté par la grâce. Mais, ainsi comprise, elle est vraie et même nécessaire, si l'on veut donner une idée suffisante de la grandeur et de l'élévation de cette unique créature [1].

Laissons ici la parole à un illustre admirateur de Marie :

« L'apparition en ce monde du Fils de Dieu dans son humanité, dit-il, a toujours été considérée par les saints Pères comme une nouvelle production du Verbe, comme une seconde naissance du Fils de Dieu, par laquelle il sortait en quelque sorte une seconde fois du sein de son Père, pour se manifester à ses créatures. Cette seconde naissance s'accomplissant en Marie, Marie a concouru avec Dieu le Père à la nouvelle production du Verbe en ce monde. De là les expressions tout à la fois mys-

[1] V. Mgr Malou, évêque de Bruges, *L'Immaculée Conception de la B. V. M.*, t. II, p. 175, 176.

térieuses et magnifiques des Pères, qui associent Marie à la sainte Trinité, et en font, d'une certaine manière, une personne divine. De là la croyance générale qui attribue à la sainte Vierge une véritable parenté avec les trois personnes de la sainte Trinité, une noblesse spirituelle non seulement céleste, mais encore divine. Il est reçu dans le langage de l'Eglise, et cela de temps immémorial, d'appeler la sainte Vierge tout à la fois Fille de Dieu, Mère de Dieu et Epouse de Dieu, et de lui attribuer, à ces titres divers, les grâces les plus extraordinaires, les plus prodigieuses [1]. » Ce sont ces trois relations de Marie avec le Père, avec le Fils et avec l'Esprit-Saint, que nous allons étudier dans ce chapitre. Sujet qui nous rapproche plus de notre but qu'il ne paraît à première vue; car, en admirant les liens d'amour que Dieu a formés avec sa créature la plus chère, nous pénétrons mieux les raisons profondes pour lesquelles il se complut à récevoir des mains de celle-ci l'oblation de son Fils unique, sur l'autel de la croix.

Et d'abord la bienheureuse Vierge est la Fille du Père.

Dieu le Père compte dans sa famille deux sortes d'enfants. Il a d'abord son Fils éternel, engendré de sa nature, consubstantiel et en tout égal à lui-même. Il a ensuite de nombreux enfants, qui peu-

[1] Mgr Malou, ibid.

vent se dire tels par suite de leur création, de leur rédemption, de leur adoption et de leur vocation. Dans cette seconde classe d'enfants de Dieu, Marie occupe un rang à part, car à tous les titres que nous venons d'énumérer, elle précède à une énorme distance la multitude des simples créatures, et mérite d'être nommée la Fille aînée de Dieu le Père.

Elle est l'aînée du Père d'abord au titre de la création; non qu'elle ait été créée la première selon l'ordre des temps, mais parce qu'elle vient la première dans l'entendement divin, ainsi que nous l'avons vu. En ce sens donc, elle peut dire excellemment d'elle-même: « J'ai été faite dès le commencement; je suis la première-née parmi les créatures [1]. »

Elle est encore la première-née du Père au titre de la rédemption. En vérité, c'est une chose touchante de voir lui attribuer si souvent dans la liturgie ce titre glorieux, d'ouïr le témoignage de l'Eglise grecque, appelant cette Vierge sans tache la Fille de Dieu [2], qu'environnent les vierges aux lampes allumées [3]; d'entendre les Pères et les Docteurs ne se point lasser de la proclamer l'enfant de Dieu par excellence [4], la Fille d'Adonaï, la

[1] Eccle. locis cit. — [2] Sabb. *in Menaeis Graecor.* die 15 aug. — [3] Taras, *in Menaeis,* die 7 sept.; Anonym. *in Menaeis* die 14 aug. — [4] Nicet. David, *Hom. de Nativ. B. M. V.*; Thom. de Villanov. *Conc.* 2 *de Assumpt. B. M. V.*; etc.

Fille [1] et même la Fille unique du Très-Haut [2]. Tant de bouches ne se servent d'expressions aussi extraordinaires, et qui, dans le genre masculin, sont propres au Verbe éternel, que pour faire entendre qu'il existe une certaine dissemblance entre la naissance de Marie et la nôtre, et une certaine ressemblance entre l'origine de la Vierge et celle du Verbe.

Mais en quoi la filiation divine de Marie s'élève-t-elle au-dessus de la nôtre ? Comment se rapproche-t-elle de celle du Fils de Dieu ?

« Il est aisé de voir, répond le savant évêque de Bruges, que Marie est fille de Dieu à plus de titres que nous, et qu'elle ressemble par conséquent beaucoup mieux que nous à notre Père céleste. La filiation divine est donc en elle de beaucoup plus parfaite qu'en nous.

« Mais comment se rapproche-t-elle de la filiation éternelle du Verbe ? Ce n'est certainement point par la multitude des grâces qu'elle comprend, par la perfection qu'elle a atteinte ; car sous ce rapport, aucune comparaison n'est possible entre la filiation divine de Marie et celle du Verbe. Il y a entre ces deux filiations,

[1] Andr. Creten. *Serm.* 2 *in Nativ. B. M. V.* ; German. C. P. *Serm.* 1 *in Praesent. B. M. V.* ; et beauconp d'autres qu'on peut voir dans la *Polyant. Mar.* de Maraccio. — [2] Ioan. Damascen. *Serm.* 1 *in Nativ. B. M. V.*

quelque rapprochées qu'on les suppose, toute la distance qui sépare la créature du Créateur.

« Le seul trait de ressemblance que l'on y puisse découvrir, mais qui est frappant, c'est *la perpétuité* qui est commune à l'une et à l'autre, à chacune selon la condition du sujet.

« Nous tous enfants d'Adam, nous ne parvenons à la filiation adoptive de Dieu, qu'après avoir été les ennemis de Dieu et les amis de Satan. Marie seule. à l'exemple du Verbe, a toujours été l'amie de Dieu, elle n'en a jamais été l'ennemie : son existence tout entière appartient à Dieu comme celle du Verbe. En ce sens, elle est vraiment parmi les enfants des hommes, la première-née, la fille unique de Dieu, car seule de la postérité d'Adam, elle a été l'enfant de Dieu dès l'instant de sa création, absolument comme le Verbe a été le Fils de Dieu dès le premier instant de sa procession divine, de toute éternité [1]. »

On le voit, c'est au titre seul de la rédemption que l'incomparable Vierge est rigoureusement la Fille aînée du Père Céleste. De la rédemption qui préserve, ou de la rédemption qui délivre, la première est de beaucoup la plus élevée, la plus parfaite et la plus abondante. Par le fait même que Marie l'eut en partage, sa filiation prend le caractère de la perpétuité, trait caractéristique qui seul

[1] Mgr Malou, *l'Immaculée Concept.*, t. II, p. 181 et 182.

l'assimile à celle du Verbe, et constitue pour l'admirable Vierge une origine vraiment unique et en quelque sorte divine. Aussi, sans la conception immaculée, la Mère de Dieu n'eût pas eu le droit de se dire, à l'égal de son Fils, la première-née du Père, et les noms magnifiques dont l'Eglise la salue ne se fussent pas trouvés sur les lèvres de ses plus doctes serviteurs.

Que dire maintenant de son adoption et de sa vocation, qui, une fois la préservation de la tache originelle admise, ajoutent encore au droit qu'elle a d'être appelée la fille aînée de Dieu le Père ?

La dignité de Mère de Dieu, à laquelle la sainte Vierge a été élue, excède toutes les dignités des anges et des saints prises ensemble. Or, comme la grâce est toujours en proportion de la dignité, il s'ensuit que Marie a eu, dès le premier instant de sa conception, une grâce d'adoption plus abondante et plus élevée que la grâce reçue par tous les anges et par tous les hommes réunis [1].

Quant à la vocation, on peut dire que, de même que la Vierge excède toutes les créatures en grâce, elle les surpasse aussi toutes en gloire. « Il est hors de doute, dit saint Bernardin de Sienne, qu'elle est exaltée au-dessus de tous les êtres créés, parce qu'elle remplit à elle seule un état complet, et que

[1] Suarez, t. II, part. 3, disp. 3, sect. 1.

la droite raison nous défend de lui adjoindre personne dans son office sublime, le Fils de Dieu ne pouvant avoir plus d'une Mère. Aussi est-ce avec justice que, au jour de son assomption glorieuse, l'Eglise chante ces belles paroles : « La sainte Mère « de Dieu a été élevée plus haut que les chœurs « angéliques dans le royaume des cieux [1] ! » Oui, Marie est exaltée au-dessus de tout ce qui est sorti des mains du Très-Haut, elle habite le sanctuaire même de la Divinité. Le Père céleste, nous le savons, a fait asseoir, dans son trône, à sa droite, son Fils unique engendré avant le jour, mais à la droite de ce trône il a fait asseoir sa Fille unique, née dans son entendement avant toutes choses, et en qui il a placé aussi ses divines complaisances !

Voyons maintenant quelles sont les relations de Marie avec la seconde personne de l'auguste Trinité.

Avant tout, elle est la Mère du Verbe, et cette dignité, qu'on peut dire en quelque sorte infinie [2], lui donne une ressemblance admirable, une espèce de proximité avec la première personne divine [3]. En effet, si de toute éternité le Père cé-

[1] T. III, serm. 3, *de Gloria B. V.* a. 3 c. 1. — [2] Dion. Carth. *De Laudib V.* lib. I, art. 4, apud Maracc. *Polyanth.* — [3] *Comparentalis Patri aeterno, comparentalis et simillima Patri aeterno,* ainsi l'appelle Denis le Chartreux, loci cit. art. 4 et 15, ainsi que J. Mauburn. *in Rosario de Praecon. B. M. V.* membr. 1, apud Maracc. *Polyanth.*

leste a engendré son Fils unique sans mère, cette Vierge parfaite l'a engendré dans le temps sans père. Ce que Dieu le Père est donc à Jésus dans l'éternité, Marie l'est à Jésus dans le temps ; grâce à la Maternité divine, elle est devenue avec le Père un co-principe du Dieu fait homme, et comme celui-ci n'a pas eu de père sur la terre, pas plus qu'il n'a eu de mère dans le ciel, on peut dire de l'incomparable Vierge qu'elle constitue véritablement avec le Père la famille naturelle de Jésus-Christ [1].

Mais il y a plus encore. Dieu a engendré son Verbe dans son sein de toute éternité. Au commencement des temps, il l'a manifesté comme le type et la fin de ses œuvres, et comme la cause efficiente de la création. Il l'a enfin manifesté au milieu des temps, en l'introduisant de nouveau dans le monde, revêtu de la nature humaine dans le sein de Marie [2].

Or, si nous avons égard à l'ordre des décrets divins, nous pouvons considérer, avec plusieurs docteurs de l'Eglise, la première introduction du Verbe dans le monde, comme une sublime préparation à sa seconde introduction, c'est-à-dire au mystère de l'incarnation ; et par conséquent nous pouvons envisager Marie, qui sera, par la vertu de

[1] V. Dion. Carth. loc. cit. ; Malou, loc. cit., p. 181, 184. —
[2] Hebr. 1, 6.

l'Esprit-Saint, le principe unique de cette naissance temporelle, comme le terme grandiose auquel aboutit, pour ainsi parler, toute l'opération de Dieu à l'extérieur.

Mais voici qu'arrive l'heure des ineffables mystères. Quand elle est près de sonner, le Verbe, dont la vertu opère tout dans cet univers créé pour lui, achève, en les couronnant d'un chef-d'œuvre, ces magnifiques préparations [1]. De ses mains toutes-puissantes il forme sa Mère ; dans son amour, dont Marie sera le vivant témoignage et l'admirable monument, il lui confère toutes les grâces, tous les dons, toutes les faveurs, et la rend digne par là des sublimes destinées qui l'attendent. En un mot, il en fait l'image la plus noble et la plus merveilleuse de ses attributs infinis, afin que devenu bientôt son Fils, il puisse lui ressembler fidèlement à son tour, et que, en lui ressemblant, il soit l'Homme par excellence, la beauté la plus ravissante qui ait paru sur la terre et l'ensemble le plus complet de toutes les perfections. Ainsi Jésus-Christ, ayant le Très-Haut pour Père selon la nature divine, a voulu avoir aussi une Vierge sublime pour Mère selon la nature humaine.

Mais il semble que ce nom de Mère n'est pas

[1] Cfr Andr. Creten. *Sermon. in dormit. B. M. V.* ; Bernard. *Serm.* 2 *in fest. Pentec.*

assez étendu encore pour exprimer les relations mystérieuses et tendres qui se nouent entre l'âme du Fils de l'homme et l'âme de la très-pure Marie. Sur la terre l'on ne pourrait trouver, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, deux âmes dont l'union offrît une image même éloignée de l'union du Christ et de la Vierge. C'est pourquoi il faut prendre ce qui, dans les relations diverses que Dieu a voulu établir entre les âmes, se rencontre de plus noble, de plus doux et de plus saint, et rassembler tous ces traits épars, afin de composer une image moins incomplète de cette union divine. Ainsi l'étroite liaison du frère avec la sœur, l'alliance indissoluble que l'époux contracte avec l'épouse, fournissent à l'esprit et au langage autant d'expressions utiles pour dépeindre les rapports spirituels existant entre les deux cœurs les mieux doués qui furent jamais.

Voici, par exemple, le divin Maître qui, ne dédaignant pas de nous rappeler que, selon son humanité, il appartient à notre race, nous donne à tous le doux nom de frères [1]. Après cela, je le demande, pourquoi le nom si touchant de sœur serait-il dénié à celle qu'il aima plus que toute autre créature? N'est-elle pas la sœur de Jésus, celle qui, oubliant son peuple et la maison paternelle, a élevé fidèlement le regard de son âme vers

[1] Matth. XXVIII, 10; Ioan. VII, 3, et XX, 17.

le Père céleste, dont elle est la vraie Fille, comme le Christ en est le véritable Fils [1]? Et le titre d'épouse, comment ne lui conviendrait-il pas [2], lorsque nous savons que Marie est le membre principal de cette Eglise que le Seigneur Jésus s'est unie par son sang, et que c'est dans son sein virginal qu'a été célébré le mariage du Fils de Dieu avec la nature humaine [3]?

Mais écoutez, le Verbe incarné va nous dire lui-même qu'il est le Frère et l'Epoux spirituel de Marie. Plusieurs siècles s'écouleront encore avant l'époque de sa naissance temporelle, et déjà son amour, impuissant à se contenir, le proclame avec de douces paroles: « Tu as blessé mon cœur, ô ma Sœur, ô mon Epouse, s'écrie-t-il par la bouche du prophète, tu as blessé mon cœur par un de tes yeux et par un cheveu de ton cou. Que tes formes sont belles, ma Sœur, mon Epouse! ton amour est plus doux que le vin, et l'odeur de tes parfums

[1] Greg. Nyss. *Hom.* 4, *in Cant.*; Ioseph confessor, *in Menaeis*, 8 ian.; Ephraem, *Thren. V M. M. sup. Pass. Dom.*; German. C P. *Serm. in Praesent. B M. V.*; Ioan Damascen. *Serm. in Nativ. B. M. V.* — [2] Ephraem, *Orat. ad SS. Dei Genitr.*; Joseph confessor, *in Menaeis*, 8 ian.; Procl. *Orat.* 1 *de Laud. B. M V.*; Petr. Chrysol. *Serm.* 140; *Euchology, seu Ritual. Graecor. in canone funer. pro mulierib. défunct.*; *Men. Graecor*, 9 iulii; *Variorum Graecor. et Latinor. Sacr. Nomenclat.* VII, *de Nominib. B. V. M.* apud Pitra, *Spicileg. Solesmen.*, t. III, p. 451, etc., etc. — [3] Missal. Mozarab *Missa. B. M. V, Post nomina oratio.* Nous choisissons ce texte parmi beaucoup d'autres plus connus.

surpasse l'odeur des plus précieux aromates [1]. Ouvre-moi, ma Sœur, mon amie, ma colombe, ma toute pure, ouvre-moi au plus tôt, car ma tête est chargée de rosée, et mes cheveux sont baignés des gouttes de la nuit [2]. » Ah! comme il fait bien entendre, par ces termes brûlants, qu'il se veut reposer dans le cœur de Marie ainsi que dans le cœur d'une sœur, et y chercher son refuge et sa consolation, lorsqu'il recevra dans son corps naturel d'abord, et ensuite dans son corps mystique, ces outrages cruels qu'il compare aux gouttes de la pluie! Qu'il montre bien encore toute la perfection des liens qui l'unissent à celle qui partagera ses douleurs et adoucira ses angoisses par un amour fidèle, tendre et fort! Mais puisque les communications qui s'établissent entre ces deux âmes sont toutes spirituelles et d'une nature infiniment relevée, qui pourrait redire les effets qu'ils produisent dans l'intérieur de la très-pure Marie? Vertus extraordinaires qui la mouviez avec force et douceur, lumières et propriétés toutes divines en son entendement, influences de l'Esprit-Saint amollissant et liquéfiant son âme, pureté incomparable dans ses puissances, sérénité et paix de son cœur, comment vous célébrer? Mais surtout comment vous dépeindre, robe nuptiale, noble symbole de la charité, qui fûtes son plus bel orne-

[1] Cant. IV, 9, 10; IV, 12. — [2] Ibid. V, 2.

ment? Sous vos plis majestueux, ses mouvements étaient beaux, sa démarche ravissante [1], et ses attraits tout-puissants pour gagner le cœur de l'Epoux. Car cette vraie Sulamite, prévenue des grâces les plus étonnantes, a été choisie entre mille, elle a été sacrée pour être l'Epouse de Jésus-Christ.

Il est vrai, toutes les âmes justes sont appelées les épouses du Christ [2], mais Marie est l'Epouse dans le sens principal. « Il y a, dit l'Ecriture, dans le palais du Roi, soixante reines et quatre-vingts femmes du second rang, avec un nombre infini de jeunes filles, mais il n'y a qu'une colombe, qu'une parfaite amie [3] ». C'est à celle-là que l'Epoux adresse les plus tendres témoignages de son amour : « Viens du Liban, s'écrie-t-il, viens du Liban, ô mon Epouse, et je te couronnerai [4]...., Tes lèvres, ô mon Epouse, sont comme un rayon d'où distille le miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur de l'encens [5] ». Touchantes expressions, et qui marquent bien, comme le dit avec tant de grâce saint François de Sales, que « Marie est la très-uniquement unique, la reine des reines, la plus aimante,

[1] Ibid. VII, 1. — [2] Matth. XXV, 1. — [3] Cant. VI, 7, 8. — [4] Ibid. IV. 8. — [5] Ibid. IV, 11. Outre ces deux passages, il y en a encore quatre autres dans les Cantiques où le nom de l'épouse, du consentement de tous les interprètes, est appliqué à Marie. Ce sont IV, 9, 10, 12, et V, 1.

la plus aimable et la plus aimée des amies du divin Epoux, qui non-seulement aime Dieu sur toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses [1] », et qui, parvenue au plus haut degré d'excellence en l'amour, embrasse avec un zèle incomparable les intérêts sacrés de son doux bien-aimé ! Le précurseur, préparant les voies du Christ sur les bords du Jourdain, disait de lui : « Celui qui a l'Epouse est l'Epoux [2]. » Jésus l'Agneau divin, est donc l'Epoux, puisqu'il possède l'Epouse par excellence, qui est Marie [3].

Et que l'on ne croie pas que cette fidèle Epouse soit stérile. Non, non, Jésus n'opérera rien sans elle dans le monde des âmes ; il y aura, au contraire, entre elle et lui, dans cet univers surnaturel et invisible, une unité d'action si frappante que l'admiration ne pourra se lasser devant un tel spectacle. Mais avant de montrer comment Marie a été unie au Christ pour lui former un corps mystique, il importe d'établir comment elle a été associée à la troisième personne divine pour former le corps naturel du Sauveur.

C'est au Saint-Esprit, en effet, que l'Incarnation du Verbe est spécialement attribuée ; mais c'est dans le sein de la très-pure Vierge que ce divin

[1] *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. X, c. 5. — [2] Ioan III, 29. — [3] Apoc. XXI, 9. Au sens adéquat, l'Épouse est l'Église ; au sens partiel, elle est l'âme sainte ; enfin, au sens principal, elle est la bienheureuse Vierge Marie.

Esprit a opéré une œuvre aussi étonnante. On peut donc dire d'abord que l'Esprit-Saint, duquel ne pouvait procéder aucune personne divine, est devenu fécond en s'unissant à Marie ; on peut affirmer ensuite que celle-ci, par cette étroite union, a constitué avec lui, en toute vérité, un seul principe générateur, dont le terme a été l'humanité sainte du Sauveur. Voilà pourquoi nous honorons Marie du beau nom d'Epouse de l'Esprit-Saint, la considérant à juste titre comme l'unique bien-aimée de la troisième personne de l'auguste Trinité [1].

Dès le premier instant de sa conception, elle est fiancée à cet Esprit créateur. Aussi ne veut-il pas qu'elle soit souillée de la moindre tache, ni qu'elle soit un seul moment sous la domination de son ennemi. C'est pourquoi, comme l'Eglise l'a solennellement défini par la bouche de Pie IX, il l'exémpte de la loi de mort qui pèse sur la race coupable d'Adam, et la revêt de grâce et de sainteté. Et c'est ainsi qu'il lui donne les arrhes de son alliance, et que, avec une tendresse incomparable, avec une sollicitude que la parole humaine est impuissante à redire, avec un amour enfin qui est

[1] Ildephons. *Serm.* 6 *de Assumpt. B. M. V.* ; Ioan. Damascen. *Serm.* 2 *de Nativ. B. M. V.* ; Rupert. *Comment. in Cant.* lib. III, et une foule d'autres textes assez connus, que l'on peut trouver chez les Pères et chez les théologiens.

digne de lui, il l'embellit de divines splendeurs [1], et la prépare à l'union nuptiale. Mais le consentement de l'épouse fait partie intégrante du mariage. Aussi voilà l'ambassadeur du Dieu trois fois saint qui descend vers la virginale Marie ; il la salue avec respect, et lui propose l'alliance divine [2]. A peine l'élue de Dieu a-t-elle prononcé le *fiat* que le ciel attendait, elle est ombragée de la vertu du Très-Haut [3], et devient la véritable et indissoluble Epouse de l'Eprit-Saint. Au moment où se conclut cette union admirable, inouïe, la bien-aimée de la trosième personne de la Trinité acquiert un nouveau, un immense degré de sainteté et d'amour. C'est alors que découle sur elle une abondance de grâces qui met le comble à tous les dons antérieurs, et qu'un feu divin allume en son âme l'ardeur des plus sublimes vertus. Incomparable Vierge ! mille fois plus belle, aux yeux du Seigneur, que les anges, plus fervente mille fois que les séraphins et que les chérubins, l'Esprit-Saint épuise en elle toutes les ressources de son tout-puissant amour [4].

Pour nous résumer, Marie est la Fille, la Fille de prédilection, la Fille unique de Dieu le Père, la

[1] Gregor. Magn. *Libr. sacram. VIII kal. april. Annunt. angel. ad B. M.* — [2] V. Ildephons. *Serm.* 6 *de Assumpt.*, Petr. Damian. *Serm. de Annunt.* Amad. Lausan. *Hom.* 3 *de Laud. V.*, etc. — [3] Luc. I, 35. — [4] V. Mgr Malou, loc. cit. p. 191.

sainte Mère de Dieu le Fils, et la virginale Epouse de l'Esprit-Saint. Elle doit au Créateur la sainteté parfaite de sa conception, au Rédempteur incarné la Maternité Divine, au Sanctificateur la virginité perpétuelle. Voilà les trois prérogatives qui dominent en sa personne sacrée tous les autres dons de la munificence du Très-Haut, et l'éclatant diadême que l'auguste Trinité déposa sur son front. Grâce à cette triple relation de Marie avec la Divinité, cette créature d'élite est élevée jusqu'à une certaine égalité avec le Père, jusqu'à une certaine supériorité sur le Fils, et jusqu'à une certaine intimité avec le Saint-Esprit [1].

Quelle hauteur! Et pourquoi s'étonnerait-on après cela d'entendre célébrer dans les termes les plus expressifs cette union étroite du Seigneur avec sa créature? Voici l'Eglise grecque qui proclame que Marie est véritablement la parente et l'intime du Très-Haut [2]; l'Eglise d'Antioche qui, par la bouche de saint Grégoire, déclare que cette sainte Mère de Dieu domine tous les ordres de la hiérarchie céleste [3]; et l'Eglise arménienne qui, dans ses hymnes, l'exalte au-dessus des plus hauts chérubins [4]. Voici encore l'Eglise reculée des

[1] V. tout le § 2 du ch. 11[me] de Mgr Malou, *L'Immac. Concept.* — [2] Isidor. Thessal. *Orat. in Deip. Nativ.*; Sophron *in Menaeis,* 8 ian. — [3] *De Christ. Patient.* apud S. Greg. Nazianz. cité par Mgr Malou, loc. cit. — [4] Hymn. *de Resurrect.*

Cophtes dont les accents ne sont pas moins nobles : « Je vous salue, chante-t-elle, ô couche éblouissante du véritable Epoux ! L'honneur dont vous jouissez, dépasse celui que l'on rend à tous les citoyens du ciel, car vous êtes plus élevée que les chérubins et plus vénérable que les séraphins [1]. » Et pour compléter ce remarquable concert des Eglises orientales, voici enfin la chrétienté éthiopienne, qui trouvant sans doute que la terre n'offre point d'images capables d'exprimer la beauté de cette divine Vierge, l'appelle, dans sa liturgie, un second ciel [2].

Oui, ô Reine du monde [3], vous êtes sublime, car vous êtes l'amie [4], la compagne [5], l'alliée [6], la parente [7], la Sœur [8], l'Epouse [9] de la Trinité glorieuse et indivisible. Vous êtes, non par nature, mais par la participation d'une grâce inouïe, une personne plus qu'humaine, plus qu'angélique,

[1] *Theotochia,* apud Malou, loc. cit. — [2] *Missal. Aethiop.* — [3] Maraccio, dans sa *Polyanth. Mar.* a rassemblé plus de quatre cent cinquante textes tirés des Pères et des docteurs, où la sainte Vierge reçoit le titre de Reine. — [4] Melit. Sarden. *de Transitu V.*; Raymond. Iordan. sive Idiota, *De B. V.* part. 14, contempl. 2, etc — [5] Iacob. de Voiag. Serm. 7 de *Annunt. B. M. V.* — [6] Dion. Carthus. *de Laud. V.* lib. III, art. 3. apud Maracc. Polyanth. — [7] Dion. Carthus, *de Laud. V.* lib. II, art. 9. — [8] Ioan. Picus, *in Cant.* lib. III, c. 14 apud Maraccio, *Polyanth.* — [9] *Serm. de Laud. B. M. V.* passim ; Cyrill. Hier. *Catech. XII* ; Mgr Pie, évêq. de Poitiers. *Acclamations pour une solennité de la S. V.*, dans ses *Œuvres*, t. V.

environnée du manteau de l'immortalité [1]. Vous êtes enfin le complément et en quelque sorte la quatrième personne de la Trinité sainte [2]. En vous se reposent le Père, le Fils et l'Esprit, comme en une salle de festin [3] où ce grand Dieu prend ses délices [4], où il se repaît des douceurs de l'amour. En vous aussi siége la majesté du Très-Haut, comme sur le char triomphal des chérubins [5] que vit le prophète [6]. Ces titres, ces noms, ces images, ô Marie, sont le dernier effort de la pensée et du langage humain pour exprimer votre élévation ; et néanmoins il demeurera toujours vrai que votre union avec la Divinité est incompréhensible, comme votre sainteté est ineffable, et comme vos perfections sont au-dessus de toute louange.

[1] Greg. Naz. *in Tragoed. de Christo patient.* V. dans la *Polyanth.* plusieurs textes anciens où les noms *Deus* et *Dea* sont appliqués à Marie. — [2] Hesych. *Serm.* 2 *de Laud. V.* Mgr Malou, *L'Imm. Conception.* t. II, p. 175. — [3] Bonavent. *in Laud. B. M. V.* et in *Psalt. B. M. V.*; Albert. Magn. *Serm.* 4 *in Annunt.*; Thom. Aquin. *Serm. de B. M. V. ex Evang. Dom.* 4 *in Quadrag.*; Bernardin. Senen. t. II, serm. 51 ; etc. — [4] Dion Carthus. *de Prece Mar.* lib. I, art. 16, apud Maraccio, *Polyanth.* — [5] Claud. Rapin. Coelestin. *Serm.* 2, *de Conception B. M. V.* apud Maracc. *Polyanth.* — [6] Ezech. I.

CHAPITRE II

MARIE AIDE DE JÉSUS

Dixit quoque Dominus Deus: Non est bonum esse hominem solum: faciamus ei adiutorium simile sibi.

GEN. II, 18.

Nous avons établi que la bienheureuse Vierge a été prédestinée de toute éternité à la dignité de Mère du Verbe incarné. Grâce à cette étude préliminaire, nous nous sommes fait une idée élevée de l'union étroite, intime, complète à tous égards, qui régnera entre Jésus et Marie, et nous avons parcouru l'avenue qui mène au cœur de notre sujet. Pénétrons-y maintenant et disons: Pour Marie, être unie à Jésus comme une épouse, c'est être sa coopératrice et son aide; c'est constituer en quelque sorte avec lui un principe commun dont le terme sera le corps mystique du Sauveur, c'est-à-dire l'Eglise. Or, Jésus est le Christ, il est

l'Agneau, c'est-à-dire qu'il est prêtre et victime. Voilà les prémices que nous allons mettre dans leur jour, et dont nous aurons à déduire ensuite la conséquence.

En créant notre premier père dans l'état de la justice originelle, Dieu l'avait constitué non-seulement le chef physique, mais encore le chef moral de la famille humaine. Il lui avait confié la noble mission de transmettre à ses descendants cet heureux état, qui eût fait d'eux, par la grâce sanctifiante, des enfants de Dieu. Mais, parce qu'il n'était pas bon pour l'homme d'être seul, le Créateur lui donna dans la femme une aide semblable à lui-même [1] quant à la nature et quant aux avantages dont celle-ci fut dotée, bien qu'inférieure à lui-même quant au sexe, a la dignité et à la responsabilité.

Adam et Ève furent donc deux en une seule chair [2]. Leur mission fut de conspirer ensemble, lui comme cause principale, elle comme cause ministérielle, non-seulement pour conserver et propager la nature humaine, mais pour la conserver et la propager dans la condition heureuse et élevée qui était son apanage.

Or, on le sait, au lieu d'être l'aide et la compagne d'Adam dans l'exécution du plan divin, Ève fut sa coopératrice pour une fin tout opposée. Par

[1] Gen. II, 18. — [2] Ephes. II, 31.

sa désobéissance elle ruina l'homme, et ne put dès lors enfanter que des enfants de colère et des fils du serpent infernal. C'est pourquoi, déchue à jamais de sa haute dignité, elle cessa d'être la femme par excellence. Le malheur de sa race eût donc été irréparable, si Dieu, dans sa miséricorde, n'eût repris son dessein et rétabli son œuvre. Mais il était dans la pensée éternelle de ce Dieu magnifique de tourner à sa gloire la tentative de Satan et la chute de l'homme, en ennoblissant du même coup la nature humaine. Aussi, agrandissant soudain le plan primitif, qu'il n'avait d'ailleurs préparé que pour l'agrandir, il rejeta Adam et Ève, et établit comme chefs de famille dans l'ordre de la grâce, non plus simplement un homme et une femme, mais un Homme-Dieu et une Mère de Dieu.

Telle est la doctrine de l'Apôtre lorsqu'il dit : « Comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir aussi par un homme ; et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ [1]. » « Le premier homme était le terrestre, formé de la terre ; mais le second est le céleste, descendu du ciel [2]. » « Si par le premier le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort [3], » « c'est au contraire par la mort du second, c'est dans son sang que nous recevons la

[1] I Cor. XV, 21, 22. — [2] Ibid. 47. — [3] Rom. V, 12.

réconciliation et le salut [1]. » Ces expressions font bien entendre que Jésus-Christ est l'Homme par excellence, le nouvel Adam.

Quant à Marie, les Saints Pères, aussi bien que les anciennes liturgies de l'Orient et de l'Occident, sont unanimes à nous la représenter comme la femme par excellence, comme l'associée de Jésus, comme la nouvelle Ève. Telle est la grande idée que l'Eglise infaillible se fait de Marie dès l'origine, et dont nous trouvons l'expression dès le deuxième siècle. A cette époque reculée, saint Justin enseigne déjà clairement que l'Homme-Dieu a été fait de la Vierge, parce que, la désobéissance étant entrée dans le monde par une femme, il importait qu'elle fût vaincue par une autre femme [2]. Vers la fin du même siècle, saint Irénée, évêque de Lyon, écrivait des paroles plus remarquable encore, pour montrer comment l'obéissance de Marie toujours Vierge avait réparé la désobéissance d'Ève, vierge encore lorsqu'elle pécha. Dans la pensée de ce Père, il y a une action rétrograde qui va de Marie, cause du salut, à Ève, cause de la mort ; il y a un déliement, opéré par Marie, des nœuds dont le genre humain était enlacé tout entier, et qui ne pouvaient être défaits que dans l'ordre inverse de leur enlacement [3]. Ailleurs, le

[1] Ibid. 9, 10 et 11. — [2] Tel est certainement le sens de ses paroles, dans le *Dialog. avec Tryph.* n° 100. — [3] *Adv. Haeres.* lib. III, c. 22.

même écrivain se plaît à opposer Ève à Marie, et prouve que celle-ci est devenue l'avocate de celle-là. N'était-il pas convenable, en effet, que l'antique ennemi fût vaincu par le fils d'une femme ? Juste retour des choses ! le genre humain condamné à mort par le fait d'une vierge, doit son salut à une autre vierge, et l'obéissance de l'une répare la désobéissance de l'autre [1]. Tertullien rend avec éclat la même pensée : « Le démon, dit-il, avait enchaîné la créature faite à l'image et à la ressemblance divine. Dieu la reconquit à l'aide d'une opération rivale, analogue, par une victoire parfaite [2]. Voici comment. La parole qui porte la mort s'était glissée dans le sein d'Ève encore vierge. Ce fut donc dans le sein d'une autre Vierge qu'il introduisit la Parole qui édifie la vie, c'est-à-dire son Verbe ; et de cette manière, ce qui avait été perdu par le sexe, fut sauvé par le sexe [3]. »

Saint Epiphane se demande pourquoi Ève, après avoir subi la sentence de mort, put encore être appelée la mère des vivants. Un nom aussi glorieux, Ève n'eut le droit de le porter, suivant cet écrivain, que parce que la race humaine lui dut son origine, mais il appartient bien plus légitimement à Marie. « En effet, ajoute-t-il, Ève devint une cause de

[1] *Adv. Haeres.* lib. V, c. 19. — [2] Il dit : *aemula operatione recuperavit.* Comment rendre la force et la beauté de cette expression ? — [3] *De Carne Christi,* c. 17.

2.

mort pour tous ses descendants; Marie, au contraire, fut la cause de la vie, puisqu'elle enfanta la vie véritable, et que par elle le Fils de Dieu fit son entrée dans le monde. Ainsi, où avait germé le péché, là surabonda la grâce; et d'où était sortie la mort, de là s'élança la vie, afin que la mort fut vaincue par la vie [1]. »

Mais pourquoi multiplier à l'infini les témoignages? L'Eglise d'Orient répond à l'Eglise latine; les Pères des premiers siècles trouvent un noble écho dans les Pères des âges suivants. Partout et toujours, ce sont les voix les plus éloquentes qui proclament à l'envi que Marie est la Mère des vivants [2], la nouvelle Ève [3], que d'elle est sortie la vie que la désobéissance de la première Ève avait éteinte [4], que par elle la mort a été détruite et l'homme a vu rompre ses chaînes [5]. Partout et toujours, dans l'Eglise, la piété se complaît à communiquer à la Vierge les titres glorieux qui appartiennent en propre à Jésus, épuisant pour ainsi dire la langue afin d'exprimer la part si importante et si nécessaire qu'elle a eue dans l'œuvre de notre salut. Tantôt

[1] *Adv. Haeres. Haer. LXXVIII*, 18. — [2] German. C P. *Serm.* 2 *de Dormit. V. M.* etc. etc. — [3] Procl. *Orat.* 3 *de Laud. B. V.*; Anastas. Sinaït. lib. IV, *Anagog. Contempl. in Hex.*; Fulgent. *Serm. de Laud. M. ex partu Salvat.*, *etc.* — [4] Aug. *Serm. de Resurrect. Christi* et alibi; Hier. *Ep. ad Eustoch. de Virgin.* — [5] Sophron. *in Triod.* ed Maï; *Liturg. Gallican. Vet. Missa in Assumpt. S. M.*, etc.

elle l'appelle la coopératrice de la Rédemption [1], la Réparatrice de la chute d'Adam [2], et le principe de la vie [3]; tantôt elle lui attribue la restauration du genre humain [4] et la résurrectiou de nos premiers parents [5]; d'autres fois elle lui donne les noms mêmes de Rédemptrice [6], de Libératrice [7] et de Médiatrice [8], n'hésitant point à reconnaître que Marie fut la cause ministérielle de notre illumination et de notre rachat, comme Jésus en fut la cause principale [9]. Assurément, comme le fait entendre ici saint Bernard, le Christ seul, puisque ses mérites sont d'un prix infini, eût pleinement suffi à la grande œuvre de notre réparation; mais il n'était pas bon pour nous que l'Homme par excellence

[1] Bernadin Senen. *Serm.* 1 *de Consensu V.*; etc. — [2] Basil. Seleuc. *Orat. in Annunt.*, *Orat.* 2 *in* Adam; Bernard. *Hom.* 2 *de Laud. V. M. super Missus est*; Anselm. *in Ps. B. M. V.* part. 1.; Bonavent. *in Ps. min. B. V.* quinquagena 2; Rich. a S. Victor. *Exposit in Cant.* c. 28; Laurent. Iust. *Serm. de Nativ. B. M. V.*, etc. — [3] Anton. *Summ.* part. IV, art. 15, c. 18, etc. — [4] Andr. Creten. *Orat. de Nativ. B. V. M.*; Anton. *Summ.* part. IV, tit. 15, c. 44, etc. — [5] Ephraem, *Serm. de Laud. B. V.*, etc. — [6] Anton. *Summ.* part. IV, tit. 15, c. 44; Paul. de Heredia, *Tract. de Concept. B. V. M.*; et plusieurs autres cit. dans la *Polyanth.* — [7] Ephraem, *Serm. de Laud. B. M. V.* — [8] Ephraem, *Serm. de Laud. B. M. V.*; *et Orat. ad Deip.*; Andr. Creten. *in Triod.* et plus de cent et trente autres passages des écrivains ecclésiastiques, recueillis par Maraccio dans sa *Polyanth. Mar.* — [9] Dion. Carthus. *lib.* 4 *de Prec. M.*, art. 5; *de Laud. V.*, art. 9. C'est du moins sa pensée lorsqu'il appelle Marie *concausa prima illuminationis mundi cum Filio.* V. Maracc. *Polyanth.*

demeurât seul, et l'harmonie qui doit régner dans le plan divin exigeait qu'une femme lui fût adjointe, et que cette femme, devenue la Mère de Dieu, nous fût accordée à nous-mêmes en qualité de Mère [1].

Femme admirable! compagne d'une fidélité à toute épreuve! Voyez comme elle supporte avec l'Homme-Dieu, les souffrances et les labeurs de son œuvre immense. « Ce n'est point ainsi que les tribulations du Christ sont partagées par les Apôtres, car ceux-ci ne lui ont pas été donnés comme des aides. Mais pour Marie, elle est vraiment l'aide de Jésus, l'aide semblable à lui-même; semblable dans sa pureté, semblable dans sa virginité, semblable dans son innocence, semblable dans sa pauvreté et dans son humilité, semblable dans ses douleurs, semblable dans sa conception sans tache, semblable enfin dans la grâce et dans la gloire [2]! »

Ces magnifiques témoignages des Pères et des docteurs, qui proclament que Marie est l'associée de Jésus dans l'œuvre de la Rédemption, et qui forment comme une chaîne partant de l'origine du christianisme et venant jusqu'à nous, font foi du sentiment général de l'Eglise. Assurément cela pourrait suffire, mais il n'est point inutile de mon-

[1] *V. Hom.* 2 *de Laud. V. super Missus est.* — V. Thom. de Villanov. *Conc.* 1. *de Imm. concept.*

trer que ces témoignages s'appuient principalement sur deux passages importants de l'Ecriture, tirés l'un de la Genèse, l'autre de l'Apocalypse.

Ouvrons d'abord la Genèse, et lisons, aux premières pages de ce livre, l'histoire de la chute de l'homme. Ève vient d'accuser le tentateur, et Dieu l'a maudit. C'est alors que ce Dieu miséricordieux prononce un oracle solennel, promesse qui consolera l'humanité dans son infortune, et qu'elle emportera, comme un baume pour son cœur, dans ses pérégrinations à travers le monde.

« Je mettrai, dit donc le Seigneur, en s'adressant au serpent, je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre par le talon [1]. »

Dans ces paroles, d'une portée si haute, il est parlé, non point d'une femme quelconque, mais de la Femme, de la Femme par excellence. Il est fait allusion ensuite au rejeton de cette Femme, qui est mis en opposition avec la race du serpent infernal, ou du démon. Cette femme par excellence, annoncée dès l'origine, qui doit surpasser en sainteté toutes les femmes et tous les hommes pris ensemble, qui ne fera jamais amitié avec le serpent, et à qui enfin un triomphe éclatant est promis, n'est point Ève à coup sûr, qui vient de déchoir,

[1] Gen. III, 15.

et qui comparaît devant son juge pour s'entendre condamner. Qui donc pourrait-elle être sinon cette Femme dont le Fils de Dieu sera formé, sinon Marie [1] ? Cette Femme et son rejeton, le Christ, déclareront la guerre au serpent et à sa race, c'est-à-dire au démon, caché alors dans le corps du serpent, et au genre humain, qui déchu de l'honneur de la filiation divine, sera devenu par l'inoculation du péché, la race véritable de Satan.

Ceci posé, le sens de l'oracle paraît être le suivant : « Parce que tu as fait amitié (ce sont les paroles de Dieu au tentateur), parce que tu as fait amitié avec la femme, dans le but de perdre l'homme, et de détruire ainsi mon ouvrage, je susciterai contre toi une autre femme et un autre homme. Car, à cette Femme par excellence, à cette Vierge, que tu ne compteras jamais, pas même un instant, parmi tes esclaves, il sera donné de concevoir un Fils, qui sera en guerre avec toi et avec ta race, c'est-à-dire avec les hommes pervers qui sont tes légitimes descendants [2]. A deux, ils t'écraseront la tête, et tu leur dresseras des embuches [3]. »

[1] V. Galat. IV, 4; Cfr. Patrizi, *de Interpret. script. sacr.* lib. II, 94; *La donna del Protoevangelo*, dans la *Civiltà Cattolica*, ser. VII, vol. VIII, p. 560 et 650 sqq. — [2] V. deux passages de l'Écriture où cette qualification leur est donnée, Ioan. VIII, 44, et I Ioan. III, 8 à 10. — [3] Il parait indubitable que le texte hébreu du Protévangile doit être traduit ainsi :

Ainsi, au moment où l'humanité déchue commence sa vie douloureuse sur la terre, Dieu fait briller à ses yeux l'image de la Femme, de la Vierge, de la Libératrice placée aux côtés du Réparateur promis. Ce souvenir n'abandonnera jamais les descendants infortunés d'Adam. Dispersés sur la surface immense du globe, ils le porteront, comme une tradition précieuse, et sur les bords de cette grande mer intérieure autour de laquelle se grouperont les peuples les plus civilisés de la terre, et dans les contrées de l'extrême Asie, et dans les forêts et les déserts d'un monde séparé, pendant des siècles, du reste des hommes, et dans les îles inconnues. Que la Femme, devenue l'associée du Libérateur, du Restaurateur futur de la nature humaine, dût un jour écraser la tête au serpent infernal, telle fut toujours non-seulement la croyance du peuple de Dieu, mais encore la ferme espérance du genre humain tout entier. L'Univers était rempli de cette attente, et sur tous les rivages de la terre on rencontre des monuments qui en font foi [1].

« *Il* (le rejeton de la femme) t'écrasera la tête, » et non point : « *Elle* t'écrasera, » qui est la leçon de la Vulgate. Les deux sens étant admis, il est clair que la victoire sur le serpent sera remportée à la fois par Jésus-Christ et par Marie, que le premier en sera la cause principale, la seconde la cause ministérielle.

[1] V. Gainet, *Hist. de l'Anc. et du Nouv. Test. par les seuls témoign. profanes, ou la Bible sans la Bible,* T. I, p. 107-199.

Mais l'image de la Femme unie au Libérateur n'apparaît pas seulement sur la terre, présidant aux destinées de la race humaine, elle brille encore au-dessus des nues. Ecoutez Jean, l'Apôtre, le Prophète, exilé dans l'île de Pathmos, décrivant le grand prodige qui parut dans les cieux. « On y vit, dit-il, une femme revêtue du soleil, couronnée d'étoiles, ayant la lune pour escabeau de ses pieds [1]. » Cette femme a engendré un enfant, qui est en guerre avec le dragon, c'est-à-dire avec le serpent antique, avec Satan. Les embûches que celui-ci dresse à la Mère et au Fils, la défaite finale qu'il essuie, l'annonce que l'enfant porté sur le trône de Dieu, régira les nations avec un sceptre de fer [2], tout démontre qu'il s'agit encore ici de la Femme, de la Femme par antonomase, de la Mère du Sauveur.

Signe de victoire et de paix, qui domine et la terre et le ciel ! Quand l'enfer l'aperçoit, il sent sa défaite irrémédiable. Quand les anges le contemplent, pénétrés de joie et d'admiration, ils exaltent la justice et la miséricorde éternelle. Et quand les saints lèvent vers lui leurs regards où brille l'amour, ils reconnaissent que voilà le nouvel Adam et la nouvelle Ève, les chefs véritables de leur race,

[1] Apoc. XII. Il y a parallélisme entre ce passage et le Protévangile. — [2] Comme il est prophétisé du Fils de Dieu au Ps. II, 9.

les princes aux mains desquels est l'empire, et d'où découle la vie.

Telle fut l'économie de la Rédemption. Perdue par un couple, il fallait que l'humanité fût sauvée par un autre couple, et que tous les élus de la terre dussent la grâce de la prédestination d'abord à Jésus, puis secondairement à Marie. Aussi est-ce là le sens qu'il faut attacher aux paroles des Pères et des docteurs catholiques, lorsqu'ils célèbrent l'amour que nous porta la Réparatrice du monde.

De même, ils nous le font entendre, que la prédestination éternelle de l'Homme-Dieu fut la raison de la prédestination de Marie et des élus, de même la prédestination de la Vierge immaculée peut être envisagée comme la cause de la prédestination des autres saints. De même que Jésus-Christ est le premier-né d'entre les créatures [1], non-seulement par la dignité et par la gloire, mais encore par la causalité, de même Marie, la première-née d'entre les fils adoptifs du Seigneur [2], est une cause qui détermine en Dieu l'élection des âmes à la vie bienheureuse. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand nous savons que le Seigneur posséda Marie au commencement de ses voies [3], qu'il considéra les mérites

[1] Coloss. I, 15. — [2] Eccl. XXIV, 5. — [3] Prov. VIII, 22. La traduction des Septante est plus significative encore : *Dominus creavit me initium viarum suarum in opera sua,* donc comme cause de ses œuvres.

de cette unique créature, qu'il les pesa, en décrétant la suite de ses œuvres et la prédestination des saints? Oui, dès l'origine, la glorieuse Vierge était avec lui, renfermée dans la pensée immuable de ce grand Dieu, et disposant toutes choses [1], c'est-à-dire influant par ses prières et ses mérites, prévus dès lors, sur les opérations de la Providence à l'extérieur, dont la fin était le bonheur des élus.

Voilà pourquoi, fondés sur la tradition constante de l'Eglise, nous attribuons à la Vierge sans tache les titres glorieux de Libératrice et de Coopératrice de la Rédemption. Voilà pourquoi nous proclamons Marie la cause de notre joie [2], l'auteur de notre salut [3], la source de la vie et de la gloire [4], et la dispensatrice de tous les biens [5].

Et pourquoi notre amour ne se plairait-il pas à lui décerner ces noms, les plus nobles de la langue humaine? Chacun d'entre nous ne lui est-il pas redevable de la vie, de la grâce, du bonheur, surtout de l'espérance? Oui, car Marie n'a pas été seu-

[1] Ibid. VIII, 30. — [2] Georg. Nicomed. *Orat.* 3 *de Concept. Deip*; *Litan. Lauretan.* — [3] Iren. *Adv. Haeres.* lib. III, c. 22 et lib. V, c. 19; Albert. Magn. *sup. Missus*, c. 39, etc. — [4] Bernard. *In fest. Pentec. serm.* 3. — [5] Ephraem, *Orat. ad ss. Deip.* Dans une autre prière, il appelle Marie la *cause de toutes les grâces.* Ailleurs encore il l'appelle le *complément de toutes grâces que la Trinité répand sur nous.* L'Eglise grecque se sert d'expressions semblables dans les *Menées,* par ex. au 6 avril.

lement la cause secondaire de la prédestination des élus en général, elle l'a été encore de chacun d'eux en particulier [1]. Il n'en pouvait être autrement, puisque cette Reine, cette Mère du Prince de la paix, devait être toute semblable à son auguste Fils. Aussi comme chacun de nous peut dire de l'Homme-Dieu : « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi [2] » ; de même chacun de nous est en droit de dire de Marie : « Elle m'a aimé, et elle a livré son Fils pour moi. Et ce double amour, et ce double sacrifice du Fils et de la Mère, prévus de toute éternité, pesés dans les conseils du Dieu des miséricordes, ont déterminé, avant la constitution du monde[3], ma vocation et mon élection à la grâce et à la gloire dans la patrie bienheureuse. » Admirable économie de la Rédemption ! voies merveilleuses de la Providence ! vous méditer, c'est ouvrir son cœur à un amour et à une joie qui n'auront point de fin.

Pour résumer en quelques lignes l'ensemble des témoignages que nous venons d'exposer dans ce chapitre, disons que, selon le plan providentiel, Marie est placée aux côtés de l'Homme-Dieu, comme la Femme par excellence, comme l'aide de

[1] C'est le langage de la Tradition : « Il n'est personne, ô Vierge très-pure, s'écrie saint Germ. de CP., qui ne te doive son salut. » *Serm. de Zona B. V.* — [2] Galat. II, 20. — [3] Ephes. I, 4.

ce Réparateur promis, comme l'Épouse qui lui doit enfanter une famille spirituelle innombrable. Oui, Dieu a confié à cette Vierge sans tache la mission incomparablement glorieuse d'assister le Sauveur dans l'accomplissement de son œuvre, dont le triple caractère essentiel, on ne le peut méconnaître, est d'effacer les péchés des hommes, d'ouvrir le trésor de la grâce, et de conférer enfin aux âmes la perfection de la gloire.

Or, une telle purification, une telle illumination, une élévation aussi prodigieuse des fils d'Adam prévaricateur, voilà certes autant d'effets qui découlent nécessairement de la puissance sacerdotale du Christ, ou, en d'autres termes, que le Christ opérera en qualité de Prêtre et de Victime, je veux dire par son sacrifice et par l'application aux âmes des mérites de sa Passion [1].

Quelle conséquence déduire de ces vérités incontestables, sinon que la bienheureuse Marie sera intimement associée au sacerdoce de Jésus-Christ? Elle n'en possédera pas, il est vrai, le caractère insigne, mais bien la gloire éclatante, qui reflétera sur elle, et la couvrira tout entière. Elle n'en tiendra pas le pouvoir auguste de consacrer la victime,

[1] V. Dion. Areop. *de Hier. eccl.*; *de Hier. coel.*; *de Theol. myst.*; et Thom. Aquin. *Summ.* Part. III, q. 22, a. 2 et 7. Cfr. Hebr. II, 17, III, 1, V, 1, 10, VI, 20, VII, 27, XIII, 12; IX, 12, 26, 28; Ephes. V, 2.

mais bien la puissance mille fois plus merveilleuse de la produire, dans son sein virginal, du plus pur de sa substance. Ministre du mystère éternel [1], elle présentera cette grande victime sur l'autel de son cœur ; elle donnera son consentement, pour que la sentence de mort portée contre cette même victime à la page initiale du livre des décrets divins [2], soit mise à exécution. Elle interviendra ensuite dans tous les actes solennels du sacrifice, et sera enfin immolée elle-même par le glaive de la douleur ; et c'est ainsi qu'elle obtiendra le premier rang au sein de cette société glorieuse de prêtres et de rois, sur laquelle Jésus-Christ, notre Pontife suprême, doit régner à jamais [3].

Tel est le sujet qui va se trouver sous notre plume. Mais avant de décrire ces sublimes fonctions de Marie auprès du Prêtre et de la Victime, il convient de célébrer la beauté et les grandeurs du Sacerdoce de son Fils.

[1] Georg. Nicomed. *Orat. de exitu ss. Dominae quando fuit oblata in templo.* — [2] Ps. XXXIX, 7. — [3] V. I Petr. II, 9; Apoc. V, 10, XX, 6.

CHAPITRE III

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

> *Iuravit Dominus et non poenitebit eum : Tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech.*
>
> Ps. cix, 5.

L'homme, cet être créé à l'image et à la ressemblance de l'Être parfait, a pour fin suprême de s'unir à son auteur par l'amour. Dans une grande et heureuse transformation, sa vie naturelle et infime doit être détruite en quelque sorte, pour faire place à une vie plus élevée, plus conforme à la vie divine. Consommée alors en Dieu, imprégnée, pour ainsi parler, de la vie de Dieu, cette noble créature se reposera en lui, et lui offrira éternellement, glorieux sacerdoce ! le culte qui est dû à la Majesté souveraine et adorable.

Le Seigneur ne devait point une telle dot à la nature humaine. Encore moins était-il obligé de lui

restituer un sort aussi peu mérité, quand l'homme l'eut perdu par sa faute. Il le lui rendit cependant, et plus beau mille fois, plus grand et plus glorieux ; et pour le lui rendre, il envoya le Médiateur qu'il avait élu avant les siècles.

Il était nécessaire que ce Médiateur fût prêtre, afin qu'il pût offrir à Dieu une victime parfaite, et par son sacrifice, réconcilier le ciel avec la terre. Aussi cette glorieuse qualité de Pontife, Dieu l'avait-il réservée à son Fils, au Fils de son amour. Ce ne fut point Jésus qui la prit de lui-même, au témoignage de l'Apôtre; mais celui qui lui avait dit : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » lui adressa encore, avec serment, cette autre parole : « Vous être le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech [1]. » Par cette grande parole, Jésus fut sacré [2] ; constitué Pontife suprême de la création, il fut oint de l'Esprit saint et de force [3], pour faire tout ce que la puissance et le conseil de son Père céleste avaient ordonné devoir être fait [4]. Qu'il sorte donc, ce grand Pontife, du tabernacle mystérieux où il a reçu l'onction sacerdotale, et qu'il paraisse dans le monde : qu'il rachète ses frères, au prix de tout son sang répandu, qu'il les illumine, qu'il les élève jusqu'à lui ; et que ces élus

[1] Hebr. V, 5. — [2] Ioan. X, 36. — [3] Act. X, 38. Cfr. Ps. XLIV, 9; Isa. LXI, 1; Luc. IV, 18; Hebr. I, 9. — [4] Act. IV, 27, 28.

de l'amour, dépouillés de la vie terrestre par le contact d'un divin sacrificateur, et admis à la communion parfaite avec Dieu, rendent à l'Eternel, par lui, en lui, et avec lui, tout honneur et toute gloire [1] !

C'est l'Apôtre saint Paul qui nous décrit le sacerdoce de Jésus-Christ, et voici comment il en parle : « Tout pontife, dit-il dans son épître aux Hébreux, est pris d'entre les hommes, et est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés [2]. » Nous découvrons dans cette définition trois propriétés du prêtre, que nous allons considérer successivement en Jésus-Christ.

Et d'abord il convient que le prêtre ou le pontife soit choisi parmi les hommes, afin que, élevé au-dessus des hommes, mais de la même nature qu'eux, il puisse compâtir à leurs misères, et s'intéresser à leurs besoins. Aussi le Verbe s'est-il fait homme, et s'il ne s'était pas fait homme, il n'eût point reçu le sacerdoce [3]. « Car, dit saint Augustin, il n'est pas le Médiateur parce qu'il est le Verbe, le le Verbe étant immortel, souverainement heureux, et à une distance infinie de nous ; mais il est le Médiateur en tant qu'il est homme. et qu'il peut, par conséquent, s'intéresser à ses frères [4]. » D'ail-

[1] *Missal. Rom. Can. Missae.* — [2] Hebr. V, 1. — [3] Aug. *de Civ. Dei,* lib. XX, c. 10. — [4] Ibid. lib. IX, c. 15.

leurs, l'ordre, le rite, le caractère propre d'un sacerdoce se doivent évidemment déterminer d'après la chose offerte, d'après la victime que l'on immole à Dieu. Or, comme nous le verrons plus loin, la victime de notre Pontife, n'est autre que sa chair virginale, qu'il a livrée pour nous à la mort[1]. Il faut donc dire que c'est en qualité d'homme qu'il est l'oint et qu'il sacrifie, et que sans cette qualité, n'ayant point de victime à offrir, il n'eût pu exercer un sacerdoce[2].

En deuxième lieu, le pontife, d'après saint Paul, est établi pour les hommes en ce qui concerne le culte de Dieu. Par ces paroles, l'Apôtre nous fait bien entendre que le prêtre a pour mission de plaider devant le Seigneur la cause de ses frères. Mais pour remplir cet office avec efficacité, il fallait que notre Pontife fût Dieu, en même temps qu'homme. Homme seulement, il eût été trop loin de Dieu; Dieu seulement, il eût été trop loin de l'homme[3]. C'est parce que notre Médiateur, notre Grand Prêtre est Dieu, qu'il peut se présenter avec confiance à l'autel, exercer dignement devant le Très-Haut son sublime ministère, et rendre à la Majesté du ciel un culte parfait.

Le troisième caractère qui distingue le pontife, c'est qu'il offre à Dieu des dons et des sacrifices

[1] Aug. *in Ps. CIX*. — [2] Hebr. VIII, 3. — [3] August. *Conf.* X, 42.

pour le péché. Par les dons sont signifiées les prémices et l'offrande de choses qui n'étaient point brûlées ni détruites, mais que l'on consacrait à l'usage des ministres et du temple. Par les sacrifices on entend l'immolation des victimes dédiées à Dieu, égorgées en son honneur, comme aussi la présentation des choses inanimées, qui étaient soumises à l'action du feu de l'autel. Autant de figures du sacrifice parfait que Jésus-Christ doit offrir à son Père céleste. Cependant il se fait un échange magnifique entre Dieu et son prêtre. Ce médiateur consacre à Dieu les offrandes du peuple, et il reçoit en retour, pour les transmettre au peuple, les bienfaits divins [1]. Nouvelle fonction du Christ, car c'est par le Christ que le Seigneur a décrété de faire passer ses dons les plus grands et les plus précieux [2]; c'est en lui qu'il a plu au Père de faire résider toute plénitude, par lui qu'il a voulu se réconcilier toutes choses [3].

Non-seulement l'Apôtre nous apprend que Jésus est prêtre, mais il nous dit, après le prophète royal, de quel ordre est son sacerdoce.

Le Sauveur n'a pu être prêtre selon l'ordre d'Aaron, car il lui eût fallu appartenir à la tribu de

[1] C'est même à cette fonction que saint Thomas attribue l'étymologie du mot *sacerdos*. *Sacerdos quasi sacra dans*. *V. Summ.*, part. III, q. 22, a. 1. — [2] II Petr. I, 4. — [3] Coloss. I, 19, 20.

Lévi. Or, Jésus faisait partie, non de la tribu sacerdotale, mais de la tribu royale de David. C'est pourquoi dans le psaume cent neuvième, le Père céleste adresse à son Fils cette parole : « Tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech[1]. » L'Apôtre, en rappelant ce texte, s'efforce en même temps de montrer toute la supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ sur celui d'Aaron[2].

D'abord le sacerdoce légal n'était qu'une figure du sacerdoce de Jésus-Christ, figure bien inférieure, bien impuissante et bien inutile, puisqu'elle n'effaçait point les péchés[3]. Ensuite, ce sacerdoce n'était point éternel ; et comme nous le prouverons, l'éternité ne devait appartenir qu'au sacerdoce de la nouvelle Loi.

Aussi il était nécessaire qu'il surgît un autre sacerdoce, figuré bien des siècles à l'avance par le sacerdoce de Melchisédech. Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu très-haut, qui offrait le pain et le vin, se présenta devant Abraham, le bénit, et reçut de lui la dîme de toutes les dépouilles de cinq rois vaincus[4]. On peut dire que, en la personne de ce patriarche, accoutumé lui-même à sacrifier, fut en quelque sorte décimé le sacerdoce légal, qui devait se trouver dans sa race[5]. C'est pourquoi le

[1] D'après les interprètes de l'Écriture, ce psaume s'applique tout entier au Messie. — [2] Hebr. V, VI, VIII, etc. — [3] Hebr. VIII, 18. — [4] Gen. XIV, 19 et 20. — [5] V. Thom. Aquin, part. III, q. 22, a. 6; Hebr. VII, 9, 10.

sacerdoce de Melchisédech est considéré comme plus excellent que le sacerdoce lévitique, et d'un ordre plus éminent; et Jésus étant prêtre de cet ordre-là, qu'est-ce à dire sinon que son sacerdoce est de la ressemblance de celui de Melchisédech ?

En quoi consiste cette ressemblance, c'est ce qu'il est intéressant de rechercher. Remarquons avant toutes choses que le nom de Melchisédech signifie roi de justice, et qu'en outre ce grand homme régnait sur Salem, qui devint plus tard Jérusalem, et dont le nom lui-même veut dire paix. Voilà un premier trait qui convient excellemment à Jésus; car notre Pontife sera roi, et de plus, roi de justice et de paix, la justice et l'abondance de la paix étant promises à son règne [1].

Poursuivons. Melchisédech offrait le pain et le vin, et c'est là, comme on le sait, une figure prophétique du sacrifice eucharistique. Considéré dans son oblation même, il est vrai que le sacerdoce de Jésus-Christ a été figuré d'une manière plus expressive par le sacerdoce légal que par celui de Melchisédech, puisque dans le premier, et non dans ce dernier, il y avait effusion de sang. Mais si l'on envisage la manière de participer au sacrifice nouveau, et surtout les effets qu'il produit, et dans

[1] Ps. LXXI, 7.

lesquels éclate surtout l'excellence du sacerdoce de Jésus, on trouvera dans la personne du roi de Salem une image plus fidèle et plus touchante à la fois de notre divin Pontife. Le pain et le vin, en effet, symbolisaient admirablement l'unité de l'Église, qui devait être fondée dans la participation au sacrifice de Jésus-Christ, par la communion des chrétiens sous les espèces sacramentelles.

Enfin, il est dit de Melchisédech qu'il était sans père, sans mère et sans généalogie ; et quoiqu'il n'ait point existé en réalité hors des conditions de la vie humaine, l'Écriture garde un mystérieux silence au sujet de son origine et de sa fin [1]. C'est ainsi que, dans son ordre sacerdotal, Jésus-Christ est sans père, sans mère, sans descendants, en d'autres termes, qu'il y est sans ancêtres et sans successeurs. Cet ordre éminent, il le remplit tout seul ; et s'il crée des ministres, s'il les investit de son sacerdoce, il ne s'en dépouillera point lui-même : les prêtres du Christ seront prêtres avec lui, ils ne seront pas, à proprement parler, ses successeurs. En outre, Jésus n'a point reçu son sacerdoce par transmission, mais il l'a obtenu directement du Très-Haut, par une consécration toute divine. Non, ce n'est pas l'onction d'Aaron et de ses fils qui a coulé sur son front, mais c'est une onction bien autrement précieuse et digne du Saint des

[1] V. Hebr. VII, 3. Thom. Aquin, part. III, q. 22, a. 6.

Saints [1], l'onction de la nature divine s'étendant, comme une huile de joie [2], sur la nature humaine, en un mot, l'onction de l'Esprit-Saint et de sa vertu toute-puissante [3].

Une autre prérogative qui distingue le sacerdoce de Jésus-Christ, c'est qu'il a pour lui l'éternité. D'abord, à la différence de celui d'Aaron, ce sacerdoce n'a point de commencement, en ce sens qu'il n'est pas établi par la loi d'une succession charnelle, mais par la puissance de la vie immortelle du Christ. Ensuite, il n'aura point de fin, étant basé sur cette même vie immortelle de l'Homme-Dieu [4]. Jésus-Christ, en effet, ayant mérité par sa mort de ressusciter et de vivre sans fin, a obtenu par cela même d'exercer dans tous les siècles son souverain sacerdoce. Le Seigneur le lui a promis avec serment, et ce Dieu de vérité ne se repentira jamais de sa parole [5]. Voilà pourquoi, semblable à Melchisédech, qui régnait et sacrifiait à la fois en Salem, le Christ sera éternellement prêtre et roi dans la Jérusalem céleste, dont la Jérusalem de la terre n'était que l'image.

Mais, il est permis de se le demander, Jésus-Christ n'a-t-il point accompli toute sa mission de prêtre au jour de sa mort, et comment, s'il en est

[1] Daniel. IX, 24; Act. IV, 27. — [2] Ps. XLIV, 9; Hebr. I, 9. Cfr. Basil. Hom. in Ps. XLIV. — [3] Act. X, 38. — [4] V. Hebr. VII, 16. — [5] V. Ibid. 20, 21.

ainsi, peut-il continuer à exercer dans le ciel la fonction principale du sacerdoce? A cela nous répondons qu'il faut distinguer dans l'office du prêtre deux choses, l'oblation du sacrifice et sa consommation. Or, cette consommation du sacrifice consiste précisément en ce que la fin en soit atteinte par ceux en faveur desquels il est offert; et quant à cette fin elle-même, l'Apôtre nous a appris à la chercher, non dans les biens temporels, mais au contraire dans les biens éternels, dont Jésus nous met en possession par sa mort [1]. Voilà pourquoi saint Paul écrit encore cette belle parole: « Le Christ est là debout, pontife des biens à venir [2]. » Voilà pourquoi il proclame son sacerdoce éternel [3].

Voulez-vous trouver dans l'ancienne Loi une figure significative de cette consommation du sacrifice de Jésus, rappelez-vous une cérémonie capitale du culte Mosaïque. Une fois chaque année, après avoir offert en dehors le sacrifice prescrit, le souverain pontife pénétrait seul au-delà du voile, portant le sang du veau et du bouc, qu'il répandait successivement dans le Saint des Saints, tandis que la fumée de l'encens et des aromates enveloppait le Propitiatoire [4]. C'est ainsi que le Pontife de la Loi nouvelle, après avoir immolé sa victime au

[1] Ibid, IX. 11, 12. — [2] Ibid. — [3] Ibid. VI, 20. — [4] Levit, XVI, 2, 17.

dehors du tabernacle, c'est-à-dire sur la terre, est entré une fois pour toujours dans le Saint des Saints, c'est-à-dire dans le ciel, non point avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, et qu'en y pénétrant, en vertu de ce sang précieux, il nous en a livré l'accès [1]. La vertu de cette victime parfaite, bien que sa passion et sa mort ne se doivent point renouveler, demeure donc éternellement, et par une seule oblation, le Christ consomme à jamais ceux qu'il a sanctifiés [2]. Toujours vivant afin d'intercéder pour nous, il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise [3] ; Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux [4], parce qu'il a été constitué par la parole même du Seigneur [5], il est assis dans le ciel à la droite du trône de la souveraine Majesté [6] ; enfin ministre du sanctuaire céleste et du vrai tabernacle, que Dieu a dressé, et non la main des hommes [7], il n'a pas besoin de successeurs, comme les prêtres sujets à la mort [8] ; et c'est pourquoi son sacerdoce est unique, et n'aura point de fin [9].

Nous avons dit plus haut que l'ordre, le rite et le caractère propre d'un sacerdoce sont déterminés

[1] Hebr. IX, 11, 12. — [2] Ibid. X, 14. — [3] Ibid. VII, 25. — [4] Ibid. 26. — [5] Ibid. 28. — [6] Ibid. VIII, 1. — [7] Ibid. 2. — [8] Ibid. VII, 23. — [9] Ibid. 24.

par la nature de la chose offerte à Dieu, et détruite en son honneur. Pour achever de décrire le sacerdoce du Christ, il est donc nécessaire que nous parlions maintenant de cette chose sainte qu'il a immolée à son Père céleste, en d'autres termes, de la victime de son sacrifice.

En entrant dans le monde, Jésus, au témoignage de l'Ecriture, dit à son Père : « Vous n'avez pas voulu de l'hostie ni de l'oblation, telles qu'on vous les offre dans la Loi ; mais vous m'avez formé un corps qui sera une victime digne de votre Majesté suprême. Vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices qu'on vous offre pour le péché. Alors j'ai dit : Voici que je viens. selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté [1]. »

Ainsi, l'on peut dire de notre Pontife qu'il a apparu devant son Père avec l'hostie de son sacrifice [2], et qu'il s'est offert lui-même comme une oblation et une hostie d'agréable odeur [3]. Ces solennelles expressions de l'Apôtre signifient que Jésus a immolé sa propre chair, que sa chair a été l'hostie de son sacrifice. « Oui, ce fut sa chair qu'il sacrifia, dit saint Augustin, sa chair dont l'oblation devait plaire à Dieu et être reçue favorablement de Dieu, puisqu'elle était le corps de notre Prêtre ; sa chair si agréable encore à Dieu, puis-

[1] Hebr. X, 6, 7, 8 et 9. — [2] Hebr. IX, 26. — [3] Ephes. V, 2.

qu'elle était une chair virginale, formée dans le sein d'une Vierge, sans avoir rien contracté de la concupiscence de la chair, et qu'elle était éminemment propre, par conséquent, à purifier l'homme de sa corruption [1]. »

La partie principale, intime de cette hostie du sacrifice de Jésus, fut son cœur. En effet, il fallait que la victime fût offerte par voie de mort, il fallait que tout son sang fût répandu, afin que cette effusion de sang criât pour nous au Père céleste [2], que le Pontife entrât par son sang dans le Saint des Saints [3], et que nous fussions enfin rachetés par son sang [4]. Or, le sang, en qui réside toute vie corporelle [5], et, qui, par d'innombrables canaux, va répandre cette vie sur toute la chair, où puise-t-il le fluide vital, si ce n'est dans le cœur ? d'où reçoit-il, si ce n'est du cœur, l'impulsion puissante qui porte ses flots fécondants par tout l'organisme ?

Mais il y a plus. Si le cœur est le principe de la vie physique, il ne l'est pas moins de la vie morale [6], car il est le siége de la volonté, le siége de l'amour. Or, la vie de Jésus est une vie d'amour ; Jésus n'a vécu que pour aimer, et il est mort en aimant [7]. Sa vie, c'est une lumineuse manifestation de son cœur ; sa mort, c'est une autre manifestation

[1] V Aug. *de Trinit.*, lib. IV, c. 14. — [2] Hebr. XII, 24. — [3] Ibid. IX, 25. — [4] Apoc. V, 19. — [5] Levit. XVII, 11. — [6] Prov. IV, 23. — [7] Ioan. XIII, 1.

de ce cœur, plus éclatante, plus admirable, plus sublime encore. Car le sacrifice, qu'est-ce au fond, sinon l'acte de la vie qui se donne à son auteur, qui remonte du cœur qui l'a reçue, vers le Dieu qui l'a départie, qu'est-ce, sinon un acte de la volonté, un acte d'amour [1] ?

Entendez le Verbe fait chair le proclamer lui-même au début de sa carrière. Après avoir adoré la loi du sacrifice portée sur lui, et écrite au commencement du livre des décrets divins : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, je l'ai voulu, et le désir d'accomplir cette loi sainte est au fond de mon cœur [2]. » Ainsi il est substitué aux victimes antiques ; ainsi son cœur, ce cœur formé selon le cœur de Dieu [3], parce que le cœur de Dieu s'en était approché [4], ce cœur, dis-je, devient l'hostie du sacrifice. Loi admirable, mais terrible ! Nous verrons la chair de Jésus meurtrie, déchirée, foulée, crucifiée ; mais pour son cœur, des tourments mille fois plus redoutables l'attendent. Il sera écrasé sous le poids de la justice divine et de l'ingratitude humaine, moulu comme le grain de froment, éprouvé et frappé durant la nuit [5] ; ses tribulations se multiplieront au-delà de toute mesure [6], et sous l'action du feu de la douleur auquel il sera soumis [7], il se

[1] Isa. LIII, 7, Ephes. V, 2. — [2] Ps. XXXIX, 9. — [3] I Reg. XIII, 14. — [4] Iob. VII, 17. — [5] Ps. XVI, 3. — [6] Ps. XXIV, 17. — [7] Ps. XXXVIII, 4.

liquéfiera tout entier, ainsi qu'une cire ardente qui s'écoule [1]. Enfin, pour qu'il soit authentiquement avéré que le sacrifice de Jésus est un sacrifice d'amour, le sacrifice de son cœur, le fer pénétrera dans l'intime même de ce cœur, et le mettant à nu, fera jaillir les dernières gouttes de son sang, extrême épuisement de l'amour.

Telle est la victime de notre Pontife. Cette victime, c'est son corps, c'est surtout son cœur ; et c'est aussi, comme nous l'apprendrons plus tard, c'est aussi son corps mystique, je veux dire les fidèles, les élus de l'amour, qu'il associera à son sacrifice, qu'il immolera durant la longue suite des siècles, et qu'il présentera éternellement à son Père comme des hosties d'holocauste [2].

Parlons maintenant du temple dans lequel le Pontife souverain exerce la sacrificature de la Loi nouvelle ; disons quel est le Saint des Saints véritable dans lequel il est entré pour l'éternité, et sur quel autel sa victime sacrée a été consumée par le feu de l'Esprit Saint.

Le temple où il a sacrifié, c'est d'abord son corps très-saint, que figurait le temple de Salomon. Il dit, en effet : « Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours [3], » entendant parler du temple de son corps [4], de ce temple où habite toute la plénitude de la Divinité [5].

[1] Ps. XXI, 15. — [2] Sap. III, 6. — [3] Ioan. II, 19. — [4] Ibid. 21. [5] Coloss. II, 9.

Le temple était encore dans le sein de Marie, en qui cette victime sainte s'offrit à Dieu dès le premier instant de son existence [1].

Mais, à proprement parler, le temple du sacrifice de Jésus-Christ est le sein de son Père éternel. Pour le comprendre, il importe de se rappeler que le grand prêtre de la Loi ancienne exerçait la fonction la plus importante de son sacerdoce, lorsque, après avoir sacrifié devant le temple, il pénétrait à l'intérieur du voile avec le sang des victimes. C'est ainsi que Jésus-Christ a exercé son ministère de prêtre selon l'ordre de Melchisédech sur le mont du Calvaire, d'où, ayant été consommé par la passion [2], il est entré avec le sang de sa victime dans les cieux. Là, médiateur d'une meilleure promesse [3], demeurant prêtre afin d'intercéder pour nous, et de nous donner les biens impérissables, il accomplira éternellement la fonction essentielle du sacerdoce, et cela d'une manière d'autant plus admirable qu'il se tient à la droite du trône de la Majesté, c'est-à-dire dans le sein même de Dieu [4]. La partie la plus secrète des cieux, le sein même de la Divinité, voilà donc le temple véritable de notre auguste Pontife.

En voulez-vous une preuve nouvelle? Ouvrez

[1] Nous en donnerons les preuves au chapitre suivant. — [2] Hebr. II, 10 — [3] Ibid. VIII, 6. — [4] Ibid. locis cit.; Aug. *in Ps. CIX*.

l'Apocalypse. Un jour de dimanche, c'est-à-dire au jour où partout, dès le temps des Apôtres, les fidèles avaient accoutumé de se réunir pour la célébration des divins mystères, Jean, le disciple bien-aimé, exilé dans l'ile de Pathmos, eut une vision célèbre, dans laquelle lui fut montrée la Jérusalem du Ciel [1]. Il se trouva en esprit au milieu de l'assemblée des saints, et assista au sacrifice de la gloire. Or, il nous l'apprend lui-même, la victime, l'autel, le sacrifice s'offrirent à ses regards, mais pour le temple, il n'en vit point dans cette cité merveilleuse ; « car, ajoute-t-il aussitôt, le Seigneur Dieu tout-puissant en est lui-même le temple, ainsi que l'Agneau [2]. » Donc, encore une fois, le sein du Père éternel, voilà le temple élevé où le sacrifice arrive à la consommation, où l'autel est arrosé du sang et de la graisse d'une victime parfaite, parmi la vapeur odoriférante de l'encens, où enfin le Pontife de la création se tient en présence du Très-Haut, élevant son hostie, et remplissant envers la Majesté adorable les devoirs sublimes de la religion.

Si le sein du Père dans lequel Jésus-Christ a pénétré après la consommation de son sacrifice, est représenté par le temple de l'ancienne Loi, il est figuré par le Saint des Saints d'une manière plus admirable encore. Dans le tabernacle dressé

[1] Apoc. I, 10. — [2] Ibid. XXI, 22.

par Moïse, il y avait une première partie où se trouvaient le chandelier à sept branches, la table et les pains de proposition. Cette partie s'appelait le Saint. Un voile la séparait d'une autre partie, nommée le Saint des Saints. C'était là que l'on rencontrait l'encensoir d'or, ainsi que l'arche de l'Alliance, avec ce qu'elle contenait, et les chérubins qui de leurs ailes déployées couvraient le Propitiatoire. Or, les prêtres pénetraient en tout temps dans le Saint, lorsqu'ils remplissaient les actes de leur ministère. Mais le grand prêtre seul pouvait franchir l'entrée du Saint des Saints, et cela une fois dans l'année, afin d'y offrir le sang des victimes [1], c'est-à-dire afin d'y exercer la plus haute fonction de la sacrificature.

A son exemple, le Christ, faisant les fonctions de pontife des biens à venir, est passé par un tabernacle plus grand et plus excellent que le tabernacle de Moïse ; et c'est ainsi qu'il est arrivé au Saint des Saints, une seule fois, en offrant son propre sang, et en acquérant par là notre rédemption éternelle [2]. Quel est ce tabernacle ainsi décrit dans l'épître de saint Paul aux Hébreux ? S'il y faut voir le ciel, comme l'affirment un grand nombre d'interprètes, le Saint des Saints, qui en est la partie la plus retirée, ne peut figurer que le sein du Père. S'il représente, comme d'autres permettent de le

[1] V. Hebr. IX, 1-7. — [2] Ibid. VII, 11, 12.

croire, le corps même du Christ, le Saint des Saints n'en figurera pas moins ce sein éternel. Car y a-t-il rien de plus sacré et de plus auguste relativement au corps de l'Homme-Dieu, que le sein de son Père, source de toute sainteté ? Ce sein, c'est, pour employer les termes du plus grand docteur de l'Eglise, c'est l'intime même de Dieu le Père, c'est l'abîme infini et impénétrable de sa substance [1]. De ce sein le Verbe est engendré avant le temps [2] ; dans ce sein il réside de toute éternité [3] ; dans ce sein encore il entre, après son sacrifice accompli, orné du sacerdoce, et avec sa victime qui est communiée à jamais. Voilà le grand spectacle qu'il fut donné à saint Jean de contempler. Quand le septième ange eut sonné de la trompette, et que de grandes voix se furent fait entendre, cet Apôtre bien-aimé du Sauveur vit s'ouvrir dans le ciel le temple de Dieu, et dans ce temple apparut l'arche sainte du Testament [4]. Or, que nous représenteraient ces magnifiques images, sinon la partie la plus secrète et la plus redoutable du temple des cieux, le voile retiré devant les regards des élus, et le Prêtre éternel figuré par l'arche d'alliance, reposant dans ce Saint des Saints, c'est-à-dire dans le sein du Père, où il a été introduit pour y offrir sans interruption le sacrifice véritablement digne de la suprême Majesté ?

[1] *In Ps. CIX.* — [2] Ps. CIX, 4. — [3] Ioan. I, 18. — [4] Apoc. XI, 19.

Il ne manque plus guère au Pontife des biens à venir qu'un autel en rapport avec la grandeur de sa sacrificature. Quel peut être cet autel sublime? Bien que le sein de la Vierge Marie et la croix du Calvaire aient successivement servi à Jésus d'autels où il s'est offert, où il s'est immolé, cependant ils n'ont été que des représentations de l'unique et véritable autel, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même. En voici les preuves.

Sur le point de monter à l'autel, le prêtre a appris de l'Eglise à répéter ces paroles du Psalmiste : « J'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu, jusqu'au Dieu qui réjouit ma jeunesse [1]. » Saint Augustin nous exhorte à ne voir dans l'autel matériel qui se présente alors à nos regards, qu'une simple image de l'autel véritable, placé bien plus haut. « Il est, en effet, dit-il, au plus haut des cieux un autel invisible, duquel les pécheurs seront écartés, mais auquel les justes auront accès. Ceux-ci s'élèveront de la montagne sainte, de la tente de Dieu, qui signifie l'Eglise, pour s'approcher de cet autel. Là ils seront offerts et consumés par le feu de l'holocauste, et dans ce sacrifice, ils acquéreront une vie plus noble, et ils jouiront comme d'un nouvel épanouissement de leur jeunesse. Telle sera la transformation du juste sur l'autel des cieux [2]. » Cet autel, pour le grand docteur, est donc le Christ

[1] Ps. XLII, 4. — [2] *In Ps. XLII.*

lui-même ; autel sur lequel notre Pontife n'immolera pas seulement son hostie, mais à la suite de son hostie, tous les membres de son corps mystique, je veux dire les élus de la gloire.

Saint Jean, à qui furent révélés tant de mystères, ayant été admis encore à contempler cet autel élevé des cieux, vit sous lui les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu, et pour le témoignage qu'ils avaient rendu de la vérité [1]. Or, la position de ces âmes sous l'autel démontre une fois de plus que cet autel ne peut être que le Christ lui-même.

Elles s'y trouvent, en effet, comme réservées dans le secret, goûtant le doux repos de la contemplation, jusqu'au jour où, réunies à leurs corps, elles seront manifestées au jugement de Dieu, et élevées ensuite sur l'autel lui-même, afin d'y jouir de la vision béatifique d'une manière plus parfaite et plus sublime. De si grands effets ne sont opérés que par le Christ lui-même ; il est donc l'autel véritable sous lequel reposent les âmes bienheureuses. Ainsi, en attendant le réveil, les corps des martyrs de Jésus-Christ dorment sous les autels de la terre, qui ne sont que des figures de l'autel des cieux.

Quelle touchante beauté dans ce symbolisme ! L'Eglise la met bien en lumière dans une cérémo-

[1] Apoc. VI, 9.

nie solennelle. Lorsque ses pontifes initient des sous-diacres aux devoirs de leur ordre sacré, parmi d'autres exhortations, ils leur adressent ces admirables paroles : « L'autel de la sainte Eglise, disent-ils, est Jésus-Christ, suivant saint Jean, qui atteste avoir vu un autel d'or placé devant le trône de Dieu. C'est en lui et par lui que les oblations des fidèles sont consacrées à Dieu le Père. Les linges sacrés de cet autel sont les membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire les fidèles dont le Seigneur se revêt comme d'un vêtement précieux, suivant cette pensée du roi-prophète : « Le Sei-
« gneur a régné, il s'est revêtu de splendeur et de
« gloire. » Saint Jean vit aussi le Fils de l'homme, ceint d'une couronne d'or, c'est-à-dire entouré de la multitude des saints. Si donc les fidèles sont les ornements et la parure de cet autel divin, c'est à vous qu'il appartient, lorsque la fragilité humaine aura souillé la pureté de leur âme, de leur présenter l'eau de la céleste doctrine, qui les lavera, les purifiera et les rendra dignes de parer l'autel du Fils de Dieu [1]. »

Dans une action plus solennelle encore que celle des ordinations, pendant la célébration des saints mystères eux-mêmes, l'Eglise ne peut détacher sa pensée de l'autel des cieux. Après que le prêtre a consacré le pain eucharistique et le calice du sang

[1] *Pontifical. Rom. de Ordinat. subdiacon.*

de Jésus, s'inclinant avec amour sur l'autel qui porte ces nobles dons, il prononce secrètement une sublime prière : « Dieu tout-puissant, dit-il, nous vous en prions humblement, daignez ordonner que ces offrandes soient portées par la main de votre saint ange, sur votre autel élevé, en présence de votre Majesté divine [1]. » Quel est cet autel placé si haut devant le trône de la Divinité, et sur lequel l'ange du sacrifice déposera les oblations consacrées sur l'autel ministériel d'ici-bas ? Ah ! cet autel est celui que contemplait le disciple vierge, relégué à Pathmos ; c'est donc Jésus-Christ même. Mais comment, car il est temps de le dire enfin, Jésus-Christ peut-il être l'autel de son sacrifice ? Il l'est à raison de sa personne ou de sa substance divine, en tant que la nature humaine lui est unie, et que cette nature ne subsiste que dans la personne du Verbe. Entendons un pieux et savant écrivain développer la preuve de cette vérité :

« Cette vérité, dit-il, est fondée sur le raisonnement du Fils de Dieu même. « Malheur à vous, « s'écrie-t-il en s'adressant aux Scribes et aux Pha- « risiens, conducteurs aveugles, qui dites : Si un « homme jure par l'autel, cela n'est rien ; mais s'il « jure par le don qui est sur l'autel, il est obligé à « son serment. Aveugles que vous êtes ! Quelle « chose est plus grande et plus sainte, le don, ou

[1] *Missal. Rom. Canon. Missae.*

« l'autel qui sanctifie le don [1]? » Voilà un principe certain, dont il faut être instruit, pour bien entendre le sacrifice : que l'autel du sacrifice doit être plus saint et plus estimable que la victime ou les dons qui sont offerts sur cet autel. Et la raison de cela est que la victime emprunte sa sainteté de l'autel, et que c'est l'autel qui sanctifie le don, et non pas le don qui sanctifie l'autel. Il faut que le principe soit bien constant, puisque Notre-Seigneur traite les Scribes et les Pharisiens d'aveugles et d'insensés, parce qu'ils ne le comprenaient pas, et qu'ils agissaient contre ce principe pour établir leurs mauvaises doctrines. Saint Augustin, expliquant ce passage, l'applique expressément à Jésus-Christ, en qui et par qui nous offrons le sacrifice de la louange divine et de la prière. « C'est Jésus-« Christ même, dit ce saint docteur, qui est le « temple et l'autel; pour ce qui est de l'or et des « dons offerts, ce sont les louanges et les sacrifices « des prières. Car Jésus-Christ n'est point sanctifié « par ces choses, mais au contraire c'est par Jésus-« Christ que ces choses sont sanctifiées [2]. » Or, comme ce saint docteur, en considérant les sacrifices des louanges, des prières et des bonnes œuvres, que nous offrons à Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, dit fort bien que c'est Jésus-Christ qui est l'autel de ces sacrifices, parce qu'ils reçoi-

[1] Matth. XXIII, 16-19. — [2] *Quest. Evang.* lib. I, quest. 34.

vent de lui leur sanctification; en considérant Jésus-Christ même comme la victime de son sacrifice éternel selon la nature créée qu'il s'est unie pour cela, il faut que cette nature ainsi unie à Dieu ait un autel sur lequel elle soit offerte et duquel elle tire sa sainteté. Rien de créé n'est capable de l'être; et entre ces choses divines et incréées, ce ne peut être que l'essence divine, ou une des trois personnes divines. L'essence divine sanctifie sans doute l'humanité de Jésus-Christ; mais ce n'est pas immédiatement, vu qu'elle ne lui est pas immédiatement unie, mais c'est par le Verbe. Et puis cette sainteté est tellement propre au Verbe et à son humanité sainte, qu'elle est aussi commune aux deux autres personnes. Ce n'est pas non plus la personne du Père, ni celle du Saint-Esprit qui sanctifient, au moins personnellement, l'humanité de Jésus-Christ; car elle ne leur est pas unie non plus en unité de personne. Ce ne peut donc être que la personne ou la substance du Verbe, à laquelle cette humanité est unie de telle manière qu'elle fait avec le Verbe une même personne, sur laquelle elle est, pour ainsi dire, entée et imposée comme sur un autel sacré, duquel elle tire sa sainteté, son excellence, et tout ce qui la distingue de la nature des autres hommes. Car la personne du du Verbe est la sainteté de la nature humaine en Jésus-Christ, et c'est par elle que cette victime de-

vient agréable à Dieu, qu'elle est l'unique objet des délices et des complaisances du Père, en un mot, qu'elle est le véritable Agneau de Dieu, et la victime seule digne de lui être sanctifiée [1]. »

Ainsi donc, Jésus-Christ, à raison de sa substance divine, est le véritable autel de son sacrifice. C'est sur cet autel auguste que la chair de la victime a été imposée, non par une simple présence, mais par une union si intime et si étroite, que la nature humaine en Jésus n'a d'autre base ni d'autre soutien. C'est sur cet autel que toutes les parties du grand sacrifice se sont accomplies en esprit et en vérité, que la victime a été sanctifiée et séparée, offerte, immolée, consommée et communiée. C'est encore sur cet autel que le sang de la victime a été porté par le Grand Prêtre dans le Saint des Saints, et qu'il y sera présenté à la Majesté du Père dans les siècles des siècles. C'est enfin sur cet autel que le chef des Ordres sacrés, l'Hiérarque divin, immolera éternellement ces saints Ordres. Ils composent, en effet, avec une admirable variété, le corps mystique du Sauveur, qui ramené de la pluralité à l'unité par la vertu de l'Esprit de Dieu, et surajouté, uni au corps naturel du Christ, complète et achève dans un certain sens, cette victime sainte du sacrifice.

[1] Le Père de Condren, *Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, III part. ch. 6.

Mais il faut faire ici une remarque importante. Relativement aux membres du Christ qui, par leur union avec sa victime, deviennent eux-mêmes des victimes agréables à Dieu, l'humanité du Sauveur, ou plutôt son cœur, nous apparaît lui-même comme un autel véritable. On conçoit, en effet, que le cœur de Jésus-Christ, qui est sanctifié lui-même par la personne du Verbe sur laquelle il est comme imposé, peut sanctifier à son tour les âmes qui se reposent en lui, et qu'il possède ainsi l'une des propriétés essentielles d'un autel divin. Voyons si les autres ne lui font pas défaut.

« L'autel, dit un ancien, est le cœur, et les dons et les offrandes placés sur l'autel sont toutes les choses qui sont placées dans le cœur, la prière, le cantique, le jeûne, l'aumône. Toute offrande, par cela même qu'elle est placée dans le cœur, est sanctifiée par lui ; mais quelle offrande peut être plus glorieuse que celle du cœur de l'homme, qui offre lui-même toutes les autres offrandes[1] ? » De son côté, saint Augustin, après avoir établi que nous sommes les temples de Dieu, ajoute que ces temples ne sont pas dépourvus d'un autel. Sur cet autel, qui n'est autre que notre cœur, nous immolons des victimes sanglantes, lorsque nous sacrifions notre vie pour la vérité. Sur cet autel nous

[1] V. Thom. Aquin. *Exposit. cont. super quatuor Evang. in Matth. XXIII.*

brûlons un encens d'agréable odeur, lorsque nous nous consumons d'amour en présence de notre Dieu. Sur cet autel nous présentons des dons au Très-Haut, lorsque nous nous dévouons nous-mêmes à son service. Sur cet autel, enfin, nous offrons une hostie d'adoration et de louange, lorsque nous y sommes dévorés par la flamme de la charité [1]. On le voit, dans la pensée du grand docteur, comme dans celle de saint Thomas, qui s'approprie les belles paroles que nous avons citées plus haut [2], notre cœur est disposé pour recevoir les sacrifices intérieurs que nous offrons à Dieu ; c'est par notre cœur que doivent passer nos actes de religion envers la Divinité ; c'est notre cœur, qui nourrit le feu du sacrifice ; c'est notre cœur, pour tout dire, qui confère du mérite et de la vertu aux dons, aux sacrifices et aux libations, par lesquels nous voulons marquer notre dépendance vis-à-vis du Créateur. Voilà bien les caractères qui distinguent l'autel, tels qu'ils sont décrits dans la liturgie de l'Eglise [3]. Mais s'il en est ainsi du cœur de l'homme, que faudra-t-il penser du cœur de l'Homme-Dieu ?

[1] *De Civ. Dei.* lib. X, c. 3. — [2] *Exposit. cont. super quatuor Evang.* loc. cit. Saint Grégoire le Grand proclame la même vérité (*in VII Ps. Poenit. Ps. IV*), ainsi que Méliton (*Clav. de Civit. L.* apud Pitra, *Spicileg. Solesmen.* t. III, p. 218.) *La Clef* de saint Méliton est, quoi qu'on en ait dit, un ouvrage d'une haute antiquité. Saint Macaire d'Egypte (*Lib. de Charit.*) affirme aussi que le cœur de l'homme est un autel. — [3] V. *Pontifical Rom. de Altaris consecrat.* Les propriétés

Evidemment, il possèdera toutes ces propriétés d'une manière éminente, il sera un autel avec mille fois plus de vérité encore. Autel, je ne dis pas seulement des sacrifices de Jésus même, mais aussi des sacrifices de tous ses membres. Car il l'a dit, et il est la vérité éternelle, nous sommes en lui et il est en nous [1], et nous accomplissons dans notre chair ce qui manque à sa Passion [2]. Son cœur est donc notre cœur, le cœur de l'assemblée entière de ses fidèles, et c'est en ce cœur que nous déposons les adorations et les louanges, l'expiation et la prière de nos âmes, ou plutôt que nous déposons nos âmes elles-mêmes.

Ah ! je le comprends aujourd'hui, voilà la raison profonde pour laquelle le cœur de Jésus-Christ, en se manifestant à la terre avec tout son éclat, s'est révélé comme un oratoire sacré dans lequel nos prières et nos oraisons ont le don d'attirer le regard de Dieu [3], comme un Saint des Saints, où le Seigneur se plaît à recevoir nos hommages et nos sacrifices [4], comme une fournaise où Jésus-Christ purifie et immole ses hosties vivantes [5], où il les consomme dans les vives ardeurs de son amour [6],

diverses de l'autel y sont parfaitement marquées, principalement la vertu que l'Esprit-Saint lui confère pour sanctifier les dons, les sacrifices et les offrandes des fidèles.

[1] Ioan. XIV, 20. — [2] Coloss. I, 24. — [3] *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie,* publicat. de la Visitation de Paray-le-Monial, t. II, p. 123. — [4] Ibid. p. 456. — [5] Ibid. p. 173. — [6] Ibid. p. 226.

en un mot, comme l'autel divin [1], sur lequel il nous sanctifie [2] ! Par là sans doute notre grand Pontife nous a voulu enseigner que, de même que son hostie n'est pas seulement imposée sur son autel, mais lui est unie par un mode ineffable, ainsi, faut-il que nos âmes, qui sont aussi des victimes, adhèrent à son cœur, afin que, sanctifiées par ce divin contact [3], elles deviennent dignes de la consommation des saints. [4].

Mais il est temps de résumer les pages qui précèdent. Ainsi qu'on l'a pu voir, les trois Personnes divines interviennent dans le sacrifice; chacune d'entre elles y a son action propre, et la Trinité sainte en reçoit une gloire infinie.

Le Père, qui seul a droit et pouvoir sur la vie de son Fils incarné, ordonne le sacrifice et l'agrée. Le Fils, revêtu en qualité de prêtre, de la puissance et de l'autorité de son Père, accomplit le sacrifice. Enfin, c'est en la vertu et en la sainteté de l'Esprit divin que le sacrifice est offert et consommé.

Comme Dieu, le Fils reçoit l'oblation, conjointement avec le Père et l'Esprit saint. Comme homme, il offre et il est offert; il offre en tant qu'il agit, il est offert en tant qu'il est passif.

[1] Ibid. 234. — [2] Ibid. p. 232. — [3] V. *Pontifical. Rom.* Ces paroles de Dieu à Moïse : « Quiconque touchera à l'autel, sera sanctifié » (Exod. XXIX, 37) y sont rappelées expressément et appliquées à l'autel de la Loi nouvelle, dont l'autre n'était que l'image. — [4] Ephes. IV, 12.

S'il est donc l'Hiérarque, le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, il l'est par son esprit. S'il est encore la Victime, il l'est par son corps, qu'il sacrifie à Dieu pour nous. S'il est enfin l'autel, il l'est à raison de sa personne divine; de même que le Père céleste, à raison de l'abîme infini de sa substance, est le temple admirable où ce Pontife des biens futurs célèbre sans cesse les augustes mystères, et le Saint des Saints dans lequel il a fait son entrée une fois, en portant son sang précieux.

Jetons maintenant les yeux sur l'Epouse et l'associée de notre glorieux Pontife ; voyons de quelles grâces elle fut prévenue pour l'assister dans les fonctions de son sacerdoce. Nous pourrons ensuite parler du grand sacrifice, en marquer les fins sublimes, et en décrire les phases diverses.

CHAPITRE IV

LE SACERDOCE MYSTIQUE DE MARIE

> *Pontifex, id est sacerdos maximus inter fratres suos, super cuius caput fusum est unctionis oleum, et cuius manus in sacerdotio consecratae sunt, vestitusque est sanctis vestibus. ......*
> *Virginem ducet uxorem.*
>
> LEVIT. XXI, 10 et 13.

Choisie pour assister le Pontife de la Loi nouvelle dans les fonctions de son sacerdoce, et pour être immolée spirituellement en union avec la grande Victime, Marie a été prévenue de toutes les grâces, enrichie de tous les dons, et ornée de toutes les prérogatives sans exception qui pouvaient l'aider, et aussi l'embellir, dans l'exercice de cette mission spéciale. Pour celui qui a étudié quelque peu les voies de Dieu sur les âmes, et en particulier sur l'âme la plus privilégiée qui fut jamais, cette vérité est mise hors de doute. Mais là n'est point la question, et il s'agit de savoir si la croyance implicite qu'y eut évidemment l'Eglise, a été manifestée dans les siècles passés par des documents

bien marquants. Or, l'on verra qu'il en a été réellement ainsi, après que nous aurons rassemblé tous les monuments de la piété catholique qui nous montrent la Vierge en rapport avec le Prêtre, et qui certainement sont moins connus qu'ils ne méritaient de l'être. Qu'on veuille ne pas croire néanmoins que, en les rassemblant, nous ne prétendions tracer qu'une simple nomenclature. Non, notre but est plus relevé ; nous avons l'espoir, si Dieu nous en donne la grâce, de mener à bout ce qui n'a point été fait juqu'ici d'une manière complète, à savoir, de composer une image fidèle de la Vierge en tant qu'associée au sacerdoce, dont tous les traités seront empruntés aux Pères et aux écrivains ecclésiastiques, et sur laquelle on pourra lire la touchante ressemblance de cette divine Vierge avec Jésus Prêtre, et avec Jésus Victime.

Entrons en matière sans autre préambule, et afin de procéder avec méthode, demandons-nous d'abord en quoi Marie ressemble à Jésus Prêtre, et si, pour intervenir dans le sacrifice, elle a été investie, comme lui, de la dignité sacerdotale.

A cette première question nous répondons que, élue pour offrir au Père céleste, en union avec Jésus, la sainte victime formée de sa propre substance, elle ressemble à ce divin Pontife, non point par l'ordre sacerdotal, qu'elle était incapable de

recevoir, mais par une grâce équivalente au sacerdoce, dont elle fut ornée.

En effet, dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, les femmes furent toujours exclues du sacerdoce. Les Constitutions des Apôtres, monument de l'antiquité chrétienne, proclament qu'il est défendu d'investir les femmes de la mission d'enseigner dans l'Eglise, et d'y exercer des fonctions sacerdotales, de peur de violer l'ordre de la nature. Elles ajoutent que c'est une erreur commune aux payens, d'instituer des prêtresses en l'honneur des déesses de leurs fausses religions [1]. Tertullien, saint Irénée et saint Epiphane s'élèvent avec force contre certaines sectes hérétiques qui avaient accoutumé de conférer à des femmes les ordres sacrés [2]. Et l'on pourrait citer bien d'autres témoignages encore pour prouver que jamais l'Eglise n'éleva les femmes au sacerdoce.

Que la bienheureuse Vierge ne fit pas exception à cette règle invariable, c'est ce que les Constitutions apostoliques affirment expressément [3], c'est ce que saint Epiphane fait remarquer avec plus de force encore. « Assurément, écrit ce Père, si le sacerdoce avait pu être conféré à des femmes, nulle n'en eût été plus digne que Marie. Et néanmoins,

[1] Lib. III, c. 9. — [2] Tertull. de *Praescript.*, c. 17 et 41; Iren. *adv. Haeres.* lib. I, c. 13; Epiphan. *Haeres. LXXIX.* — [3] Lib. III, c. 6.

celle-là même à qui échut l'honneur de recevoir dans son sein le Roi du monde et le Fils de Dieu, ne fut pas revêtue de cette dignité, et n'obtint point ce caractère [1]. »

Mais, hâtons-nous de le dire, dans l'ordre du sacrifice, Marie a une gloire bien plus grande ; sa dignité l'emporte infiniment sur la dignité des prêtres, et le pouvoir des prêtres n'égale point le sien.

Pour bien comprendre cette vérité, il est nécessaire de distinguer dans le prêtre, par rapport au sacrifice, un triple pouvoir : il a le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est à-dire de rendre la victime présente sur l'autel, en vertu des paroles du sacrement ; il a ensuite le pouvoir d'offrir au Seigneur cette victime sainte, réellement sacrifiée, quoique d'une manière mystique ; il est enfin le dispensateur des mystères divins.

De ces trois pouvoirs, Marie n'a pu posséder le premier, puisque son sexe l'éloignait du sacerdoce, et la rendait incapable de recevoir en son âme le caractère conféré par le sacrement de l'Ordre. Mais en revanche, quel office plus relevé et plus glorieux cette bienheureuse Vierge n'a-t-elle point rempli ! Si le prêtre donne à la victime l'être sacramentel, Marie lui a donné l'être naturel. Si le

[1] *Haeres. LXXIX.*

prêtre, par sa parole, fait descendre la victime en ses mains, Marie, par sa parole, par son *fiat*, l'a produite, elle, dans son sein, sur l'autel intime de son cœur. Oui, elle l'a produite, cette victime sainte, elle l'a produite de sa propre substance, de son propre sang ; elle a revêtu son Fils de cette chair sacrée, destinée au sacrifice par le Dieu qui la devait agréer, et grâce à laquelle, pourvu de la victime qui lui manquait, notre Pontife a pu exercer le sacerdoce. Pouvoir merveilleux, divin, incomparablement supérieur au pouvoir du prêtre, puisqu'il est mille fois plus étonnant, dans l'ordre du sacrifice, de former la victime, de la procurer au monde, que de la rendre simplement présente par la consécration du pain et du vin !

Quant au pouvoir qu'a le prêtre d'offrir cette victime au Très-Haut, qui après Jésus, l'a possédé à un degré plus éminent que Marie ? Ouvrons les livres saints. Nous y verrons que la Vierge se tient aux côtés du souverain Prêtre, au moment où celui-ci offre son hostie à Dieu le Père, et au moment plus solennel encore où il exerce sur le Calvaire la fonction principale de son glorieux sacerdoce [1]. Or, Marie est la royale Epouse de ce Pontife, elle est attachée à son esprit par des liens ineffables, dont le secret ne nous sera pleinement révélé que dans la gloire. L'on ne peut donc douter qu'elle ne

[1] Joan. XIX, 25, 27.

reçût dans son âme l'esprit sacerdotal ; que, remplie de cet esprit, elle n'offrît en union avec Jésus, la victime sainte, cette chair de son Fils sur laquelle elle avait des droits si sacrés ; et que, en outre, cet acte, par lequel elle concourut aux fins du sacrifice, n'eût une valeur immense et une perfection indéfinie. Mais il y a plus. Comme Jésus est prêtre par son esprit, dès qu'il eut rendu son esprit au Père, il fut dans l'impuissance de sacrifier encore avant sa résurrection. Et cependant c'est alors qu'eut lieu un dernier épuisement, une suprême effusion de sang et d'eau [1]. Qui offrit cette liqueur infiniment précieuse, échappée de la source même du cœur blessé de Jésus ; qui la présenta à la Majesté de Dieu, si ce n'est la Mère de cette douce victime, si ce n'est Marie [2] ? Oui, à l'heure où la terre est réconciliée avec le ciel, à l'heure où naît l'Eglise, nous trouvons la Vierge, l'associée du Prêtre éternel, substituée à celui-ci, et achevant en quelque sorte l'acte le plus grand de la religion, l'acte

[1] Ioan. XIX, 34. — [2] Nicéphore raconte (lib. I, c. 39) que, après avoir recueilli le sang et l'eau sortis du cœur de Jésus, Marie aidée de saint Jean, déposa pieusement cette divine liqueur dans le tombeau du Christ. Georges de Nicomédie, de son côté, après avoir affirmé le fait dans son *sermon sur la Sainte-Vierge près de la Croix*. s'écrie vers la fin en s'adressant au Sauveur : « Je baise les mains de votre Mère.... qui a recueilli votre sang précieux. » Simon Métaphraste (*Orat. de Vita et Dormit. Deip.*) a la même pensée.

qui procure à Dieu une gloire infinie, à l'homme le salut et la paix.

Et maintenant nous le demandons, représenter Marie dans l'exercice d'une fonction de cette nature, ou la dire revêtue d'un sacerdoce mystique, n'est-ce pas la même chose? Et faut-il se récrier si nous disons ici avec Gerson: « Assurément, le caractère sacerdotal n'a point été imprimé dans l'âme de la bienheureuse Marie; il n'en est pas moins vrai que cette Vierge a été ointe au-dessus de tous les autres membres du royal sacerdoce, afin, non de consacrer, mais d'offrir sur l'autel de son cœur l'hostie pure, pleine et parfaite [1] ? » Non, l'on ne s'étonnera point de ces paroles, ni de ces autres qui développent la même pensée: « Marie n'a point formellement le caractère de prêtre, il le faut bien avouer, mais elle possède néanmoins ce caractère d'une autre manière, d'une manière plus éminente, ce qui lui permet de réconcilier les pécheurs, de combattre les puissances de l'air, et de nous délivrer des calamités de l'âme et du corps [2]. »

Mais quand il s'agit de l'onction, saint Augustin mérite d'être entendu. Voici les paroles de ce grand docteur: « Dans l'ancien Testament, dit-il, on ne faisait l'onction qu'à deux sortes de personnes, aux

[1] *Tract. IX, sup. Magnificat.*, — [2] V. Sedlmayr, *Schol. Mar.* part. IV, sect. 1, art. 6.

rois et aux prêtres. Ces deux sortes de personnes figuraient un seul homme, à la fois prêtre et roi, un seul Christ marqué de ce double caractère, et dont le nom même rappelât l'onction qu'il avait reçue. Le Christ est donc notre Roi, parce qu'il nous gouverne et nous dirige; il est notre Prêtre parce qu'il interpelle pour nous [1]. Il a offert à Dieu un sacrifice, qui n'est autre que lui-même. Car hors de lui il n'eût pas trouvé une hostie toute pure et toute spirituelle, agneau sans tâche qui nous rachète par l'effusion de son sang, qui nous unit à lui, et qui fait de nous ses membres, afin qu'à notre tour, nous devenions des Christs. Ainsi, non seulement le chef est oint, mais les membres le sont aussi, c'est-à-dire que l'onction appartient à tous les chrétiens, à la différenee de ce qui se passait sous l'ancienne Loi, où un pareil privilége n'était communiqué qu'à deux sortes de personnes. Il est évident après cela que nous formons bien réellement le corps mystique du Christ, puisque tous nous recevons l'onction; il est évident que nous appartenons au Christ, que nous sommes en quelque sorte le Christ, puisque le Christ tout entier comprend la tête et le corps. [2]. » « Oui,

[1] Rom. VIII, 34. — [2] *In Ps. XXVI*. Cfr. Cyrill. Alex. *Ep. ad Monach. Aegypt*. On pourrait citer d'autres Pères qui professent la même doctrine sur l'onction de Jésus. Il est permis de négliger l'opinion contraire, partagée par quelques autres.

répète ailleurs le même Père, de même que nous sommes tous appelés chrétiens à cause de l'onction mystérieuse dont nous sommes tous marqués, ainsi nous sommes tous prêtres, parce que nous sommes les membres d'un seul Pontife ; et c'est à quoi précisément l'Apôtre Pierre faisait allusion, lorsqu'il parlait de la nation sainte et du royal sacerdoce [1]. »

S'il en est ainsi, si la dignité que nous avons tous acquise dans le sang de l'Agneau est celle des prêtres et des rois [2], ne s'ensuit-il pas que dans l'âme de la plus parfaite des créatures, de celle qui marche la première parmi les membres du Christ, cette double dignité doit briller d'un éclat extraordinaire, que, par conséquent, Marie a dû recevoir l'onction du sacerdoce mystique dans une mesure incomparable ? « Votre Dieu, disons-nous à Jésus-Christ, votre Dieu vous a oint d'une huile de joie plus excellemment que tous vos cohéritiers [3]. » Et, avec l'Eglise, qui a introduit ce chant du Psalmiste dans sa liturgie, nous disons à la Vierge : « Vous aussi vous avez été ointe par le Seigneur d'une huile de joie, en un mode plus excellent que toutes vos compagnes [4]. » Cette gloire et cette consécra-

[1] Petr. II, 9. Aug. *De Civ. Dei*, lib. XX, c. 10.—[2] Apoc. I, 6; V, 10; XX, 6; *Constit. Apost.* lib. II, c. 57. — [3] Ps. XLIV, 8. — [4] Greg. Magn. *Lib. Sacramen. Missa in Purificat. S. M. ad Introitum.* Ces paroles du psaume y sont appliquées à Marie. V. Hippolyt. Portuem. *Fragment. in Cant.* apud Migne, *Patrol. Graec.* t. X.

tion ne vous ont point manqué [1]; voilà pourquoi vous êtes digne de vous tenir « à la droite du Roi et du Pontife, revêtue d'une robe éclatante, et environnée des plus précieux ornements [2]. »

Cependant, Marie n'a pas seulement reçu l'onction sainte, elle paraît avoir été dotée encore d'une grâce qui correspond en quelque sorte aux offices et aux prérogatives des prêtres. En effet, il est admis que la bienheureuse Vierge fut comblée à elle seule de plus de grâces que tous les anges et tous les saints réunis. Les monuments de la tradition catholique proclament avec un accord admirable la splendeur de son âme et sa sainteté indéfinie, surpassant toute sainteté créée, et échappant aux expressions du langage humain. A les entendre, il semble que non seulement Marie obtint une plénitude de grâce, telle qu'on n'en peut supposer chez aucune autre créature, mais encore que nul genre de beauté dans cet ordre ne lui fit réellement défaut. Isidore de Thessalonique, la lyre des louanges de Marie, dit de cette Vierge incomparable : « Elle nous apparaît toute belle, peinte par le doigt de Dieu, et décorée des formes ineffables de ses grâces [3]. » Et bien avant lui,

[1] Saint Bernard, dans un de ses sermons sur Marie, dit de cette bienheureuse Vierge qu'elle a été sacrée par les trois personnes divines. — [2] Ps. XLIV, 10. — [3] *Marial* ed. Maraccio, p. 18. Romae, 1651, cit. par Mgr. Malou, l'*Imm. Concept.* t. I, p. 361.

Ephrem de Syrie, impuissant à contenir son admiration, s'était écrié avec plus d'éloquence encore : « Vous avez orné Marie de toutes les manières, ô vous qui êtes son plus bel ornement ; vous en avez fait un prodige [1]. »

Or, si nulle beauté spirituelle n'a pu manquer à la Vierge Marie, si le doigt de Dieu l'a ornée de toutes les manières, et embellie des formes les plus variées de la grâce, l'on ne concevrait point qu'une créature aussi parfaite fût privée des dons intérieurs réservés aux prêtres, ni des faveurs particulières qui sont l'apanage des ministres du sanctuaire, ni enfin des habitudes infuses de toutes les vertus qui perfectionnent les âmes sacerdotales. Aussi, saint Antonin, le grand archevêque de Florence, n'hésite-t-il pas à assurer que la Mère de Dieu, incapable, il est vrai, de recevoir les saints ordres, n'en obtint pas moins la dignité, ainsi que les grâces qui sont conférées dans le sacrement, et même les vertus spéciales que le Saint-Esprit départ aux divers rangs de la hiérarchie ecclésiastique [2].

Ce point admis, il ne nous reste plus à parler que de la troisième fonction qu'exercent les prêtres durant le sacrifice, et qui les rend dispensa-

[1] *Serm.* 8 *de Nativ. Dom.* V. Sabb. *in Menaeis*, 2 ian. — [2] *Summ.* part. IV, tit. 15, c. 16, § 2. Nous entrerons plus loin dans quelques détails à ce sujet.

teurs du corps et du sang de la victime, immolée et consommée. Est-il besoin de dire que cette gloire de dispensatrice brille en Marie d'un éclat merveilleux ? Ah ! si les prêtres sont les dispensateurs des mystères divins, ils ne dispensent rien qu'ils ne doivent à la plus pure des vierges ; mais pour celle-ci, au contraire, elle dispense de son propre fonds. Car elle a donné au monde l'Agneau de Dieu, elle a formé de sa substance la chair immaculée à laquelle nous communions, et qui devient pour nos âmes le principe de la vie.

Et maintenant, sans nous arrêter davantage à développer ces pensées, prêtons l'oreille à la voix des Pères et des docteurs, célébrant avec amour l'admirable ressemblance et les rapports intimes qui règnent entre le Christ et sa Mère, entre le Prêtre et la Vierge. On ne tardera point à le reconnaître, l'Eglise, dès son berceau, a toujours goûté le doux sentiment que la foi en cette vérité excite dans les âmes. Nous ouvrons la magnifique série des témoignages que nous allons en donner, en citant un monument précieux du IIe siècle. Il s'agit de l'épitaphe d'Abercius, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, qui fleurit sous le règne de Marc-Aurèle [1]. Ce saint personnage y prend la parole pour raconter ses longs voyages à Rome et en Orient, il y fait une allusion transparente à la célé-

[1] *Martyrolog. Rom.* 22 octob.

bration des mystères, il y redit la foi commune ; et nommant en termes exprès le pain et le vin, il parle de ce repas où est livré aux amis, en nourriture, *le poisson d'une seule source, qu'une Vierge immaculée a conçu*. On le sait, pour les chrétiens primitifs, ce poisson symbolique n'était autre chose que le Christ, qui, semblable au poisson, nous est donné après avoir subi, dans sa passion, les atteintes du feu mystique. Ainsi donc, en célébrant le sacrifice de cette sainte victime, en communiant à sa chair vivifiante, les chrétiens des temps les plus reculés n'oubliaient point la source pure d'où elle est issue, la dispensatrice qui la distribue aux âmes, la Vierge qui intervient dans les mystères sacrés [1].

Mais ceci n'est que la préface. Comme l'a dit élégamment saint André de Crète, Marie est la représentation très-exacte du prince son Fils [2]. Entendez les fidèles interprètes de la piété des anciens âges confirmer cette vérité avec un luxe d'expressions digne d'elle. Les titres qui signifient le souverain sacerdoce, et qui dans le sens strict conviennent à Jésus-Christ seul, voyez comme ils

[1] C'est le cardinal Pitra, à qui la science doit les plus belles découvertes, qui a restitué cette épitaphe d'après les ms. de la vie de saint Abercius, du xe et du xie siècle. V. *de Pisce allegor. et Simb.* dans le t. III du *Spicileg. Solesmen.* — [2] *Serm. in Dormit. B. M. V.*

se plaisent à les attribuer encore à Marie, et constatez ainsi la solidité de la base sur laquelle est fondé notre enseignement.

Pour suivre l'ordre des temps, disons d'abord qu'au IVe siècle, on donnait à Marie les noms de *Prêtresse* et *d'autel* [1]. A cette époque, saint Ephrem l'appelait encore le *splendide ornement de la hiérarchie céleste*, ainsi que la *joie et la gloire des prêtres* [2] ; et à quelque temps de là, on entendait retentir, au concile d'Ephèse, ces belles paroles : « *Par Marie la Trinité sainte reçoit la gloire et l'adoration, la croix précieuse du Christ est célébrée sur la terre, et les Apôtres apportent aux nations l'annonce du salut* [3].

Au VIe siècle, nous trouvons un indice de la piété des moines de la Palestine envers la Reine de la hiérarchie. Ils attribuaient, en effet, à Marie, une *préfecture sacrée*, comme nous pouvons l'induire du titre dont l'honorait saint Sabas [4] ; et l'on sait que ce vénérable abbé présidait à la vie silencieuse et contemplative des solitaires de la *Nouvelle-Laure*.

Au VIIe siècle, c'est l'Espagne qui nous envoie

[1] Ἱέρεα, θυσιαστήριον, *Hom. de Laud. ss. Deip.* attribué à tort à saint Epiphane, évêque de Salamine dans l'île de Chypre. Peut-être cette homélie est-elle postérieure à cette époque. On la récite dans l'office de l'octave de l'Immaculée-Conception. — [2] *Orat. de Laud. V. M.*; *Orat. ad Deip.* — [3] *Hom. Ephesi in Nestor. habita.* — [4] *In Menaeis*, 2 *ian.*

son témoignage. Là vivait Ildephonse, le saint archevêque de Tolède, le vaillant défenseur de la virginité de Marie. Un jour, raconte saint Thomas de Villeneuve, la Mère de Dieu lui apparut, et le couvrant elle-même du vêtement sacerdotal, elle l'adopta pour son prêtre [1]. Ildephonse n'en fut que plus ardent à célébrer la gloire de sa Mère, et parmi les titres qu'il lui donne, nous remarquons celui d'*Evangéliste de Dieu* [2].

Le VIII[e] siècle nous présente ensuite de grands serviteurs de la Vierge. Saint André de Crète, qui brille au premier rang, appelle Marie le *ministre des saintes délices*, et par ces termes il exprime élégamment la pensée de l'Eglise entière [3]. Quant à saint Jean Damascène, qui mettait sa gloire à exalter la Mère de Jésus, il la nomme *Vierge Prêtre*, ou plutôt *Vierge sacerdotale* [4], et *Pontife des chrétiens* [5]. Il assure encore qu'elle est la *Reine de la hiérarchie ecclésiastique* et *la gloire du sacerdoce* [6], en quoi il est suivi par Tarasius, patriarche de Constantinople, qui la salue des mêmes noms [7]. Dans une ancienne hymne grecque, Marie

[1] *Serm.* 2 *de S. Ildephon.* — [2] *Serm.* 2 *de Assumpt. B. M. V.* — [3] *Orat. de Annunt. B. M. V.* — [4] Χαῖρε, Θυγατερ, ἡ Θυηπόλος νεᾶνις..... lui dit-il; *Serm.* 2 *in Nativ. B. M. V.* — [5] Χριστιανῶν προστάτις, *in Menaeis*, 1 *ian.* Ce mot signifie une prélature. Simon Wangnereck (*Piet. Mar. Graecor.* Monachii, 1647) traduit : *Summa Christianorum Antistes.* — [6] *Serm.* 1 *in Nativ. B. M. V.* — [7] *Orat. in SS. Deip. in templ. deduct.*

est décorée d'un titre qui fait manifestement allusion à son *sacerdoce mystique* [1]; enfin dans la chaire même de la ville impériale, saint Germain proclamait à cette époque que la divine Vierge est la *corne contenant l'huile de l'onction*, faisant entendre dans ce beau langage que c'est par elle que l'esprit sacerdotal découle sur les ministres sacrés [2].

Après cette époque, et avant d'arriver aux grands siècles chrétiens, nous recueillerons au passage la pieuse pensée de saint George de Nicomédie, qui considérait la Mère de Dieu comme le *ministre choisi du mystère éternel* [3], et celle toute semblable d'un auteur inconnu, qui l'appelait le *ministre du Christ* [4].

Nous voici au XII[e] siècle, avec saint Bernard, évêque de Tolède, qui découvrait en Marie toute la gloire du sacerdoce [5]; et avec l'autre saint Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux, le grand docteur de l'Eglise, qui décrivait les actes princi-

[1] Μύστις. Raynaud, *Dyptich. Mar.* cité par Maraccio, *Polyanth.* La piété des Grecs se plait à appliquer à Marie les paroles empruntées au livre de la Sagesse. C'est pourquoi la Vierge est appelée dans leurs églises Μύστις τῆς τõυ Θεου ἐπιστήμης, *prêtresse de la science de Dieu*, expression qui se trouve dans la version des LXX de ce livre, VIII, 4. — [2] *Serm. in Nativ. B. M. V.* — [3] *Orat. in Deip. ingress. in templ.* — [4] *De Assumpt. B. M. V.* c. 7, inter *Op. subditit. s. August.* — [5] *Serm. 4 sup. Salve.*

paux de ce sacerdoce mystique. Il montrait, en effet, les mains de la Vierge offrant dans le temple, au jour de la Purification, l'hostie propitiatoire et agréable à Dieu, et il déclarait que ç'avait été là le sacrifice du matin, au lieu que l'acte accompli sur le Calvaire avait été le sacrifice du soir [1].

Au VIIIe siècle, nous ne nous arrêterons ni à Jacques de Vorage, qui proclamait la *royauté de Marie sur les Apotres* [2], ni à saint Bonaventure, qui chantait avec de si doux accents la gloire de la dispensatrice du pain céleste [3]. Abordons plutôt Albert le Grand, ce prodige de science, dont l'autorité est si considérable en l'école. Son génie et sa piété lui ont fait découvrir toute la beauté de l'union qui existe entre la Vierge et le sacerdoce, et voici le ravissant commentaire qu'il met dans la bouche de Marie : « J'ai été ordonnée, lui fait-il dire, dès l'éternité [4]. Le Père éternel m'a ordonné *exorciste*, pour chasser les démons ; *portière*, afin d'exclure du temple les hommes souillés, et d'y introduire ceux qui sont purs ; *lectrice*, parce qu'en moi s'accomplissent les oracles contenus dans les livres des prophètes ; *acolyte*, parce que j'illumine, étant comparée à l'aurore et à l'étoile du matin ; *sous-diacre*, parce que je devais contempler le Verbe divin, et conserver dans mon cœur la mé-

[1] *Serm.* 2 et 3 *in Purif.* — [2] *Serm.* 6, *de Assumpt. B. M. V.* — [3] *De Laud. B. M. V.*, VIII. — [4] Prov. VIII, 23.

moire de ses actes, afin de les transmettre aux écrivains sacrés ; *diacre* et *prêtre*, en vue de la formation et de la dispensation du corps de Jésus-Christ, qui est la nourriture des âmes, comme son sang est leur breuvage ; *évêque*, à cause de ma sollicitude pastorale pour toutes les églises ; *souverain pontife* enfin, car je suis la Mère de tous, et mieux que lui, je possède la souveraine puissance sur la terre et dans le ciel, dans le purgatoire et dans les enfers [1]. »

Mais ce n'est pas tout, et chaque fois que l'occasion s'en présente, ce pieux docteur revient à sa pensée favorite. De même que Jésus est le Prêtre qui interpelle pour le peuple [2], de même, selon lui, la Vierge intercède sans cesse pour nous auprès du Seigneur [3]. Elle possède l'*apostolat* dans son degré le plus sublime, afin qu'elle puisse éclairer le monde, et réconcilier les pécheurs avec Dieu [4]. Elle est *Prêtre de la justice*, et en cette qualité, elle n'a point épargné son propre Fils, mais elle s'est tenue au pied de la croix lorsqu'il rendit le dernier soupir, non seulement pour le contempler, mais pour attendre de lui le salut du genre humain [5]. C'est pourquoi il la place au sommet de la hiérarchie ecclésiastique [6], et il la compare à la

[1] *In. Bibl. Mar. sup. lib. Prov.* — [2] Hebr. VII, 25. — [3] *In Bibl. Mar. sup. lib. III Reg.* — [4] *Super Missus est*, c. 157. — [5] *In Bibl. Mar. sup. lib. Cant.* — [6] *Sup. Missus est*, c. 68.

corne de l'onction qui était aux mains de Samuel. Semblable à cette corne, Marie a été remplie du Christ et de toute grâce dans le mystère de l'Incarnation, et maintenant elle sert à oindre les rois, les prêtres et les enfants de Dieu, et à sacrer les hommes pour la dignité, pour la sainteté et pour la beauté [1].

Quoi de plus significatif et de plus touchant? Et néanmoins nous recueillons au XIV[e] siècle, une expression plus heureuse encore de la vérité que nous mettons en lumière. Il n'y a qu'un trait, mais ce trait surpasse les plus belles louanges que les écrivains ecclésiastiques ont jamais adressées au cœur de Jésus, et les plus beaux discours par lesquels ils ont exalté l'union du cœur de Marie avec ce cœur adorable. Le voici : c'est le divin Maître lui-même, qui parle à sainte Brigitte dans une vision. Après avoir dit que Marie a délivré en quelque manière la créature, parce qu'elle a soumis sa volonté à la volonté divine, acceptant de souffrir pour les âmes, il ajoute : « Son cœur était comme mon cœur, et partant je puis dire que quasi ma Mère et moi avons sauvé l'homme *comme d'un cœur*, moi en pâtissant de cœur et en ma chair, et elle, par douleur de cœur et d'amour [2]. »

Vers le XV[e] siècle, nous rencontrons en Orient

[1] *In Bibl. Mar. sup. lib. I Reg.* — [2] Sainte Brigitte, *Les Révél. extrav. III.*

saint Isidore de Thessalonique, qui nommait Marie le *ministre du mystère éternel* [1], et bientôt après, en Occident, l'illustre Gerson. Dans un sermon prononcé en la fête de la Pentecôte devant les Pères du concile de Constance, ce dernier saluait la glorieuse Vierge du titre d'*Apôtre des Apôtres* [2], exprimant ainsi le sentiment unanime de l'Eglise qui n'a jamais cessé de la considérer comme la *Reine des âmes apostoliques* [3]. Il enseignait encore que la bienheureuse Marie contient tous les priviléges des hiérarchies dans le sein de sa vertu très-simple [4]. Ayant mangé avec fruit le pain céleste, il avait compris, à l'exemple des âmes élevées et délicates, que cette incomparable créature peut être appelée la *Mère de l'Eucharistie* [5]. Enfin son amour s'exhalait en ces termes : « O Vierge bénie, notre douceur et notre espérance, à la suite de votre Fils, vous offrez le sacrifice en un mode particulier et plein d'efficace [6]. »

Après Gerson, voici saint Antonin, le savant archevêque de Florence. Il attribue à la glorieuse Vierge les titres de *Prêtre spirituel* et de *Prêtresse de la justice;* il nous la montre au pied de la croix, sacrifiant son propre Fils pour le rachat du genre humain [7]. Puis, la comparant au *Bon pas-*

[1] *Orat. de Annunt. B. M. V.* — [2] *Serm. de Spir. S.* — [3] *In Litan. Lauretan* — [4] *Tract. IX, sup. Magnif.* — [5] Ibid. — [6] Ibid. — [7] *Summ.* part. IV, tit. 15, c. 3.

teur, il la peint repaissant continuellement l'Eglise du fruit béni de ses entrailles, c'est-à-dire du pain des anges fait dans son sein, et qui nous est distribué dans le sacrement-des autels [1]. Il décrit ensuite les vertus propres aux différents ordres de l'Eglise, et les applique successivement à Marie. C'est à bon droit qu'il donne enfin à celle-ci le titre d'*évêque spirituel*, « car, ajoute-t-il, *elle exerce, d'une certaine manière toute spirituelle*, *les fonctions épiscopales*, *quand elle consacre les temples et les autels élevés en son honneur*, *et les vierges qui se vouent à elle*, *on bien encore lorsqu'elle donne aux âmes comme une confirmation intérieure* [2].

Nous couronnerons les témoignages que le XV[e] siècle nous a fournis, par les belles louanges qu'un écrivain ascétique de valeur, originaire de la Belgique, adressait à la Vierge sacerdotale. Jean Mauburne, abbé de Livry, appelait Marie le *Pontife suprême après Jésus-Christ*, *la première après lui à l'autel du sacrifice*, *où elle paraît environnée des vierges qui ont été amenées dans le temple*, *et introduites auprès du Roi* [3].

Nous négligeons de noter les écrits sans importance pour notre sujet, par exemple, les sermons sur le mystère de la Purification, où la sainte

[1] Ibid. c. 19. — [2] Ibid. c. 16. — [3] *Rosar. de Praecon. B. M. V. membr.* 5; *Roset. exercit. spirit. tit.* 24.

Vierge est représentée souvent dans l'acte d'offrir son Fils. Abordons plutôt l'époque illustrée par les Vincent de Paul, par les Condren, par les Bérulle, par les Olier, et par les autres promoteurs de l'œuvre des séminaires en France. On s'aperçoit que cette pieuse génération nourrissait des pensées très-hautes sur la bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle aimait à la contempler dans ses rapports avec le divin Prêtre, et qu'elle a approfondi et grandement honoré un aussi doux mystère.

Le vénérable fondateur du séminaire de Saint-Sulpice avait donné pour premier fondement à la piété de ses élèves le culte de la vie intérieure de Notre Seigneur, et pour second fondement la dévotion à la vie intérieure de Marie, c'est-à-dire aux dispositions de cette incomparable créature dans toutes ses actions, et aux trésors de grâces dont elle a été enrichie. Il dépeignait le cœur de la Vierge comme tout pénétré de la lumière de l'Esprit saint, et c'est à cette source secondaire des grâces qu'il conviait les clercs à aller puiser. Animé par la Mère Agnès de Jésus, la sainte prieure du monastère de Langeac, à qui Dieu avait confié une mission maternelle sur son âme, il avait fait représenter l'auguste Reine *remplie de la grâce de l'ordre ecclésiastique, et établie au jour de la Pentecôte comme le canal*

qui la répand sur les ministres de l'Evangile [1]. M. Olier honorait encore Marie du titre de *Reine du clergé*, et le séminaire de Saint-Sulpice conserva précieusement cette pratique, que l'Assemblée générale du clergé de France de 1651 approuva et répandit parmi les membres du sacerdoce [2]. Enfin dans le Propre du séminaire, Marie est appelée plus d'une fois *Reine et Mère des prêtres*, et *Vierge Prêtre*, *Virgo Sacerdos* [3].

A cette époque, la Compagnie de Jésus nourrissait en France un égal amour pour l'associée du divin sacrifice. La preuve nous en est fournie par par un de ses prédicateurs les plus en renom, et que le grand roi voulut entendre. Le Père Texier contemplait Marie pénétrant dans le temple *en qualité de Prêtresse*, pour s'acquitter des plus saints des devoirs de la religion, dans le mystère de la Présentation de son Fils [4]. Il la montrait ensuite parvenue au sommet du Calvaire. C'est là que l'amour ordonne à la Vierge de se joindre au sacrifice de Jésus-Christ. C'est là qu'elle se tient au pied

[1] C'est le magnifique tableau de Le Brun, placé sur l'autel de la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice. V. la *Vie de M. Olier*, part. III, liv. 1; et la *Vie d'Agnès de Langeac*, par M. de Lantages, publ. par l'abbé Lucot, part. III, c. 14. — [2] V. sa *Vie*, loc. cit et le *Panégyrique de saint Jean*. ainsi que les autres ms. qui y sont cités. — [3] *Regina et Mater sacerdotum, in off. Sacerdotii D. N. J.-C. antiph. ad Magnif.*; *Virgo Sacerdos, in off. Praesent. B. M. V. hymm. ad Vesp.* — [4] *Serm. sur la Purif.*

de la croix, comme devant l'autel de la justice et de la miséricorde, dans la posture et dans les sentiments d'une personne qui sacrifie. L'holocauste du Christ et l'holocauste de sa Mère ne sont qu'un seul holocauste. Jésus et Marie s'offrent tous deux en même temps, Jésus dans le sang qui coule de toutes les veines de son corps, Marie dans le sang qui coule de son cœur par ses larmes [1].

Mais prêtons l'oreille à la voix de Bossuet, dont le génie a pénétré ce mystère d'une beauté touchante. Qui a mieux compris l'amour qui fait une entière communication entre Jésus et sa Mère [2] ? Qui a redit en termes plus nobles comment Marie, dans l'enceinte du temple, ratifia le traité de la Passion de son Fils [3] ? Sans cesse elle offrait ce Fils bien-aimé, et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de Dieu ; pour suppléer à ce défaut, pour compenser ce qui manquait, elle offrait au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu [4].

Mais au Calvaire il faut que la Vierge se joigne au Père céleste, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice [5]. Aussi elle s'ap-

[1] *Serm. sur la Passion de la Vierge.* — [2] 1er *Serm. sur la Compass. de la V.*; 2e *Serm. pour la fête de la Concept. de la V.* — [3] 3e *Serm. pour la Purif.* — [4] 2e *Serm. sur l'Incarnat.* — [5] 1er *Serm. sur la Compass. de la V.*

proche de la croix pour recevoir de plus près les impressions des sacrés caractères, par lesquelles le saint Esprit veut former en elle une image vive et naturelle de Jésus-Christ [1]. Elle s'approche de l'autel, pour participer de plus près au sacrifice [2].

Le sacrifice est une action de respect, et qui demande par conséquent une âme capable de se composer elle-même et de régler tous ses mouvements. L'huile dont on sacre le Pontife dans le Lévitique [3], ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit et dans le cœur, lorsqu'il se dispose à accomplir cette action sainte. Jésus veut être troublé au jardin des Olives; il traîne dans l'angoisse sa victime au Calvaire. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre ; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, et son action est une action remise et paisible.

Or, ce mystère n'est pas achevé en la personne de notre Pontife, et Jésus inspire ce sentiment à sa sainte Mère. C'est pourquoi nous voyons cette auguste Vierge se composer aussi bien que lui, et se tenir droite au pied de la croix pour marquer une

[1] Ibid. — [2] *Précis d'un serm. sur la Nativ. de la V.* — [3] VIII, 12.

action plus délibérée ; et malgré toute sa douleur, offrir son Fils au Père éternel, pour être la victime de la vengeance céleste [1]. Ainsi s'accomplit le sacrifice du Fils et de la Mère ; le sang de la rédemption couvre le bois mystique ; et il semble que ce sang précieux prend plaisir de ruisseler à gros bouillons pour Marie, sentant bien que Marie est la source d'où il a découlé [2].

Telle est la description que fait Bossuet de la Vierge unie au Pontife durant l'action du sacrifice. Dans les temps qui suivirent ce grand génie, la dévotion envers l'auguste associée des divins mystères se maintint toujours vivante parmi les ministres de l'autel. Jusqu'en notre siècle on en trouve des preuves manifestes. Marie, au dire d'un orateur sacré, est dans un certain sens, la source du sacerdoce chrétien ; elle en remplit tous les jours les augustes fonctions dans l'Eglise [3]. Un théologien dont l'autorité est considérable, et dont la science a jeté tant d'éclat à Rome lors de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, Monseigneur Malou, évêque de Bruges, trace une image plus exacte encore de la Vierge Pontife. Il montre la corédemptrice de nos âmes debout auprès de la

[1] 1er *Serm. sur la Compass. de la V.* — [2] 2e *Serm. sur la Comp. de la V.* — [3] L'abbé Maupied, chanoine de Reims, supérieur de l'Instit. de N.-D. de Gourin, et ancien élève de Saint-Sulpice, *Discours sur le Sacerdoce de Marie*, apud Migne, *Orateurs sacrés*, t. LXXXVI.

croix, et s'unissant à la céleste victime, pour offrir à Dieu le Père, le grand sacrifice d'expiation. « Alors, ajoute-t-il, l'intention de Marie était unie à celle du Rédempteur; sa volonté ne faisait qu'une volonté avec la sienne. Tandis que l'Agneau sans tache s'immolait de plein gré pour le salut du monde, Marie le sacrifiait à la même fin. *Elle exerçait avec lui le sacerdoce suprême*; elle rachetait avec lui tous les péchés du monde; elle gagnait en quelque sorte avec lui le trésor infini de mérites, qui satisfaisait à la justice divine [1]. »

Mais quelque significatives que soient ces paroles, elles n'égalent point l'hommage que l'immortel Pie IX a rendu à la Vierge, dans la Lettre qu'il a daigné nous adresser, au sujet de la première édition de notre livre. On l'a vu, dans cette belle page, le chef de la hiérarchie catholique décerne à notre Reine bien-aimée les titres de *Vierge Prêtre* et d'*Associée du divin sacrifice*, et c'est notre joie d'avoir fourni l'occasion de cette louange, qui jusqu'à ce jour ne s'était point rencontrée sur les lèvres ni sous la plume d'un pape. D'autres se sont plu à la répéter, et parmi eux des prélats illustres par leur doctrine et par leurs luttes en faveur des droits et de la liberté de l'Eglise; en sorte que la Vierge sacerdotale est honorée aujourd'hui par un

[1] *L'Immaculée-Conception*, ch. XI, § 3.

concert qui l'emporte sur le concert des siècles passés [1].

Et maintenant résumons tous ces témoignages que nous venons de recueillir. Jésus, ainsi que nous l'avons montré plus haut, est revêtu du suprême sacerdoce. Principe souverainement efficace de toute sainteté, il est le sommet de la hiérarchie, tandis que les Ordres divers de cette hiérarchie, rangés autour de l'autel, tiennent de lui le pouvoir de purifier, d'illuminer et de perfectionner les âmes par la vertu de son sang. C'est par leur ministère que, rappelant les élus à l'unité parfaite de la vie divine, prêtre universel de son Père [2], il déifie ceux qui sont dignes de cette glorieuse transformation, dans l'action féconde du sacrifice [3].

Mais de même que Jésus est investi du sacerdoce véritable, de même Marie est ornée d'un sacerdoce mystique. « Le Pontife, a dit un Père, est en même temps l'Epoux, et son épouse ne fait avec lui qu'un seul esprit [4]. » Aussi nous voyons cette parfaite épouse, consacrée à son tour, recevoir en son âme l'écoulement mystérieux de l'esprit sacerdo-

[1] V. les lettres imprimées en tête du volume. — [2] Tertul. *adv. Marc.* lib. IV. — [3] V. V. Dyon. Areop. *de Hier. eccl.* c. 1 et 5. — [4] Origen. *Prolog. in Cant.* et *Lib. I in Cant.* Origène, il est vrai, parle ici de l'épouse au sens adéquate, mais ce langage, loin d'exclure, implique au contraire le sens principal. V. aussi saint Jérôme, *Ep. ad. Fabiol. de Vest. sacerdot.*

tal, débordant de l'âme de Jésus; nous voyons se résumer en elle toutes les choses saintes qui caractérisent les Ordres sacrés, et toutes les splendeurs de la hiérarchie qu'elle préside à côté du Christ. Avec un degré suréminent de pouvoir et de science, elle prend part à la célébration des mystères divins. Semblable à un pur et splendide miroir où rayonne l'éternelle beauté, elle renvoie libéralement sur les Pontifes, sur les prêtres et sur les lévites, l'ineffable clarté dont elle brille. Enfin, selon l'ordre voulu de Dieu, elle procure aux âmes la science des vérités sacrées et la participation à la simplicité inénarrable de celui qui est souverainement un, dans le banquet mystique qui les nourrit et les divinise. C'est à peu près en ces termes que, proche du berceau de l'Eglise, un Père décrivait les fonctions et les vertus du sacerdoce suprême [1]; et c'est en des termes semblables que les pieux auteurs de tous les âges, allégués plus haut, célèbrent la coopération de la Vierge, à l'action du Prêtre éternel. Voilà une doctrine dont nous aurons à déduire plus loin de belles conséquences.

Venons maintenant au second point de notre

Commentant le Lévitique (XXI, 13), où il est ordonné au grand prêtre de ne choisir pour épouse qu'une vierge, il y découvre une figure du Pontife véritable, Jésus Christ, et de la Vierge Marie, qui lui est unie comme une épouse.

[1] Dyon. Areop. *de Hier. coel.* c. 3, *de Hier. eccl.* c. 1, traduct. Darboy et traduct. Dulac confrontées.

démonstration, qui traite de la ressemblance de Marie avec Jésus Victime. Ici nous rencontrons une telle abondance de témoignages qu'il faut renoncer à les citer tous, nous bornant à en recueillir les plus beaux. Ces derniers suffisent du reste à composer une image exacte et pleine de charmes de la Vierge victime.

Il est certain que la bienheureuse Marie mérite plus que toute autre pure créature, d'être appelée une victime sans tache, une hostie acceptable, sacrée, dédiée à Dieu ; et que saint Georges de Nicomédie, en lui donnant ces noms [1], n'est qu'un fidèle interprète de la pensée de l'Eglise. Cette pensée a inspiré la plupart des écrivains ecclésiastiques qui ont voué un culte particulier à la plus sainte des filles d'Adam. En mille endroits de leurs livres, Marie est représentée comme une hostie de louange, une victime toute spirituelle, ornée pour le sacrifice, une oblation précieuse, vraiment digne du Créateur, et plus sainte que le sacrifice des anges eux-mêmes, enfin comme les prémices du genre humain, et en particulier de la virginité [2].

Tous ces traits nous font bien connaître une vic-

[1] *Orat. in SS. Deip. ingress. in Templ.* — [2] *Comment. in Luc.* c. 1, sub nomine Tit. Bostr.; And. Creten. *Serm. de Nativ. B. M. V.*; Bonavent, *Specul. B. V.*, c. 4; Bossuet, 2e *serm. sur la Concept. de la S. V.*; 1er *Serm. sur la Compass. de la S. V.* etc. etc.

time sur laquelle le Seigneur a jeté le regard, qu'il a choisie, séparée du reste des créatures, sanctifiée et acceptée. Mais cela ne suffit point, car la sanctification et l'oblation ne sont pas les seules phases de la vie d'une victime, et celle-ci doit passer encore par trois autres phases essentielles au sacrifice. Nous aurons à les décrire plus tard. Pour le moment, contentons-nous de prouver, par le témoignage des écrivains ecclésiastiques, que la Vierge les a parcourues toutes, ce qui équivaut à dire qu'elle a mérité le titre de victime dans toute l'étendue du mot.

Quant à l'immolation de Marie, elle nous est rappelée par le glaive mystérieux, qui, selon la prophétie du saint vieillard Siméon, perça son cœur [1]. Avec quel amour, avec quelle tendresse cette Passion de l'associée de Jésus n'a-t-elle pas été contemplée et décrite dans l'Eglise ! « Marie, nous disent les uns, Marie a été immolée au Christ, elle a été crucifiée avec le Christ et quoiqu'elle ne finît point sa vie dans les supplices, elle a mérité le nom de *martyre* [2]. » « Elle est *martyre* dans l'âme, » s'écrient ceux-ci [3], « *martyre par excellence* et *plus que martyre*, » répondent ceux-

[1] Luc. II, 35. — [2] V. Arnold. Carnot. *Tract. de Verb. Domini: Mulier ecce Filius tuus; de Laudib. B. M. V.*; Bernardin. Senen. *Serm.* 2, *de Consensu V.* apud. Maracc. *Polyanth.* — [3] Bernard. *Serm. de B. V. super signum*

là [1]. Et la raison pour laquelle ce titre a été décerné à la Vierge ne fait point défaut. La Vierge en effet, a souffert par le glaive de la Passion de son Fils plus que les autres martyrs n'ont pu souffrir. Si les martyrs ont pâti pour le Christ dans leur chair, ils n'ont pu être immolés dans leur âme qui est immortelle. Au contraire la bienheureuse Marie a été immolée dans cette partie même de son être qui de sa nature est impassible. Aussi la Vierge a-t-elle été, après Jésus, la plus parfaite des hosties. Comme le fer a pénétré dans le cœur même de la grande victime, le glaive de l'immolation a atteint jusqu'à l'intime du cœur de Marie. Et pour nous servir des expressions d'un Père, Marie a été la vraie et seule associée du Christ dans le sacrifice [2].

Après son immolation, la victime doit être consommée. Les holocaustes de l'ancienne Loi, dans lesquels les restes de la victime étaient entièrement consumés par le feu de l'autel, donne une représentation de cette phase importante du sacrifice. Le feu de l'autel est la figure de l'amour divin qui brûla l'intérieur de la plus pure des vierges. Rap-

magnum; Richard. a S. Laurent. *De Laudib. V. lib. III*; Bonavent. *Specul. B. V.*, c. 4, apud. Maracc. *Polyanth.*

[1] Ildelphons. *Serm.* 2 *de Assumpt. B. M. V.*; Idiot. *de B. M. V.* part. XII, contempl. 5: Honor. Augustodunen. *Sigill. B. M. V.*; Antonin. *Summ.* part. IV, tit. 15, c. 17, etc., etc. — [2] Georg. Nicomed. *in SS. assistent. cruci.*

pelons-nous que le martyre de Marie eut pour théâtre la montagne de la myrrhe, c'est-à-dire des larmes et de l'affliction, sur laquelle se dresse la colline de l'encens [1]. Or, l'inflammation de l'encens nous offre la plus belle image de la consommation du sacrifice, et cette image, une foule d'auteurs pieux se plaisent à l'appliquer à notre douce victime : « Marie, disent-ils, est un encens qui brûle, et dont l'odeur plaît à la Divinité [2]. » Encens exquis, parfum composé avec art, qui s'exhale de l'encensoir du cœur de Marie, qui s'élève jusqu'au plus haut des cieux, et qui remplit de suavité les puissances angéliques elles-mêmes [3] ! Oh ! quelle flamme dans ce cœur virginal, quelle ardeur continuelle, quelle ivresse d'amour ! Il y eut là véritablement un holocauste de louange, holocauste véritable, parce que le feu allumé par l'Esprit-Saint, dévora toute la victime, de manière à ce que celle-ci fût entièrement consumée en l'honneur du Très-Haut [4], et transformée en lui.

Or, cette transformation qui suit la consomma-

[1] Cant. IV, 6. — [2] Philipp. abb. *in Cant.* lib. IV, c. 16; Alan. de Insul. *in Cant.*; Richard. a S. Laur. *de Laudib. V.*, lib. VIII; Matth. Cantacuzen. *in Cant. IV*; Dion. Carthus. *in Cant.*, art. 15; Andr. Creten. *Serm. in Dormit. B. M. V.*; Ioan. Damascen. *Serm.* 2, *de Nativ. B. M. V.*; Anselm. *in hymm.* 1 *Dei Genit.*; Ernest. Pragen. *Marial.* c. 17, etc. apud Maracc. *Polyanth.* — [3] Amad. Lausannen. *Hom.* 6, *de Laudib. B. V.* — [4] V. Idelphons. *Serm.* 3, *de Assumpt. S. M. V.*; Ernest. Pragen.

tion, qu'est-elle sinon la fin même du sacrifice, sinon Dieu communiant à la victime, la recevant dans son sein, et la faisant vivre de sa vie ? O sort enviable qui attend la victime au terme de son sacrifice ! O alliance inespérée du Seigneur avec elle ! O union incompréhensible de la Divinité avec la créature par le cœur de Jésus-Christ, qui en est le lieu et le lien ! Mais il n'est pas temps encore de parler de ces choses. Disons seulement qu'elles s'accomplissent pour Marie d'une manière infiniment plus parfaite que pour toutes les autres victimes, et qu'en cette hostie incomparable il faut voir, suivant la pensée de saint André de Crète, les prémices mêmes de la communion [1].

Telle est Marie. Semblable à Jésus Prêtre, en ce qu'elle offrit à Dieu la même chair et le même sang, elle est encore semblable à Jésus Victime, en ce qu'elle se livra au glaive et au feu mystique du même sacrifice. Ces deux points principaux de ressemblance avec le Pontife de la création suffiraient à sa gloire, et nous avons achevé la démonstration de notre thèse. Il y a néanmoins en Marie d'autres traits qui lui sont communs avec le Christ, et qui, ayant rapport à la souveraine sacrificature, complètent la beauté de cette Vierge sacerdotale.

Marial. c. 136; Philipp. Abb. *lib. II, in Cant.* c. 10, apud Maracc. *Polyanth.*

[1] *Serm. in Dormit. B. M. V.*

Nous allons essayer de les réunir, en empruntant aux Pères, aux docteurs et aux écrivains pieux, leur langage empreint de tant d'amour, et plein de tant de poésie.

On compare souvent Marie, et à juste titre, au temple où habite la Divinité, au tabernacle, au sanctuaire, au Saint des Saints, à l'arche d'alliance, au Propitiatoire, à la gloire des chérubins, à l'urne d'or qui renfermait la manne, à la table des pains de proposition, au candélabre enfin et à la verge sacerdotale; ces expressions sont en usage depuis les premiers siècles de l'Eglise, on les trouve dans la bouche des prédicateurs, sous la plume des écrivains ascétiques, dans la pensée de tous les amis de la Reine du ciel [1], et il serait superflu de les commenter ici. Mais nous lisons encore de la Vierge qu'elle est l'autel du sacrifice, et voilà un trait qu'il est plus important de faire ressortir.

Quelle sainteté ne faut-il pas supposer en Marie, pour la comparer à l'autel, si saint par lui-même qu'il sanctifie la victime, à l'autel qui n'est au fond que la substance divine de Jésus-Christ, sur laquelle sa chair est imposée! Oui, Marie est un autel d'or pur [2], sur lequel la grande victime s'est

[1] Inutile d'en donner des preuves. — [2] Andr. Creten. *Canon in Concept. B. Annac: Serm. in Nativ. B. M. V.*; Ephraem, *Orat. ad SS. Dei Matr.*

offerte dès les premiers instants de sa vie, et durant neuf mois entiers, l'autel animé du pain de vie [1], l'autel des holocaustes [2], sur lequel l'Agneau de Dieu fut consommé, et duquel s'est approché le Grand Prêtre afin d'y recevoir l'hostie qu'il devait sacrifier pour nous [3], l'autel de la réconciliation enfin [4], où le séraphin par excellence, Jésus-Christ, a pris le charbon ardent à l'aide duquel il a purifié l'humanité de ses souillures [5]. Marie est la table divine et mystique sur laquelle repose l'hostie vivante dont la chair est distribuée aux fidèles [6], festin où les enfants d'Adam se rassasient des influences et des dons de l'Esprit-Saint [7]. Cet autel est surtout le cœur de l'incomparable Vierge, car si les Pères assurent que les cœurs de tous les fidèles sont des autels [8], à plus forte raison le doit-on affirmer du cœur le plus semblable au cœur de Jésus. Dieu lui-même s'est plu à construire cet autel du cœur de Marie dans le mystère de la Conception, il l'a consacré dans le mystère de l'Incarnation, enfin il l'a transporté dans les cieux au jour de l'Assomption [9], pour le réunir au cœur de Jésus-

[1] Method. *Hom. in Purif. B. M. V.*; Anonym. *in Menaeis*, 30 maii. — [2] Procl. *Orat.* 3 *de Laud. B. V.* — [3] Petr. Damian. *Serm. de Annunt. B. M. V.* — [4] Albert. Magn. *in Bibl. Mar. sup. Genes.* — [5] Anton. de Pad. *Serm. in dominica* 12 *post. Trinit.* — [6] Andr. Creten. locis cit. etc., etc. — [7] Marie d'Agréda, *La Cité mystique de Dieu*, part. I, liv. 2, c. 13. — [8] V. notre ch. III. — [9] Andr. Creten. *Serm. in Dormit. B. M. V.*; Albert Magn. *Bibl. Mar. sup. lib. Iosue.*

Christ, et ne faire, semble-t-il, de ces deux cœurs qu'un seul autel. Cependant voulez-vous savoir la forme de l'autel que nous essayons de décrire ici ? Elle est d'une beauté si touchante qu'elle ravit l'âme : c'est la forme d'une croix. « Car, dit un pieux orateur, lorsque Marie portait le Seigneur, elle tenait les bras en croix [1]. » Aussi, dès le premier moment de son oblation dans le sein de sa Mère, le doux Agneau était déjà comme attaché sur l'autel de la croix, et Marie était comme sa première et si chère croix, sur laquelle il préludait au grand sacrifice. Sur un grand nombre de monuments des premiers siècles chrétiens, nous rencontrons l'image de Marie ayant Jésus sur son cœur, et élevant les bras en forme de croix [2]. Dans les catacombes de Rome, consacrées par la dépouille des martyrs, la bienheureuse Vierge est parfois représentée seule, mais les bras étendus, comme pour rappeler la prière et le sacrifice. Alors son image se trouve rapprochée de celle du Bon Pasteur, et ce rapprochement n'est point sans signification. Car le Bon Pasteur, c'est Jésus, dans l'exercice d'une fonction sacerdotale, c'est Jésus Prêtre, et le seau de lait que ce Pasteur tient à la

[1] *Hom. de Laud. B. Deip.* — [2] Le premier en date et le plus important de ces monuments est l'image de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, dans la Catacombe de Sainte-Agnès, près de Rome. Cette peinture est du commencement du IVe siècle.

main, figure la sainte Eucharistie, et fait songer au sacrifice. Ainsi les chrétiens primitifs, ces victimes destinées à la mort, se plaisaient à représenter la Vierge à côté du Prêtre, et c'est devant cette double image qu'ils célébraient les divins mystères, et se préparaient au martyre [1].

Mais revenons à la question. Si donc la bienheureuse Vierge servit d'autel à Jésus, on peut ajouter qu'elle fut encore l'autel de son propre sacrifice ; et dans ce sens, elle est justement comparée à l'autel de l'encens, à cause de sa ferveur et de sa contemplation [2]. Le feu n'y était jamais éteint, le cœur virginal de cette victime sainte s'y consommait en Dieu [3], et de cet holocauste s'exhalait une odeur suave [4]. Enfin, pour achever ce sujet, Marie est aussi notre autel. C'est là que nous sommes offerts à notre tour au Très-Haut par les mains du Christ, notre sacrificateur ; c'est là que nous venons déposer nos oblations, nos dons et nos sacrifices [5].

Le sentiment que la Vierge participe intimement à l'action du divin sacrificateur est si profond dans les âmes pieuses, que, à toutes les époques de

[1] V. la note A à la fin du volume. — [2] Albert Magn. *Bibl. Mar. sup. lib. Exod.* — [3] Barthol. de Pisis, *Lib. I. de Laudib. V.* fruct. 2, apud Maracc. *Polyanth.* — [4] Ern. Pragen. *Marial.* c. 56, apud Maracc. *Polyanth.* — [5] Sabb. *in Menaeis,* 3 ian.; Albert. Magn. *Bibl. Mar. sup. Isa*; ibid. *sup. Evang. Matth.*; Richard. a S. Laurent. *de Laudib. V.* lib. II.

l'Eglise, nous en rencontrons des preuves éclatantes. C'est ce sentiment qui a fait découvrir dans les divers instruments du culte et dans les ornements liturgiques, autant d'images gracieuses des sublimes fonctions que remplit l'auguste Vierge auprès du Pontife qui est son Fils. Mais pour bien saisir la beauté de cet ordre d'idées, il est utile de se rappeler d'abord que Jésus, le Prêtre éternel, a commencé à exercer la sacrificature dès le premier instant de sa vie mortelle dans le sein de sa Mère, et que, depuis sa mort, renouvelant sans cesse son sacrifice dans le ciel comme sur la terre, il n'abdiquera jamais les glorieuses prérogatives du sacerdoce. Or, Marie lui a été et lui demeure si intimement associée dans cette fonction de Pontife, qu'à bon droit on la peut comparer à tous les instruments qui sont à l'usage des prêtres. Ainsi, lorsque Jésus, encore caché dans le sein maternel, offrait déjà son sacrifice, n'était-elle point le calice véritable contenant le sang de la victime, ce nectar qu'elle présente à boire au monde [1]; n'était-elle point le vase sacré des mystères [2], la coupe pleine du vin de la Divinité [3]? Alors aussi n'était-elle pas

[1] Ioan. Damascen. *in Menaeis,* 27 ian. — [2] Bonavent. *in Psalt. min. B. M. V.* quinq. 2; Greg. Thaum. *Hom.* 2 *in Annunt.*; Epiphan. *Haer. LXXVIII*; German. CP. *Serm. in Nativ. B. M. V.*; Ephraem, *de Laud. B. M. V.*, etc. — [3] Ambros. *de Instit. Virg.* c. 14.

le trône du Grand Prêtre, comme s'exprime saint Athanase [1], le siége pontifical de Jésus-Christ [2], décoré, comme le trône des évêques [3], des couleurs variées qui sont l'emblème de toutes les vertus [4] ? Enfin n'était-elle pas, comme le chantent les Ethiopiens eux-mêmes dans leur liturgie, n'était-elle pas l'encensoir d'or qui contenait le charbon enflammé, c'est-à-dire l'humanité du Christ [5] ?

Quand Jésus, dans le sein de la Vierge, derrière le voile d'azur de ce mystérieux sanctuaire [6], commence à sacrifier au Très-Haut, Marie, avec un amour incomparable, le revêt de sa chair, robe royale [7] et en même temps sacerdotale [8], puisque Jésus est prêtre selon son humanité. Elle le couvre d'une tunique digne d'un roi, propre à un pontife [9], teinte dans son sang virginal [10]. La chair de cette divine Mère était, en effet, comme une laine sans tache, que le Saint-Esprit, dans le mystère de l'Incarnation, avec teinte de pourpre [11]. Voilà la trabée

[1] *Serm. in Cens. seu Descript. SS. Deip.* — [2] Anonym. *in Menaeis*, 8 mart., etc. — [3] Le trône des évêques se recouvrait de voiles précieux, Athan. *Ep. apol. ad Ep. Aegypt.*, etc. — [4] Richard. a S. Lauvent. *de Laud. V.* lib. X. — [5] *Missal. Aethiop.*; Ioan. Damascen. *in Menaeis*, 27 ian.; Ephraem, *Orat. ad Deip.* — [6] Albert. Magn. *Bibl. Mar. sup. lib. Exod.* — [7] Origen. *Hom. I in Levit.*; Andr. Creten. *Serm. in Dormit. B. M. V.*; — [8] Ibid.; Athan. loc. cit. — [9] Procl. *Orat.* 3 *de Laud. B. V.* — [10] Ioan. Damascen. *Serm.* 2 *de Nativ. B. M. V.*; Sabb. *in Menaeis*, 15 ian.; Bonav. *de Lign. Vit.* — [11] Procl. *Orat.* 1 *de Laud. B. V.*; Andr. Creten.

dont elle revêtit son Fils [1], c'est-à-dire la chair adorable de la victime ; et l'Esprit-Saint y ajouta une robe d'un tissu plus subtil, la robe de lin [2], qui représente l'âme de ce souverain Prêtre. Enfin Marie tint lieu elle-même à Jésus-Christ de l'éphod mystique du sacerdoce [3], qui signifie la volonté du Très-Haut [4], ainsi que du rational sacré que ce Pontife suprême porte avec honneur sur sa divine poitrine [5], lorsqu'il apparaît dans l'assemblée des saints. Mais la Vierge n'est pas moins sur le front que sur le cœur du Prêtre éternel. Car elle est la tiare resplendissante, ou la mire qui l'emporte sur les autres ornements du pontife [6], et la lame sacrée d'un or très-pur et digne de toute vénération, sur laquelle sont gravés ces mots : « La sainteté est au Seigneur [7]. »

Par ce dernier trait, nous avons achevé de décrire les admirables rapports que l'Esprit-Saint a formés entre Jésus et Marie, entre le Prêtre et la Vierge. On le voit, la piété catholique s'est surpas-

Serm. in Dormit. B. V. ; *Can. in B. Ann. Concept.*; Ioan. Damascen. *in Menaeis,* 27 ian.; Thom. de Villanov. *Conc.* 1 *de Nativ. B. M. V.*

[1] Phot. CP. *Orat. in S. M. Nativ.* — [2] Ernest. Pragen. Marial. c. 81, apud Maracc. *Polyanth.* — [3] Andr. Creten. *Serm. in Nativ. B. M. V.* — [4] Procl. *Orat.* 3 *de Laud. B. V.* — [5] Ioan. Damascen. *Serm.* 1 *de Nativ. B. M. V.* etc. — [6] Thom. de Villanov. *Conc.* 1 *de Nativ. B. M. V.*, *Conc.* 2 *de Assumpt. B. M. V.* — [7] Anselm. *in Psalter. B. M. V.*, part. III.

sée elle-même, elle a trouvé des accents inimitables pour peindre une si sainte union. O mystérieuse unité, ô communion parfaite! Marie communie Jésus à sa vie, à son être, et à son sang [1]; elle le fait participant de tout ce qu'elle a, et de tout ce qu'elle est [2]. C'est ainsi que, lui procurant une victime, elle le met en état d'exercer la sacrificature; c'est ainsi qu'elle en fait le plus beau des enfants des hommes [3], afin qu'il soit le plus digne des pontifes. Et lorsqu'elle l'a couvert du vêtement sacerdotal, lorsqu'elle le voit, plein d'une majesté souveraine et d'une grâce inimitable, s'approcher du Dieu trois fois saint, pour lui offrir son hostie, qui dira son bonheur, son amour et ses complaisances? Non, jamais une mère n'a goûté une pareille félicité, en considérant son fils, revêtu des insignes du sacerdoce, monter à l'autel du Seigneur [4]!

En retour de tant de biens, Jésus communie Marie à ses grandeurs, à ses perfections, à son

[1] Dans sa magnifique épître aux Hébreux (II, 14) saint Paul se sert de la même expression, lorsqu'il dit que Jésus-Christ communia à notre chair et à notre sang, ce qui n'est vrai que parce qu'il communia à la chair et au sang de Marie. — [2] M. Olier, *Lettr. spirit.*, lett. 233. — [3] Ps. XLIV, 2. — [4] Même au Calvaire, en endurant le plus cruel des martyres, Marie était surnaturellement et souverainement heureuse de la gloire que Jésus-Christ rendait à Dieu par son sacrifice. Cette vérité est élégamment exprimée dans l'antique liturgie de l'Église grecque. (Theophan. *in Menaeis*, 13 *febr.*; Anonym. ibidem, 1 *April.*)

esprit sacerdotal, à sa vie de Dieu, de prêtre et de roi. Il la remplit de ses dispositions vis-à-vis de Dieu, de ses prières, de ses désirs et de sa religion; il fait, en un mot, du cœur de cette Vierge un supplément du sien, par lequel il adore, il aime, et il sacrifie au Très-Haut [1]. Tel est Jésus, Prêtre et Victime; telle est Marie, Prêtre mystique et hostie de religion. Ils se complètent l'un l'autre, ils s'embellissent, et leur union jette sur le sacerdoce une splendeur qui ravit.

Vierge auguste, j'aime, je vénère et j'adore la vie de Jésus, Prêtre et Victime, en vous, et la parfaite consommation de votre cœur en lui. Vous étiez en lui lorsque ce Pontife divin sacrifiait parmi les cris et les larmes son hostie précieuse; vous êtes en lui lorsqu'il s'immole entre nos mains sous les voiles eucharistiques; vous serez en lui pendant le jour sans fin de l'éternité, devant l'autel sublime des cieux, où il offre sans cesse son oblation sainte. Associée à tous les devoirs que son cœur rend à la Majesté infinie, participant à sa religion, intervenant dans son culte, vous ne vivez que pour le sacrifice, et de votre robe s'exhale le suave parfum de l'encens [2]. Ainsi, lorsque nous

[1] M. Olier s'est attaché à décrire cette vie de Jésus en Marie. V. ses *Lettres spirit.* lettr. 62, 77, 98, 119, 233 et 238. — [2] Cant. IV, 11.

exerçons les fonctions du sacerdoce, les ornements sacrés qui nous couvrent s'imprègnent de l'odeur du sanctuaire.

CHAPITRE V

DES QUATRE FINS DU SACRIFICE

Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum : et munus non suscipiam de manu vestra.
Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda : quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum.

MALACH. I, 10 et 11.

Nous avons contemplé Jésus, Prêtre éternel du Très-Haut, Victime destinée à être offerte à la Majesté du Ciel. Nous avons ensuite jeté un regard d'admiration et de tendresse sur la Vierge qui se tient à ses côtés, adorant, aimant, priant avec le cœur de ce Prêtre Victime. Il importe de considérer maintenant l'acte le plus auguste de leur religion, qui est le sacrifice.

Depuis que la terre est habitée, elle a vu dresser des autels. A tous les âges, sous toutes les latitudes, l'humanité, confessant sa dépendance vis-à-vis de son Créateur, et trouvant au fond de sa conscience le sentiment de sa culpabilité, a cherché, par la destruction de ce qu'elle possède de plus précieux, à rendre hommage au Maître souverain, et à rétablir entre elle et lui la société dissoute à l'origine. Toujours et partout on a choisi des victimes chargées d'expier pour la masse des coupables, on a versé leur sang, et on a cru que l'effusion de ce sang apaise le Ciel. C'est ainsi que tous les peuples ont conservé, dans le trésor de leurs traditions, une notion juste de la nécessité du sacrifice [1].

Dans la vraie religion, le sacrifice est le fondement même du culte. Le prêtre, médiateur entre Dieu et les hommes, renoue par son sacrifice l'alliance rompue par le péché; et les hommes, en retrouvant l'amitié divine, acceptent la loi qui est la condition de cette alliance [2]. Quand donc le sacerdoce d'Aaron fait place à un sacerdoce d'un autre ordre, il s'ensuit que l'Alliance et la Loi anciennes sont abolies à leur tour, et remplacées par un Testament nouveau. Cette Alliance nouvelle l'emporte

[1] Gainet, *Hist. de l'Anc. et du nouv. Test. par les seuls tém. pref. ou la Bible sans la Bible*, t. I, p. 110, 111. — [2] V. Hebr. VII, 12.

d'autant plus sur l'ancienne que le sacerdoce nouveau est d'un caractère infiniment plus élevé que le sacerdoce d'Aaron ; elle est d'autant meilleure qu'elle repose sur des promesses plus magnifiques, dont le Christ est garant [1], ayant été contractée dans le sang même de cette victime adorable. On peut comprendre par là l'excellence du sacrifice de Jésus, qui nous met en possession de ces biens inestimables. Ce sacrifice est le sacrifice de la Loi nouvelle ; et comme la Loi ancienne n'est qu'une préparation à celle-ci [2], les sacrifices antiques n'ont pu avoir de valeur que parce qu'ils ont été les figures plus ou moins parfaites de ce sacrifice unique et véritable.

On compte dans l'ancienne Loi trois sortes de sacrifices. Il y avait d'abord l'holocauste, dans lequel, après l'immolation de la victime, celle-ci était entièrement consumée par le feu de l'autel, à la différence de ce qui se pratiquait dans les autres sacrifices, où la chair des victimes était mangée par les assistants. L'objet de l'holocauste était de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur tous les êtres vivants. Venaient ensuite les sacrifices pacifiques, que l'on offrait pour remercier le Sei-

[1] Heb. VII, 22. — [2] V. Aug. *Serm.* passim; Leon. Magn. *Serm.* passim; Cyrill. Alex. *de Adorat. in spiritu* passim; Tit. Bostr. *adv. Manich.*, lib. III; Iren. *adv. Haeres.*, lib. IV, c. 26.

gneur de ses bienfaits, ou pour lui demander de nouvelles grâces. Il y avait enfin les sacrifices pour le péché ; et de ce nombre était le sacrifice du bouc émissaire, célébré dans la fête de l'expiation, quand cet animal, chargé légalement des péchés du peuple, était chassé dans le désert pour y être dévoré par les bêtes féroces. A cette dernière catégorie se rattachaient également le sacrifice de l'agneau pascal et celui des pains de proposition.

Comme il était convenable, le sacrifice de Jésus-Christ répond à ces divers sacrifices. à l'holocauste du matin aussi bien qu'au sacrifice du soir, à l'hostie pacifique aussi bien qu'à la victime d'expiation. D'ailleurs il ne répond pas moins parfaitement aux dons et aux sacrifices qui ont précédé la Loi, et qu'Abel, Noë, Abraham, Moïse et Aaron, et Melchisédech enfin offraient en leurs jours au Très-Haut. A lui seul, il contient toutes les espèces des sacrifices anciens et des oblations lévitiques, il en renferme toutes les excellences, il en atteint avec efficacité les fins diverses. Les ombres fuient, les victimes figuratives disparaissent, et l'autel de Jésus-Christ fait oublier les autels antiques.

Quelle est la raison de ce fait fondamental ? La voici. Depuis la chute originelle, il ne pouvait y avoir qu'une seule vraie victime capable de récon-

cilier l'homme avec Dieu ; et en réalité il n'y eut et il n'y aura jamais jusqu'à la consommation des siècles, qu'une seule vraie victime, comme il n'y aura jamais qu'un seul prêtre et un seul sacrifice. Les sacrifices qui précédèrent ce sacrifice seul efficace, n'étaient commandés de Dieu, offerts à Dieu, acceptés par Dieu qu'en tant qu'ils promettaient, prophétisaient et figuraient cet unique sacrifice, et les saints des anciens jours n'ont été sauvés que par la foi au sang que cette unique victime devait répandre, comme nous ne le sommes que par la foi en son sang répandu [1]. Aussi l'Ecriture appelle-t-elle cette sainte victime l'*agneau immolé dès le commencement du monde* [2], parce qu'elle a été offerte en figure, prédite sous le mystère, et signifiée sans cesse dans les oblations des anciens jours ; parce que, depuis le commencement des siècles, Jésus-Christ souffre dans les siens, étant à la fois le principe et la fin, voilé dans la Loi, révélé dans l'Evangile [3]. Et précisément parce que l'unique victime est parfaite et agréable à Dieu, il fallait un grand nombre de figures pour la représenter, comme il fallait un grand nombre de sacrifices pour exprimer toutes les excellences, et atteindre, quoique imparfaitement, les fins diver-

[1] Aug. *Conf.* X, 43. — [2] Apoc. XIII, 8. — [3] Paulin. Nolan. *Epist.* 38, *ad Aprum.*

ses que cet unique et véritable sacrifice renferme et atteint [1].

Ces fins, au nombre de quatre, sont l'adoration de la Divinité, l'action de grâces, la propitiation et l'impétration. Nous allons les exposer successivement, mais il est utile de rappeler d'abord que le sacrifice de Jésus-Christ, une fois accompli sur la croix, se continue sur les autels de la terre, et qu'il se perpétuera éternellement dans le tabernacle du ciel. Voilà ce qu'il est nécessaire de ne point perdre de vue durant le cours de cette étude; et comme dans la patrie, après la consommation de toutes choses, il n'y aura nul besoin de réparation ni de prières, il ne faudra pas oublier non plus que les deux dernières fins n'y pourront subsister que dans leurs magnifiques effets.

§ I

ADORATION

L'adoration de la Divinité est pour la créature le premier des devoirs. Par ses hommages, par ses abaissements volontaires, la créature reconnaît la

[1] V. le Père de Condren, *Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, 2e part., c. 1 et 2. Nous nous sommes inspiré plus d'une fois de la pensée de ce saint personnage.

grandeur de Dieu, confesse sa propre dépendance, et accepte la domination d'en haut. L'adoration est donc un culte dû à la Majesté souveraine, c'est un acte de religion, l'acte le plus nécessaire et le plus excellent de la religion, dont il se distingue à peine. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, rend au Très-Haut une double adoration. L'une qui est toute spirituelle, et consiste dans la dévotion intérieure ; l'autre, au contraire, qui tombe sous les sens, et que constitue l'humiliation extérieure du corps, manifestation de la piété du cœur. Le nom latin qui exprime cet acte donne bien l'idée de deux adorations, intérieure et extérieure, coordonnées entre elles. Ce mot *adorare*, en effet, comme l'explique un pieux écrivain, « vient du nom de la bouche, et de l'usage où l'on était autrefois d'exprimer le sentiment intérieur d'adoration par le baiser (*ad os*) : soit qu'on baisât le symbole même de la divinité, comme la statue ou l'image qui la représentait : soit qu'on baisât l'objet qu'on lui offrait en sacrifice ; soit qu'on portât simplement la main à la bouche, pour l'étendre ensuite vers le ciel, marquant ainsi le désir de donner à Dieu personnellement ce baiser.

« Ce signe, bien que conventionnel, exprime du reste admirablement l'acte de la religion qui, en tant qu'acte de la raison, ne peut être exprimé

que par la parole sortie de la bouche. Cette parole et la pensée, le sentiment qu'elle manifeste, doivent venir du cœur. Car qu'est-ce que la bouche, sinon l'organe dont se sert le cœur pour rendre ses pensées? C'est de l'abondance du cœur que parle la bouche [1], et c'est le cœur qui profère les bonnes paroles [2].

« Rien n'est fréquent dans les saintes Ecritures comme le rapprochement de ces deux choses : la bouche ou le baiser, et le cœur. Le baiser, marque de l'union des cœurs, ne se pratique qu'entre les êtres qui ont un cœur, c'est-à-dire, qui vivent de la vie de la pensée et de l'amour. Dieu ne pouvait donc nous donner un plus admirable témoignage de sa condescendance que de daigner accepter le baiser en signe de notre religion, puisqu'il exprime qu'à la dépendance dans laquelle nous protestons vouloir vivre vis-à-vis de lui, se joint la pensée d'une communion à laquelle nous aspirons, et qui nous fera entrer en participation de sa vie [3]. »

En pénétrant ainsi jusqu'au sens intime de l'action d'adorer, on s'aperçoit que la créature douée de raison ne peut rien faire de plus propre à lui

[1] Matth. XI, 34. — [2] Ps. XLIV, 2. — [3] Mgr. Baudry, *le Cœur de Jésus,* p. 360. Les beautés que renferme cet ouvrage, nous font oublier que l'auteur s'est fait ailleurs le champion de doctrines que nous répudions ici formellement.

acquérir sa perfection et son bonheur. Car, en adorant, elle se range sous la domination de l'Etre souverain, et on le sait, la domination d'un être supérieur est ce qui perfectionne l'être inférieur. De plus, en adorant, elle se dispose à l'union avec Dieu, et l'union avec Dieu, on ne l'ignore pas davantage, c'est la suprême félicité de la créature raisonnable. Mais laissant ces choses, pénétrons plus avant dans notre sujet, et disons par quels attraits puissants l'âme est incitée à l'adoration de la Divinité. Ah ! ces attraits naissent de la contemplation des grandeurs et des perfections divines. La vue de ces grandeurs et des perfections divines exalte l'âme ; la sainteté, la souveraineté, la plénitude de Dieu une fois connues, excitent en elle le désir de les louer ; elle découvre enfin dans ses attributs magnifiques autant de raisons profondes qui justifient ses hommages, et qui lui imposent le devoir de l'adoration.

La sainteté de Dieu d'abord. Dieu est infiniment saint, infiniment pur, retiré en lui-même, éloigné des créatures. Qui est semblable à vous, ô mon Dieu, parmi les forts, vous qui êtes magnifique dans votre sainteté, terrible et digne de louange, admirable enfin dans les œuvres de vos mains [1] ! Les générations célébreront la magnificence de

[1] Exod. XV, 11.

votre gloire et de votre sainteté; elles diront votre grandeur [1]. Et quant aux puissances célestes, elles ne se lasseront point de répéter le chant immortel: « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera [2]! »

La seconde raison pour laquelle on adore Dieu, est prise de son domaine souverain sur tous les êtres. En effet, Dieu est la vie de ce qui vit, l'essence de ce qui est, le principe et la cause de toute existence, par la fécondité de son amour, qui a produit et qui conserve les créatures. Il saisit, embrasse, étreint, et pénètre éternellement toutes choses [3]. Mais si Dieu est l'auteur de l'être, s'il peut seul le donner et le conserver, il possède donc seul le souverain domaine sur la vie et sur la mort. Aussi tout est soumis à son empire; « il est, dit l'Ecriture, le maître des dominateurs de la terre [4] », et l'Eglise ajoute dans ses chants, qu'il règne aussi sur les dominateurs du ciel [5].

Le troisième attribut de Dieu qui réclame l'adoration, c'est sa plénitude. Cette plénitude dont parle l'Apôtre [6], est un abîme de richesses et de grandeur incommensurables qui fait que Dieu se suffit à lui-même, et que nulle créature ne peut

[1] Ps. CXLIV, 56. — [2] Apoc. IV, 8. — [3] Dion. Areop. *de Nom. div.* c. 1. — [4] Deut. X, 17. — [5] *Missal. Rom. Praefat. comm.* — [6] Coloss. I, 19; II, 9.

ajouter à ses perfections ni à son bonheur. Plénitude infinie, inénarrable, unité éternelle qui est le souverain bien ; suprême pouvoir, sagesse sans principe et sans fin, beauté source de toute beauté, splendeur que l'œil de l'âme, avant les transformations de la vie future, ne saurait fixer !

Ces perfections ineffables, qu'il n'est pas donné à une créature de comprendre, le Verbe, lui, en possédait de toute éternité une connaissance adéquate. C'est pourquoi il désirait que son Père reçût des hommages dignes de lui et une adoration parfaite. Mais où trouver le ministre de cette adoration en esprit et en vérité ? Certes, ce ne pouvait être parmi les créatures, car nulle créature ne possédait une victime assez parfaite pour que le sacrifice qu'on en eût fait, fût en proportion avec de telles grandeurs. Un Dieu d'une majesté infinie avait droit à une hostie d'une valeur infinie.

De son côté le Verbe, en tant que Dieu et l'égal de son Père, ne pouvait être non plus ce ministre de l'adoration, puisque l'adoration exige la dépendance de la personne qui adore vis-à-vis de la personne adorée. Mais ce qu'il ne pouvait être par lui-même, il le pouvait devenir par Marie, en s'enfermant dans le sein de cette Vierge incomparable, et en y recevant d'elle une victime vraiment digne d'être offerte à Dieu.

Avec quel amour le Verbe éternel attendait cette victime sainte, sa chair, son cœur surtout, qui devait lui permettre de rendre à son Père une adoration infinie et des devoirs parfaits ! Quelles ineffables complaisances il nourrissait pour celle qui devait un jour devenir sa Mère, pour ce cœur virginal duquel devait procéder le sien ! Ah ! je l'entends, j'entends sa voix dans la mystérieuse éternité : « Mon Père, dit cette voix, je vous adorerai dans votre saint temple [1]. Ce temple, c'est votre sein où vous m'avez engendré avant le jour [2]. Maintenant je ne puis point vous adorer, mais après que vous m'aurez engendré une seconde fois dans le sein de Marie, alors, devenu le Prêtre véritable, parce que j'aurai une hostie digne de vous être sacrifiée, j'entrerai de nouveau dans votre saint temple, portant le sang précieux de ma victime, de l'Agneau immolé pour les péchés du monde, et je vous adorerai, ô mon Père, ô mon Dieu, pendant les siècles des siècles ! »

Mystères trois fois saints de la vie divine, qui pourrait vous sonder ? J'élèverai cependant vers vous un regard d'amour, et j'oserai vous interroger. S'il n'est point de temps pour le Très-Haut, mon Dieu a donc joui de toute éternité de ces adorations infinies que Jésus-Christ, son Prêtre véritable, devait commencer à lui rendre au milieu

[1] Ps. V, 8. — [2] Ps. CIX, 4.

des temps ; dès lors fumait en la présence de cette Majesté très-sainte l'encens qui allait se consumer un jour sur l'autel de son sacrifice, et le sang coulait déjà, par une large ouverture, du cœur de l'Agneau sans tache, immolé, dans la prescience divine, avant la constitution du monde [1].

Sinon, quelle attente !

Mais les temps sont révolus, le Verbe s'est fait chair, le Saint des Saints a été oint [2], et la sacrificature de Jésus-Christ commence pour ne plus finir.

Qui dira avec quel sentiment de zèle la douce victime s'abandonne à l'action du sacrificateur? Elle sait la sainteté de Dieu, et son cœur, par ses abaissements et par sa destruction volontaire, confesse qu'il n'est pas même digne que Dieu le regarde. Elle sait que de Dieu seul émane la parole et la vie, et son cœur est heureux de s'ensevelir dans le silence et dans la mort, afin de témoigner que même la vie la plus parfaite doit être sacrifiée à l'Être souverain. Elle sait enfin qu'à Dieu seul appartiennent la grandeur, la félicité et la gloire, et son cœur voudrait s'anéantir et disparaître, pour laisser ce grand Dieu régner sur ses débris. C'est ainsi que le cœur de Jésus-Christ est l'adorateur par excellence, l'adorateur que cherche le Père, c'est-à-dire, l'adorateur en esprit et en vérité [3].

[1] I Petr. I, 19, 20. — [2] Dan. IX, 24. — [3] Ioan. IV, 23.

Adorateur en esprit et en vérité, parole profonde de l'Evangile ! « Elle nous insinue, dit un pieux écrivain avec une éloquence touchante, que la religion des créatures, élevée à l'état infini par l'Incarnation du Verbe divin, n'est qu'une manifestation et un écoulement de cet acte infini de la vie divine, dans lequel le Fils et l'Esprit, vérité et amour, procédant éternellement du Père, éternellement retournant à lui et terminant en son sein l'élan de leur vie, expriment et accomplissent en un sens éminent et suressentiel tout ce qu'il y a de réel, de saint, de vrai dans la religion des créatures. Ainsi la terre est l'image du ciel ; mais dans le cœur de Jésus, le ciel et la terre sont unis, et ces deux religions se confondent en un seul culte, qui est le culte éternel et tout à la fois le culte nouveau.

« C'est dans ce sanctuaire, sur cet autel, en cet adorateur unique que toute créature doit adorer Dieu : *Adorabo ad templum sanctum tuum* [1]. »

§ II

ACTION DE GRACES

Jésus-Christ a été établi aussi le ministre de l'action de grâces.

[1] Mgr Baudry, *le Cœur de Jésus*, p. 362.

La créature, ayant reçu l'être, ayant été comblée des dons de l'ordre de la nature et de l'ordre de la grâce, a envers Dieu le devoir de la reconnaissance. Elle était néanmoins impuissante à bien remplir ce devoir, et à payer de tels bienfaits. Il fallait donc que le Christ vînt, et qu'il offrît pour nous à l'auteur de nos vies de dignes actions de grâces, et une hostie d'une valeur proportionnée aux libéralités divines. Il l'a fait, et c'est pourquoi le sacrifice de Jésus est appelé du doux et beau nom d'*eucharistique*.

En s'associant à ce sacrifice eucharistique, la créature donne à son cœur de nobles apaisements. Car, si l'amour de la créature envers son auteur commence par la complaisance qu'elle prend en la Bonté souveraine et en la Beauté infinie, il se poursuit par l'exercice de la bienveillance [1], et cet amour de bienveillance produit à son tour de grandes choses dans le cœur de la créature, il y produit la reconnaissance, la louange et les saints désirs.

La reconnaissance! Doux sentiment, attrait divin! le cœur qui vous obéit s'élève à une grandeur étonnante. En effet, Dieu donne et le cœur rend; Dieu donne des grâces, et le cœur rend grâces; et Dieu et le cœur se rejoignent, s'unissent

[1] C'est ce que saint François de Sales a si bien expliqué dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. V, c. 6.

et se confondent dans cette merveilleuse commu nion.

Mais se trouvait-il un cœur assez élevé et assez noble pour rendre à Dieu autant qu'il en avait reçu ! Oh non, nous l'avons dit déjà, et voilà pourquoi, en se donnant et en s'immolant, le cœur de Jésus a rendu une *eucharistie*, c'est-à-dire une *bonne grâce*, une grâce équivalente aux bienfaits divins [1].

Enrichie de ce cœur, l'Eglise devient semblable à Dieu, car ce cœur est son action de grâces, et en l'offrant à l'Eternel, elle ne lui offre pas un don moindre que celui qu'elle a reçu. Ecoutez plutôt son langage plein de confiance, plein d'une sublime audace. La voilà dans l'action la plus solennelle de sa vie, dans le sacrifice : « O Dieu, notre Seigneur, Roi céleste, s'écrie-t-elle, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons des actions de grâces pour votre grande gloire [2]. » Qu'est-ce à dire, sinon : « La victime que vous m'avez donné, ô mon Dieu, est si grande, si parfaite et si précieuse, que non-seulement en vous l'offrant je paie avec usure tous vos dons, mais que j'ose encore vous remercier par elle des manifestations mêmes de votre gloire, dont se réjouit avec excès mon cœur ? Soyez donc béni pour avoir fait

[1] Il faut lire là dessus Mgr Baudry, *le Cœur de Jésus*, p. 372 sqq. — [2] *Missal. Rom. Gloria.*

éclater au dehors de vous, par vos œuvres, cette gloire qui cependant, en elle-même, ne peut recevoir d'accroissements. Soyez béni pour avoir élu notre Sauveur, pour l'avoir placé comme un intermédiaire entre le ciel et la terre, car par lui, avec lui et en lui, vous sont rendus, Père tout-puissant dans l'unité de l'Esprit-Saint, tout honneur et toute gloire [1]. Soyez enfin béni pour avoir associé à sa mission une Vierge incomparable, prédestinée entre toutes vos créatures, par qui cette lumière éternelle s'est répandue dans le monde [2], et par qui votre nom reçoit une plus haute louange que celle que lui peuvent donner tous les êtres sortis de vos mains ! »

Et plus tard, lorsque la victime touche à la consommation, le ministre du sacrifice élève de nouveau la voix, et il s'établit entre lui et le peuple fidèle un sublime dialogue. « En haut les cœurs ! » dit-il, et le peuple de répondre : « Nous les avons élevés vers le Seigneur. » « Rendons, chante le prêtre, rendons des actions de grâces au Seigneur notre Dieu. » « Il est juste et digne, » lui répond, avec la voix de l'assistance, l'âme même de l'Eglise. — « Oui, il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, reprend alors le prêtre, de vous rendre partout et toujours par Jésus-Christ des

[1] *Missal. Rom. Canon. Missae.* — [2] Ibid. *Praefat de Beata.*

actions de grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel...... [1] »

Ainsi s'élève l'action de grâces : elle s'élève du cœur de l'Eglise jusqu'au ciel, en passant par le cœur de Jésus. C'est que le sacrifice du cœur de Jésus a été un sacrifice eucharistique ; c'est que sa vie d'hostie sur les autels de la terre est une vie eucharistique ; c'est que sa vie du ciel est encore une eucharistie rendue. Oui, sur l'autel sublime des cieux, le cœur de notre victime chantera éternellement, comme il chante sur la terre : « Rendons grâces à Dieu ! » et les saints, consommés désormais dans l'union par le dernier acte du sacrifice, répéteront sans fin ; « Amen, bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et forces soient à notre Dieu dans les siècles des siècles, amen [2]. »

On voit que dans ces chants sublimes de l'Eglise du ciel, comme aussi dans les chants de l'Eglise de la terre; la louange est toujours mêlée à l'action de grâces. Il n'en saurait être autrement ; car ayant exhalé sa reconnaissance, et ne pouvant en aucune manière contenter l'amour dont elle déborde, il ne reste plus à l'âme d'autre alternative que d'éclater en louanges et en bénédictions. Ne croyez pas néanmoins que, après mille efforts pour louer et célébrer dignement les amabilités de son Dieu,

[1] Ibid. *Praef. commun.* — [2] Apoc. VII, 12.

cette âme embrasée se puisse apaiser enfin. Loin de là, car plus elle loue, plus elle voudrait louer, et plus aussi sa louange lui paraît insuffisante. Il fut donné à sainte Angèle de Foligno de pénétrer dans l'abîme des délectations et des illustrations divines, et dans cet abîme, dans cet éblouissement de gloire, les paroles qu'elle articulait pour louer ce qu'elle appelle l'*Inénarrable*, lui faisaient l'effet d'une ruine et d'un blasphème [1]. « Un jour, dit-elle, j'étais en oraison, élevée en esprit. Dieu me parlait dans la paix et dans l'amour. Je regardai et je le vis.

« Vous me demanderez ce que je vis? C'était lui-même, et je ne peux dire autre chose. C'était une plénitude, c'était une lumière intérieure et remplissante pour laquelle ni parole ni comparaison ne vaut rien. Je ne vis rien qui eût un corps. Il était en ce jour-là sur la terre comme au ciel : *la beauté qui ferme les lèvres, la souveraine beauté contenant le souverain bien.* Et l'assemblée des saints se tenait debout, chantant des louanges devant la Majesté souverainement belle [2]. »

« *La beauté qui ferme les lèvres!* » Oui, voilà bien le cri de l'âme étonnée, impuissante, dans l'éblouissement de Dieu ! Le prophète royal n'avait

[1] *Le livre des Visions et des Instructions* de la B. Angèle de Foligno, trad. par Ernest Hello, c. 27. — [2] Ibid. c. 21.

pas d'autres accents, lorsque l'Esprit divin l'animait à célébrer les grandeurs du Très-Haut : « La louange se tait devant toi, ô grand Dieu, en Sion, chantait-il, car ton être est ineffable, et tes perfections sont au-dessus de toute louange : c'est pourquoi le silence est le culte qui leur convient [1]. »

Mais non, il est une bouche qui ne doit pas se taire, parce qu'elle sait donner à Dieu une louange proportionnée à la grandeur de son nom [2], c'est la bouche de Jésus. Car Jésus est le Verbe, c'est-à-dire la Parole, Parole qui dit et la gloire de sa naissance éternelle, et les mystères de la vie divine, et les œuvres de la Sagesse incréée. Uni à cette Parole éternelle, le cœur de Jésus loue excellemment. Au milieu des mépris, des humiliations et des abaissements du Calvaire, il adressait à Dieu une louange plus belle que tous les concerts et que toutes les harmonies. Immolé maintenant d'une manière mystique sur les autels de la terre, il loue encore, il est en toute vérité une hostie de louange [3]. Au moment de pénétrer dans le sanctuaire, le prêtre, élevant tout à coup son esprit, prononce ces paroles pleines d'une

[1] Ps. LXIV, 2. La Vulgate a traduit : *Te decet hymnus, Deus, in Sion*; mais l'hébreu porte : *Tibi silet laus*, ou *Tibi silentium laus, Deus in Sion*, et la paraphrase chaldaïque *Coram te reputatur sicut silentium laus*. — [2] Ps. XLVII, 11. — [3] Ps. CXV, 7.

sainte espérance : « O Dieu, ô mon Dieu, voici que je chanterai votre gloire sur la cithare [1]. » Quelle est donc cette cithare merveilleuse qu'il trouvera sur l'autel ? Quel est cet instrument divin dont les fibres seront assez harmonieuses pour commander l'attention des cieux ? Ah ! ce ne peut être que le cœur même de notre victime. Saint Augustin dit que la cithare est pourvue d'une partie creuse qui lui donne de la sonorité [2]. Ainsi le cœur de Jésus. Chef-d'œuvre d'un divin luthier, la blessure qu'il porte depuis le Calvaire, lui a donné sa dernière perfection. Maintenant la louange chante en lui et pressé par les mains consacrées de ses prêtres, il redit l'amour, l'amour inénarrable, l'amour du cœur de Dieu [3].

O Jésus, à l'intérieur du voile, dans le Saint des Saints, vous êtes encore la louange des anges et des saints, la louange universelle [4]. Victime imposée sur l'autel élevé des cieux, vous êtes mieux que cela, vous êtes la louange substantielle et éternelle que Dieu se donne à lui-même, et qui est seule digne de lui.

[1] Ps. XLII, 5. — [2] *In Ps. XLII.* — [3] « Un cœur pieux est une cithare, et ses vertus en sont comme les cordes, » a dit saint Méliton (*Clav. de Hominib. XXXIV*, apud Pitra, *Spicileg. Solesmen.* t. III, p. 142). V. le cœur de Jésus comparé à un instrument de musique, *Vie et Révél.* de sainte Gertrude, liv. IV, c. 43, et ses *Exercices*, 6e exerc. — [4] Les anges et les saints louent Dieu par Jésus, V. le *Livr. des Visions et Instr.* de sainte Angèle de Foligno, c. 41. Cfr. H. Suson, *Œuvr.*

§ III

EXPIATION

Dieu a permis le péché afin que, par la réparation qu'en devait faire un Homme-Dieu, sa justice et sa miséricorde fussent connues de toute créature. L'exécution de ce plan providentiel constitue la plus haute manifestation qui se pût trouver de ces deux attributs divins.

En effet, l'homme a pour fin de rendre gloire à Dieu, mais Dieu lui laisse la liberté, et lui accorde en même temps la grâce. Si, loin de correspondre à la grâce, il y résiste, s'il refuse d'accomplir sa belle et grande mission dans le monde, un sort terrible deviendra son partage, il sera condamné à confesser par un supplice éternel la justice de son Dieu. Si au contraire il obéit fidèlement à sa vocation, quelle haute destinée l'attend! il célèbrera dans la glorieuse éternité les miséricordes du Seigneur [1]. Ainsi nul homme n'échappera

livr. de la Sagesse étern.; Sainte Thérèse, *Exclamations*; Saint Jean de la Croix, *Cantiques spirit.*

[1] Ps. LXXXVIII, 1.

à la destination qui lui est dévolue, et qui consiste à rendre gloire à la sainteté de son Créateur ; ainsi les élus glorifieront volontairement la miséricorde du Seigneur, tandis que les réprouvés glorifieront malgré eux sa justice ; ainsi encore toutes les créatures seront les servantes de la gloire de notre Dieu.

Ce dessein providentiel, on le conçoit sans peine, exigeait nécessairement que la religion fût avant tout une grande expiation, et que le sacrifice, qui est l'acte principal de la religion, fût un sacrifice de paix, c'est-à-dire un sacrifice propitiatoire. Voilà pourquoi, des quatre fins du sacrifice de Jésus, la satisfaction pour le péché apparaît dans une lumière plus vive. Elle est la fin prédominante, devant laquelle les autres s'effacent en quelque sorte, parce que celles-ci ne peuvent être efficacement atteintes qu'après celle-là.

Le Verbe parut donc sur la terre pour détruire le péché, offrir à la justice infinie une satisfaction surabondante, et devenir ainsi l'unique médiateur qui nous réconciliât avec Dieu. Il cacha sa vie divine sous l'humanité qu'il prit dans le sein de Marie ; et cette rencontre, cet attouchement des deux natures fut sa première douleur, car un pareil attouchement eut été capable d'anéantir son humanité si le Tout-Puissant n'avait donné à cette dernière la force de recevoir la Divinité et de s'y

unir [1]. Dès lors, constitué victime pour le péché [2], il se soumet à des souffrances inouïes. Il brûle d'un immense désir d'expier [3], et de subir, pour expier, les supplices que lui destine son Père. Innocent, il se laisse charger des crimes de la terre [4], et il est broyé sous leur poids [5]. Etant fait péché [6], il sent que la sainteté infinie ne peut pactiser en aucune manière avec le péché. Aussi la crainte l'envahit [7], il n'ose lever sa face vers le ciel [8], il rugit de douleur [9]. Qui pourrait dire quels furent alors les actes intérieurs du cœur de Jésus? Qui pourrait dépeindre ses amertumes, ses détestations du péché, son amour pénitent? Car l'amour fut le principe de sa pénitence, et ordonna tous ses actes de réparation.

« O dévouement de Jésus, nous écrierons-nous ici avec une grande sainte, que ta beauté est ravissante! O ardeur de la charité, tu es plus forte que la mort [10]. C'est bien toi qui répares la création; tu es le salut et la rédemption du monde. O amour, tu t'attaques jusqu'au cœur même de mon Jésus, et avec tant de vigueur que, dans son dévouement

[1] Il y a un beau passage sur ce sujet dans la *Vie et les Œuvres de Marie Lataste*, t. II, p. 92. — [2] Tim. I, 15; Rom. III, 24, etc., etc. — [3] *Desiderio desideravi*... Luc. XXII, 15. — [4] Isa. LIII, 4. — [5] Ps. IV, 9; Isa. LIII, 5. — [6] II Cor. V, 21. — [7] Ps. LXXXVII, 17. — [8] Ps. LXVIII, 8. — [9] Ps. XXXVII, 9. — [10] Cant. VIII. 6.

pour nous, il succombe transpercé, et n'est plus qu'un cœur aneanti [1] ! »

Mais ce cœur transpercé, anéanti est demeuré à l'Eglise : c'est le trésor qu'elle conserve dans ses tabernacles, c'est l'hostie qu'elle immole mystiquement chaque jour sur ses autels. Mémorial effectif du sacrifice de la croix, le sacrifice non sanglant nous applique les fruits de la rédemption. Dans cette action auguste, les justes sentent et goûtent que Jésus-Christ est le Prêtre, la victime et l'autel; et que de plus, en nous réconciliant avec Dieu par son sacrifice de paix, il demeure un avec celui à qui il l'offre, et unit également en soi ceux pour lesquels il l'offre, qu'il est lui seul enfin et celui qui offre et celui qui est offert [2]. Là ils deviennent avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ une seule hostie vivante, sainte et agréable à Dieu [3]. Là, ils boivent un calice qui les remplit d'une sainte ivresse, et ils subissent les atteintes d'un feu qui les embrase du sublime désir de la souffrance. Voilà le secret du grand spectacle toujours renouvelé, qui depuis tant de siècles excite l'étonnement du monde. En effet, de l'autel eucharistique s'avance continuellement vers l'autel céleste « le long cortége des saintes victimes de l'amour, chantant sur la terre de l'exil le chant de la douleur, faisant

[1] Sainte Gertrude, *Exercices*, sept. exerc. — [2] Aug. *de Trin.* IV, 14. — [3] Rom. XII, 1.

entendre au loin les gémissements de la pénitence. Ce sont là les hymnes qui vous plaisent, ô Jésus! dans cette Sion d'ici-bas. Vous ne voulez pour disciples que des cœurs pénitents. Jamais cette soif de votre cœur n'est apaisée; toujours de votre croix vous leur criez : *Sitio* [1], et toujours aussi l'appel de votre cœur est entendu, et les cœurs de vos élus crucifiés pour vous lui répondent : « Seigneur, ce qui manque aux souffrances de « votre Passion, nous le remplissons dans notre « chair [2] ! »

§ IV

PRIÈRE

Après avoir été lavés de nos péchés dans le sang de l'Agneau, il nous reste à obtenir deux choses, la persévérance dans la grâce et l'union parfaite de notre esprit avec Dieu dans la gloire. Or, l'Apôtre, dans sa magnifique épître aux Hébreux, nous fait entendre que c'est en vertu du sacrifice de Jésus que l'un et l'autre de ces biens nous sont conférés. « Jésus ayant été consommé, dit-il, est devenu pour tous ceux qui l'invoquent une cause de

[1] Ioan. XIX, 24. — [2] Coloss. I, 24; Mgr Baudry, *Le Cœur de Jésus*, p. 358.

salut[1], » « et c'est par son sang que nous pénétrerons dans le Saint des Saints, c'est-à-dire dans la gloire du ciel [2]. » Il suit de là que le sacrifice de notre victime n'est pas seulement un sacrifice de propitiation, mais qu'il possède encore une vertu impétratoire en faveur des âmes qui sont dans la voie, comme aussi de celles qui achèvent de se purifier dans une autre vie. Notre Christ est donc un pontife qui sait interpeller Dieu pour son peuple [3], et dont la prière a une valeur infinie à cause de son sang répandu. Mieux qu'Aaron, il est l'homme irrépréhensible qui intercède pour le peuple, qui oppose à Dieu le bouclier de son ministère, et dont la supplication s'élève avec la fumée odoriférante de l'encens, comme un signe de son élection [4]. Oui, pendant toute la durée de son sacrifice Jésus prie ; il prie en s'offrant dans le sein de sa mère, il prie en expirant sur le Golgotha. Mais avant de gravir ce mont des douleurs, au moment où il va nous sanctifier par l'oblation de son corps, quand il vient d'instituer le sacrement de son amour, mémorial de sa Passion, c'est alors surtout qu'il prie. Ecoutez cette prière toute divine. Il la prononce, l'Evangile l'atteste, les yeux levés au ciel, c'est-à-dire qu'il prend l'attitude solennelle

[1] Herb. V, 9. — [2] Ibid. X, 19. Cfr. Thom. Aquin. *Summa.*, part. III, q. 2, a. 2. — [3] Ibid. VII, 25. — [4] Sap. XVIII, 21.

d'un prêtre qui va exercer son sacerdoce, et intercéder pour lui et pour ses frères.

« Mon père, dit donc Jésus, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie ;

« Comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés.

« Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

« Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire.

« Maintenant donc, mon Père, glorifiez-moi aussi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole.

« Ils savent présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ;

« Parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et qu'ils les ont reçues ; et ils ont véritablement reconnu que je suis sorti de vous ; et ils ont cru que vous m'avez envoyé.

« C'est pour eux que je prie ; je ne prie point

pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous ;

« Tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi. Et je suis glorifié en eux.

« Et déjà je ne suis plus dans le monde ; mais pour eux, ils sont encore dans le monde ; je m'en retourne vers vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

« Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés ; et nul d'eux n'a péri, sinon le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie.

« Mais maintenant je viens à vous, et je dis ceci, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient avec eux la plénitude de ma joie.

« Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point du monde.

« Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal.

« Ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde.

« Sanctifiez-les dans la vérité : votre parole est la vérité même.

« Comme vous m'avez envoyé, dans le monde, je les ai moi-même envoyés dans le monde.

« Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole ;

« Afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, de même ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

« Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un.

« Je suis en eux, et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité ; et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.

« Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi ; afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste, le monde ne vous a point connu, mais pour moi, je vous ai connu ; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé.

« Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin qu'ils aient en eux ce

même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois moi-même en eux [1]. »

Ainsi priait Jésus. Dans ses paroles on sent le prêtre, on sent la victime, on pressent le patient de Gethsémani et du Calvaire. Prière qui est un sacrifice, sacrifice qui est une prière. Car demander pour lui-même la gloire, et pour les siens la consommation dans l'unité, qu'est-ce sinon appeler par ses désirs cette transformation bienheureuse qui suit la destruction de la victime ? Voilà pourquoi il s'écrie : « Je me sanctifie moi-même pour eux, » ou plus exactement, « *je me sacrifie*, afin qu'ils soient sanctifiés à leur tour, c'est-à-dire afin que, imitant mon état de victime, et passant avec moi et en moi par le martyre de la croix, ils obtiennent la fin du sacrifice, qui n'est autre que la consommation dans la gloire. » O Jésus, j'entrevois, je découvre dans cette suprême prière de votre cœur, toute la science du sacrifice. Ainsi notre vie sur la terre, la vie de vos disciples, c'est bien votre vie terrestre, continuée jusqu'à la fin des siècles, c'est une immolation, c'est une transformation par la souffrance, c'est le sacrifice de votre corps mystique, après le sacrifice de votre corps naturel. Là où vous étiez, je veux dire sur l'autel de la croix, là nous demeurons en vous, pour pâtir. Nous ne sommes tous qu'un seul holocauste, dont l'Esprit-

[1] Ioan. XVII.

Saint est le feu, par lequel vous glorifiez le Père, par lequel le Père vous glorifie. Un jour, le dernier jour du monde, viendra la consommation. Alors, transformés, revêtus de beauté et de jeunesse, nous ne serons qu'un tous ensemble, parce que tous ensemble, depuis Marie, le membre principal de votre Eglise, jusqu'au dernier des bienheureux, nous serons en vous, comme le Père est en vous, et vous en lui. Ce sera la communion, ce sera la vie, la vie éternelle qui consiste à connaître Dieu et le Christ qu'il a envoyé.

En attendant ce jour sans fin, les saintes victimes de l'amour, radieuses d'espérance [1], poursuivent leur course parmi les croix aimées de cette vallée terrestre. Elles prient sans cesse [2], car leur cœur est rempli pour Dieu de continuels et de déchirants désirs [3]. Dans l'action sainte des autels, levant des mains pures [4], elles mêlent à leurs prières pour tous les hommes, des obsécrations, des postulations et des actions de grâces [5]. Et comme elles sont en Jésus-Christ, l'Esprit de Jésus-Christ habite en elles [6]. Et cet Esprit de vérité, aidant leur faiblesse, leur enseigne à demander ce qui plaît à Dieu, et prie dans leurs cœurs par des gémissements

[1] Rom. XII, 12. — [2] Luc. XVIII, 1; I Thessal. V, 17. — [3] En plus d'un passage de ses œuvres, saint Augustin nous explique comment un continuel désir de Dieu est une continuelle prière. V. *Ep. ad. Probam*; *in Ps. XXXVII*, etc. — [4] I. Tim, II, 8. — [5] Ibid. 1. — [6] Rom. VIII, 9.

inénarrables [1]. C'est ainsi que la prière des âmes saintes n'est plus qu'une expansion du cœur de Jésus vers le cœur de Dieu ; c'est ainsi qu'elle a force pour s'élever comme l'encens en présence de l'Eternel [2].

Nous avons achevé de décrire les fins du sacrifice de Jésus-Christ, qui est à la fois un sacrifice latreutique, eucharistique, propitiatoire et impétratoire pour les vivants et les morts. Ces quatre fins ne pouvaient être qu'imparfaitement atteintes par les oblations des anciens jours, dont tout le mérite consistait à figurer et à prophétiser ce sacrifice unique et véritable. Voilà pourquoi il était dans leur destinée de disparaître un jour devant la réalité des choses. Ce jour-là, la célèbre prédiction de Malachie eut son accomplissement. Et le Seigneur des armées dit aux prêtres qu'il rejetait : « Mon affection n'est point en vous, et je ne recevrai plus de présents de votre main. Car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations ; et en tout lieu on m'offre des sacrifices, et on présente à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les nations [3]. »

[1] Ibid. 26. — [2] Ps. CXL, 2. — [3] Malach. I, 10, 11.

CHAPITRE VI

DES DIVERSES PARTIES DU SACRIFICE

Ecce Agnus Dei.
IOAN. I, 36.

Tandis que Jean baptisait à Béthanie, au delà du Jourdain, il vit venir à lui Jésus, et dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde [1]. » Un autre jour, comme il se trouvait avec deux de ses disciples, et que Jésus vint à passer, il dit de nouveau, en le regardant : « Voici l'Agneau de Dieu [2] ».

Pour comprendre le sens de cette grande parole, prononcée au moment même où le Christ allait manifester sa mission au monde, il est nécessaire de se rappeler que, sous la Loi ancienne, on offrait chaque jour, matin et soir, un sacrifice qui consis-

[1] Ioan. I, 28, 29. — [2] Ibid. 35, 36.

tait dans l'oblation d'un agneau [1]. Ce sacrifice appelé perpétuel, rappelait, on le sait, la félicité perpétuelle de l'Être souverain, en même temps qu'il symbolisait le sacrifice de l'Agneau véritable, qui devait être la consommation de tous les sacrifices [2]. Or le précurseur, en annonçant que Jésus était l'Agneau de Dieu, faisait entendre que l'Agneau véritable, figuré par l'agneau que l'on offrait chaque jour, avait enfin paru sur la terre, et qu'il s'était substitué à toutes les victimes [3]. Venez donc, ô Agneau sans tache, laissez-vous porter à l'autel [4], et immoler pour nous sans vous plaindre [5], et instruisez-nous ensuite, par le spectacle des états douloureux que vous aurez subis, dans la divine science du sacrifice.

Car il y a plusieurs états par lesquels une victime doit successivement passer. Le sacrifice est une grande transformation ; entre les deux termes de cette transformation, entre la vie terrestre qui est détruite et une vie toute céleste qui s'implante sur ses ruines, on comprend bien qu'il y ait plus d'un degré à parcourir, plus d'une phase à traverser. La raison conçoit dans un sacrifice complet cinq phases bien distinctes, lesquelles étant toutes accomplies, il semble que la victime se doive reposer

[1] Exod. XXIX, 38 sqq.; Num. XXVIII, 3 sqq. — [2] V. Thom. Aquin. *Summ.*, part. III, q. 22, a. 3; Iª IIªᵉ, q. 102, a. 4. — [3] Ps. XXXIX, 7, 8; Hebr. X, 5, 6, 7. — [4] Ierem. XI, 9. — [5] Is. LIII, 7.

pour toujours dans sa fin. Si nous ne découvrons pas invariablement chacune de ces cinq parties dans tous les sacrifices anciens, il ne s'en faut pas étonner, puisque les oblations lévitiques étaient fort imparfaites. Mais pour ce qui est du sacrifice par excellence, il est bien évident que nulle d'entre elles ne devra lui faire défaut.

Ne voit-on pas, en effet, que pour être dignement sacrifiée à la Majesté de Dieu, il faut tout d'abord que la victime soit séparée des choses profanes, et destinée par une consécration spéciale à un sort aussi noble et aussi relevé? On trouve dans l'ancien Testament une cérémonie qui donnait cette consécration, et par laquelle la victime acquérait la sainteté légale. C'est ce que l'on appelait la *sanctification*.

L'hostie sanctifiée doit être nécessairement amenée ou portée dans le temple, ou au moins devant le temple, pour y être présentée encore vivante au Seigneur. Cette introduction de l'hostie dans le sacrifice, *offrande* ou *initiation*, forme la deuxième phase de l'action sainte.

Après un temps plus ou moins long, a lieu *l'immolation* ou *occision* de la victime, cérémonie que suit immédiatement la *consommation*. Ici c'est le feu de l'autel, ou mieux encore, dans certaines circonstances extraordinaires, le feu miraculeusement descendu du ciel, qui dévore l'holocauste, à

la grande joie des prêtres et du peuple. Enfin la *communion* achève le sacrifice.

Dans l'ancienne Loi, le feu qui consumait les superfluités de la victime, représentait Dieu, qui était censé communier à cette hostie. Toujours, en effet, Dieu communie au sacrifice, mais quand il y communie seul, cette dernière phase du sacrifice semble se confondre avec la précédente. Les holocaustes étant de leur nature des sacrifices où le feu consumait toutes les parties de la victime, Dieu seul y communiait. Dans les sacrifices pour le péché au contraire, les prêtres communiaient à la victime, dont ils obtenaient une partie, épargnée en leur faveur ; et dans le sacrifice des hosties pacifiques, non-seulement Dieu et les prêtres, mais encore ceux qui les faisaient offrir, jouissaient du privilége de communier [1].

Telles sont donc les cinq parties distinctes d'un sacrifice parfait. Voyons maintenant comment elles se retrouvent toutes dans le sacrifice de l'Agneau divin.

§ I

LA SANCTIFICATION ET L'OBLATION

Mieux que celles qui l'avaient précédée, et qui n'en étaient que la figure, la Victime par excel-

[1] V. Gen.; Exod.; Levit.; Num.; Deuter.; III Reg. passim.

lence devait être séparée de tous les usages profanes, dédiée à Dieu, et vouée au sacrifice. Cette séparation ou sanctification ne s'est point faite par une cérémonie légale, mais comme nous l'apprend l'Evangéliste, elle a été opérée par Dieu lui-même [1], et cela dans le mystère de l'Incarnation. Alors Jésus a été sanctifié comme victime, en même temps qu'il était oint et consacré prêtre dans l'Esprit-Saint. Voici comment s'est passée cette grande chose : D'abord le Saint-Esprit se choisit une Vierge, au corps pur comme un rayon de cristal, à l'âme immaculée, afin que, selon sa génération temporelle, l'hostie du sacrifice soit d'une pureté parfaite, et le fruit de la virginité. Puis, à l'heure marquée, le Père céleste étend en Marie sa génération éternelle ; de son côté l'Esprit divin compose le corps très-pur de la victime, et en même temps, il y joint une âme [2] qui, n'ayant que lui pour auteur, sans le secours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, sont unis à la personne du Fils de Dieu ; et dorénavant ce que l'on appellera le Fils de Dieu sera le tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ce sera aussi une chose sainte par sa nature, sainte non d'une saintete dérivée et accidentelle, mais substantivement, *sanc-*

[1] Ioan. X, 36. — [2] C. Cyr. Alex. *Ep. ad Nestor. ante Concil. Ephes.*

tum [1], ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par sa nature [2].

Admirable et parfaite sanctification ! La sanctification des victimes antiques se faisait par l'imposition des mains et l'émission de certaines paroles, mais ce n'était là qu'une image. Ici la sanctification est produite par l'imposition de la substance divine elle-même, à laquelle l'humanité de Jésus-Christ est hypostatiquement unie, et par l'émission du Verbe de Dieu ! N'est-ce pas là, au fond, ce que signifient ces mots que prononçait le Christ à la cène : « Je me sanctifie moi-même pour mes disciples [3] ? » Et ne veut-il point dire ici, ce Prêtre par excellence, que sa personne divine sanctifie son hostie et la rend propre au sacrifice ?

Ainsi par sa double origine Jésus est saint. Comme premier-né du Père, et comme premier-né de la Vierge, il est de droit séparé de toutes choses. Dès le premier moment de sa vie humaine, il ne s'appartient plus, il est possédé de Dieu, il est irrévocablement désigné comme l'hostie qui doit réconcilier le ciel avec la terre. Pour lui, point d'autre destination que celle du sacrifice, point d'autre vie que celle d'une victime, point d'autre perspective que les douleurs inséparables de l'immolation.

[1] Luc. I, 35. — [2] Bossuet, *Elévat. sur les Myst.* XII° sem. 3° élév. — [3] Ioan. XVII, 19.

Mais à côté de Jésus, la sainteté, la pureté même, j'aperçois Marie, pure, elle aussi, d'une pureté incompréhensible, qui, par un privilége unique, lui est acquise dans sa conception même. Que signifie chez cette Vierge une sanctification aussi prodigieuse, une séparation aussi complète et aussi radicale d'avec la masse corrompue de la nature humaine ? Le corollaire de ce grand fait, le voici : Dieu a fait choix de Marie pour la posséder en qualité de victime, il a sur elle des desseins de mort et de destruction, il se l'est totalement réservée, en un mot, il l'a vouée au sacrifice. On peut envisager à ce point de vue celles d'entre les grâces extraordinaires de cette créature d'élite qui furent comme le complément de sa justice originelle et de son intégrité parfaite. Pour attirer, en effet, le regard du Très-Haut, il faut qu'une victime soit couronnée de fleurs. Or, il en est ainsi de Marie. Dieu l'orne de prérogatives que lui envient les plus hauts séraphins ; il la revêt d'une beauté spirituelle qui dépasse toute conception ; il donne, en elle, un parfum indéfinissable et un charme inusité à cette fleur que je ne sais nommer d'un seul nom, et que j'appellerais chasteté, virginité, candeur. Belle, précieuse, touchante hostie ! le Seigneur, en vous voyant marcher au martyre dans la lumière et dans l'amour, prend en vous de souveraines complaisances. En vérité, vous êtes digne de

monter avec Jésus au temple, et en offrant Jésus, de vous offrir vous-même.

Voilà donc Jésus et Marie introduits dans le temple, et présentés comme des victimes à la majesté de Dieu. Arrêtons-nous un moment pour considérer cette action qui, selon l'ordre logique, occupe le deuxième rang parmi les phases diverses du sacrifice.

Je dis d'abord que, si la sanctification d'une victime est un état passif, son oblation, lorsqu'il s'agit, bien entendu, d'une victime douée de raison, est un acte où la liberté intervient. Dans cet acte, la vie créée, la vie reçue, remonte, pour ainsi parler, vers sa source, par un libre don d'elle-même, par un complet abandon au Dieu qui l'a départie, et pour la gloire duquel elle se consume. On comprend dès lors que le véritable agent de cette opération touchante n'est autre que le cœur, le cœur, siége de la volonté. Isaïe avait annoncé que le Christ serait offert parce qu'il le voudrait [1]; et le Prêtre éternel lui-même voulant montrer que c'est dans son cœur qu'il offre son hostie, au moment où il accepte la loi de mort que Dieu a portée à son sujet de toute éternité, s'écrie: « Mon Père, je l'ai voulu, et votre loi est au milieu de mon cœur [2]. » Ainsi, l'oblation de la grande victime fut une opération du cœur de

[1] Is. LIII, 7. — [2] Ps. XXXIX, 9.

Jésus-Christ, un acte de sa volonté libre en conformité avec la volonté de son Père, un abandon total de sa vie au principe souverain de l'être, enfin une acceptation faite avec conscience et avec amour de la loi du sacrifice décrétée par la divine Majesté.

Dans tout sacrifice il y a deux oblations. La première, c'est une sortie de soi et un mouvement vers Dieu, figuré jadis par les animaux qui, après leur sanctification légale, étaient amenés à l'entrée du sanctuaire, offerts au Très-Haut, et voués à la mort. On peut appeler cela une initiation, initiation de la victime aux mystères du sacrifice, qui doit la dépouiller de sa vie imparfaite et indigente. La seconde oblation se pratique après la mort. Elle figure l'offrande que la victime fait d'elle-même, lorsque par la mort elle a reçu une vie plus sainte, et en quelque sorte divine, lorsque, arrachée aux infirmités terrestres, et élevée à une sphère plus haute, elle est initiée à la gloire, et unie pour jamais à son Auteur [1].

Cette dernière oblation, Jésus a commencé à la pratiquer le jour de son Ascension glorieuse. En ce jour il a été élevé et offert, et il ne cessera éternellement d'offrir et d'élever son cœur, victime immolée une fois et toujours vivante devant Dieu.

[1] Il faut lire sur ce sujet Mgr Baudry, *le Cœur de Jésus*, p. 383 sqq.

Mais pour sa première oblation ou initiation, on peut se demander quand elle a eu lieu. A cette question il faut répondre qu'elle s'est continuée durant tout le cours de sa vie mortelle. « Le Fils de Dieu, dit le cardinal de Bérulle, dès le premier moment de sa vie en sa Mère, se consacre à la vie, à la croix, à la mort qui s'ensuivra par après. Et cette oblation et volonté première de Jésus est une action non passagère comme les nostres, mais permanente, comme tenant de la nature et de l'état de l'éternité. C'est une action et volonté perpétuelle qui n'a jamais cessé ny jour ny nuict, qui n'a jamais esté divertie ny interrompue par aucune autre action, qui a esté toujours en son actualité dans son cœur. Comme dans le mesme cœur il y a un mouvement perpétuel auquel consiste la vie, aussi ce mouvement intérieur et spirituel a esté perpétuel au cœur et en l'esprit de Jésus [1]. » Quoique cette oblation fût faite en secret dès le premier moment de sa vie, sur l'autel dressé dans le cœur de la Vierge, quoiqu'elle se continuât sans interruption, sous l'impulsion de l'Esprit divin [2], cependant il est une circonstance solennelle où elle fut publiquement déclarée. Ce fut au jour de la Purification. « En ce jour nous voyons, écrit Bossuet, Jésus-Christ qui se présente dès sa plus tendre

[1] *Vie de Jésus*, c. 26, cité par Mgr Baudry. loc. cit. — [2] Hebr. IX, 14.

enfance aux yeux de son Père, pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous voyons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout-à-coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et, par une suite nécessaire, pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance [1]. »

Mais remarquez un des traits caractéristiques de ce grand événement. En se présentant ainsi dans le temple devant la face de son Père, Jésus ne s'y présente pas seul. Car, de même que le décret éternel de l'Incarnation avait dépendu, dans l'ordre de l'exécution, du *fiat* prononcé par la Vierge, ainsi le décret du divin sacrifice ne devait s'accomplir que grâce au consentement et moyennant l'offrande de cette même Vierge. Voilà pourquoi, en cette heure solennelle de son initiation aux mystères, Jésus apparaît entre les bras de Marie ; voilà pourquoi c'est Marie qui le porte au temple, et qui offre pour le salut du monde le grand don que le monde a reçu de ses mains. Mais en rem-

[1] *Prem. serm. pour la Purificat.*

plissant une fonction aussi glorieuse, cette Mère incomparable entre elle-même dans les saintes dispositions de son Fils. Elle comprend, en effet, que si tous les membres du corps mystique de son Jésus doivent être des hosties vivantes, elle doit l'être, elle surtout, que Dieu a si intimement associée au grand sacrifice. Déjà elle s'était offerte au premier éveil de sa raison; déjà elle avait fait à Dieu, lorsque ses parents l'amenèrent dans le temple, le don le plus absolu d'elle-même; déjà elle lui avait présenté, en lui consacrant sa virginité, un sacrifice précieux. Aujourd'hui c'est une oblation plus intime et plus parfaite encore. Le saint vieillard Siméon, unissant dans ses paroles le Fils et la Mère, le crucifié et la Vierge des douleurs, lui annonce sous l'inspiration d'en haut, qu'un glaive transpercera son âme [1]; et aussitôt Marie acquiesce, pour elle-même comme pour son Jésus, à la loi du sacrifice, aussitôt elle se soumet avec une obéissance passive aux ordres du ciel. Unie de cœur au cœur même de Jésus-Christ, participant à tous ses sacrés mouvements, elle ressemble à la fois au Prêtre qui offre son hostie, et à la victime placée sous le couteau du sacrificateur, et qui attend la mort.

Ainsi eut lieu à l'entrée du sanctuaire terrestre [2],

[1] Luc. II, 34, 35. — [2] C'est le nom que lui donne saint Paul, *sanctum saeculare*. Heb. IX, 1.

l'offrande ou l'initiation solennelle de Jésus et de Marie. On le voit mieux encore maintenant, cette partie du sacrifice est la seule véritablement active pour la victime; c'est pourquoi elle doit se continuer sans interruption dans le cœur de celle-ci, durant toutes les autres opérations qu'elle aura à subir. Acte prolongé depuis le commencement de la vie jusqu'au dernier soupir des deux nobles victimes, et qui en réalité ne fut que manifesté au jour de la Purification. Acte d'héroïque obéissance aux décrets providentiels, et d'immense amour envers Dieu et envers les hommes. Acte enfin qui procura aux deux âmes qui l'accomplirent le plus parfait bonheur qui se puisse trouver dans la vie. Car lorsqu'une âme est embrasée d'un amour surhumain, lorsque pour Dieu elle se consume en de saints désirs, elle est poussée au sacrifice par une force invincible, elle aspire à la croix, elle se précipite dans le feu de l'autel, où elle veut brûler et renaître pour glorifier son Dieu. Avec quelle ardeur elle se laisse initier aux terribles mystères de la souffrance! Par quels élans elle répond à l'annonce du martyre! Miracle qui ne se voit que là; la joie et la douleur, nourries par des causes différentes, cohabitent en elle, et la joie s'accroît par la douleur [1]. Cette âme se complaît dans cette sorte de destruction qui est le sacrifice, et son

[1] Suarez a fort bien démontré comment la joie et la tristesse,

amour enfin ne s'apaise que dans la consommation.

§ II

L'IMMOLATION

L'immolation [1] ou l'occision de la victime n'est autre chose que la destruction ou tout au moins le changement par lequel la victime est dépouillée de sa vie propre, c'est-à-dire de sa forme ancienne, et revêtue d'une vie nouvelle, c'est-à-dire d'une forme plus noble et plus digne de la Divinité.

L'agneau était égorgé ; le bouc émissaire, après qu'on lui avait imposé, en prononçant des imprécations, les péchés du peuple, était chassé hors de l'enceinte du camp, conduit dans le désert, et abandonné aux bêtes féroces. Double figure de Jésus-Christ, de cette sainte et douce victime qui, chargée de tous les péchés du monde, a souffert hors la ville, et a subi la mort que lui ont infligée des hommes criminels et féroces. Approchons-nous

issues de motifs différents, peuvent subsister dans un même cœur. *In III part. s. Thom.*, disp. 38, sect. 2.

[1] Le mot *immoler*, *immolare*, veut dire, dans son acception primitive, répandre de la farine mêlée de sel, appelée *mola salsa*. On en répandait, en effet, sur la tête des victimes, au moment de les égorger.

de cette victime avec respect et amour, et fixons nos regards sur cette action capitale qui s'appelle l'immolation.

Nous le verrons, c'est le Prêtre qui va remplir maintenant son ministère divin, c'est Jésus en tant que Prêtre qui va agir, tandis que Jésus, en tant qu'hostie, demeurera passif. En qualité de Prêtre du Très-Haut, Jésus a droit sur la vie de sa victime. Ce droit, le Père éternel l'a conféré à son Fils en même temps qu'il l'appelait au sacerdoce [1], en même temps qu'il le livrait pour nous [2]. Voilà le pouvoir auguste, le pouvoir de poser sa vie et de la reprendre [3], dont le Christ va user. Mais comment pourra-t-il en user librement, comment pourra-t-il agir en qualité de Prêtre, si, loin de se donner la mort, il ne fait que la recevoir de la main de ses bourreaux? Et ne faut-il pas voir plutôt dans ces derniers les véritables prêtres de ce sanglant sacrifice? Non, les bourreaux de Jésus sont des criminels, les plus grands des criminels qui furent jamais. C'est en regard de sa propre volonté qu'il faut mettre la mort du Christ, et sous ce rapport, le Christ nous apparaît réellement comme un Pontife, qui expose lui-même son hostie sainte, c'est-à-dire sa chair virginale, aux tourments de la Passion, et qui la soumet au dernier des supplices [4].

[1] Hebr. V, 5. — [2] Ioan. III, 16; Rom. VIII, 32. — [3] Ioan. X, 17, 18. — [4] Ephes. V, 25. V. Thom. Aquin. *Summ.* part. III, q. 22, a. 2.

Ceci posé, considérons l'hostie sous l'action du sacrificateur, et considérons-la surtout dans sa partie la plus intime. Il doit y avoir, en effet, dans la victime une partie intérieure qui reçoit cette action d'une manière plus puissante, parce qu'elle en est directement touchée, et cette partie ne peut être que le cœur. C'est donc le cœur de Jésus, véritable hostie, qui est proprement immolé, broyé et anéanti dans la Passion ; c'est ce cœur qui est en plein sous le coup rigoureux du sacrificateur, et qui en ressent plus profondément la terrible atteinte.

Veut-on comprendre ce mystère ? Qu'on se rappelle que l'innocente victime est chargée de tous les péchés du monde, et que la justice divine abhorre infiniment le péché. Cette victime une fois constituée dans cet état, il suffit au sacrificateur de la mettre en présence de la sainteté de son Dieu, et d'imprimer fortement dans son âme cette sainteté redoutable. Aussitôt elle se sent oppressée d'un poids énorme , elle tombe dans une angoisse indicible, elle se trouve environnée de toutes parts d'objets désolants ; la colère de Dieu lui apparaît armée pour la frapper, et elle est saisie d'un effroi mortel. La peine qu'elle ressent à la vue de ce grand Dieu si indignement offensé, semblable à une huile bouillante, l'envahit. Paraître en sa présence couverte des crimes de l'univers, lui

semble un supplice si douloureux, qu'elle se précipiterait plutôt mille fois dans toutes les tortures imaginables. Aussi elle appelle sur elle tous les tourments et la mort même, pourvu qu'elle puisse expier l'iniquité de la terre, et apaiser la sainteté du Seigneur [1].

Voilà dans quel état se trouve le cœur de Jésus au jardin des Olives. C'est ici peut-être qu'il a plus souffert intérieurement qu'en tout le reste de sa Passion. Se voyant dans un délaissement général du ciel et de la terre, et chargé des péchés de tous les hommes, il parut alors devant la sainteté de Dieu, qui, oubliant pour ainsi dire le nom de Père, et n'ayant pas égard à l'innocence de cette douce victime, le froissa dans sa fureur, et lui fit boire jusqu'à la lie le calice qui contenait le fiel et l'amertume de sa juste indignation. Non, il n'y a point de créature qui puisse comprendre la grandeur des tourments que Jésus souffrit en cette heure terrible, lorsqu'il criait à son Père, et répandait sur le sol une sueur de sang [2].

Sous l'impulsion d'un double amour, amour de

[1] Le Sauveur daigna faire sentir à la Bienheureuse Marguerite-Marie les étranges rigueurs de la sainteté de justice. V. *Hist. de la B. Marg.M.* par le P. Daniel, ch. XVII; *Vie et OEuvres de la B. Marg.-M. Alacoque,* publ. par le Monastère de Paray-le Monial, t. I, p. 58 sqq. — [2] V. la description que le divin Maître fit lui-même de ces tourments, à la B. Marguerite-Marie,

son Père dont il brûlait d'apaiser la justice, amour des hommes, de ses élus surtout, dont il portait en ce moment toutes les douleurs, Jésus dévoua son corps et son âme à l'étreinte des plus effroyables tortures ; il subit cette flagellation si cruelle qu'il semble que la nature ne l'aurait pu endurer sans succomber ; ces meurtrissures affreuses qui, sous le fouet des bourreaux, défigurèrent le plus beau des enfants des hommes, et firent jaillir de toutes parts son très-précieux sang ; ces coups terribles qui déchirèrent sa chair et lui dénudèrent les os ; ces injures enfin, ces blasphèmes, ces sarcasmes, ces crachats, rassasiement d'opprobres [1].

Puis vint la honte du couronnement d'épines, où la cruauté et l'insolence des bourreaux renchérirent encore. On revêtit Jésus d'un manteau de pourpre pour le livrer à la risée de tous, on le traita comme un roi de théâtre, on lui voila la face, on le souffleta, on l'accabla de mépris et d'outrages inspirés par une fureur vraiment infernale. Les pointes acérées de cette couronne entrèrent si

Vie et OEuvres, t. I, p. 52, 53. Une autre âme bien grande aussi, la vénér. Agnès de Langeac, vit ce divin Maître prosterné la face contre terre, et tout baigné dans son sang. V. *sa Vie*, par M. de Lantages, édit par l'abbé Lucot, II part. c. 4.

[1] D'après sainte Brigitte (*Révél.* liv. I, c. 10), la sainte Vierge assista à la flagellation, ce qui n'est nullement en contradiction avec le récit évangélique.

avant dans la tête de l'Homme-Dieu, que son sang jaillit en abondance, et couvrit sa face adorable.

Cependant chargé de sa croix, Jésus s'achemine vers le lieu de l'immolation. Il est bientôt rejoint par Marie, et nous voyons ces deux victimes gravir ensemble la montée du Calvaire. Elles vont recevoir enfin ce baptême que leur cœur attendait depuis si longtemps [1]. Aussi le désir leur brûle les entrailles.

Avec une héroïque soumission Jésus se laisse dépouiller de ses vêtements ; avec un amour inénarrable il étend ses mains et ses pieds sur la croix ; il est cloué sur cet autel qu'il avait contemplé de toute éternité, qu'il s'était choisi comme le lieu de son bonheur, vers lequel avaient tendu tous ses pas. Le voilà élevé entre ciel et terre devant la face du Très-Haut ; et voilà le Très-Haut qui dispense à son Fils une douleur miraculeuse dans son intensité.

Alors eut lieu l'événement le plus grand que virent les siècles. Le Pontife éternel offrit à Dieu le sacrifice de la nouvelle Alliance, accomplissant ainsi l'acte capital du sacerdoce, que les autres n'avaient fait que préparer. Il adora, il rendit grâces, il apaisa la justice infinie, et il fit descendre sur la terre purifiée les grâces d'en haut.

[1] Luc. XII, 50.

La Vierge se tenait devant l'autel de la croix. Elle s'associait à la volonté du Père, parce qu'il fallait que Jésus fût crucifié du consentement unanime de son Père selon la divinité et de sa Mère selon l'humanité. Elle s'associait aussi à la volonté du Fils, parce qu'il fallait qu'elle coopérât elle-même au sacrifice dans une juste proportion. Car, ayant formé cette hostie sainte de sa propre substance, elle conservait sur elle un droit naturel et sacré, que Dieu, l'auteur et le gardien de tout droit, ne lui déniait point. C'est pourquoi le don infiniment précieux qui s'offrit là, s'il fut avant tout le don de Jésus, fut aussi, quoique à un titre inférieur, le don de Marie.

En ce moment sans doute Jésus et Marie se regardèrent. Ils se regardèrent des yeux du cœur, de ces yeux dont un seul regard allume la charité [1]; et par ce regard ils se pénétrèrent l'un l'autre. Marie vit que si Jésus souffrait et mourait pour tous les hommes, il souffrait et mourait avant tout pour elle, pour payer le prix que lui coûtait l'admirable rédemption de sa Mère; elle comprit que Jésus, le meilleur des fils, portait en lui la douleur de cette Mère si chère, et qu'il se plaisait en ses propres souffrances non-seulement parce qu'elles apaisaient la divine justice, mais encore parce qu'elles montraient à Marie toute l'intensité

[1] Cant. IV, 9.

et toute la délicatesse avec laquelle il l'aimait. Jésus vit que Marie était le principal trophée de sa victoire sur l'enfer, sa plus précieuse conquête, et le plus beau fruit de sa Passion ; il reconnut qu'il lui était redevable de pouvoir rendre à son Père une gloire parfaite par un sacrifice digne de lui ; et il fut consolé par l'amour de mère, de sœur et d'épouse que lui avait voué cette tendre Vierge, et qui avait précipité celle-ci dans la voie du Calvaire jusqu'au pied de cette croix.

Oui, amour immense, et qui fit naître nécessairement dans le cœur de Marie une douleur proportionnée, une douleur suprême, déchirante, ineffable. Une grande mystique eut un jour la vision de ce qui se passait dans l'âme de Jésus, lorsqu'il était cloué là par les quatre membres et élevé entre la terre et le ciel. Voici ce qu'elle en dit : « Mon âme vit dans celle du Christ quelques-unes de ses douleurs avec leurs causes. Cette âme était sans taches, absolument sainte, et ne devait quant à elle jamais connaître le châtiment. Il ne souffrait donc que pour nous, que pour nous très-ingrats, très-indignes, qui nous moquions de lui dans le moment même où il nous rachetait. Le péché de ses bourreaux étant sans proportion, Jésus, qui haïssait le péché d'une haine infinie, ne sentait pas seulement sa Passion en tant que supplice, il la sentait en tant que péché, et souffrait d'elle

en tant que péché plus que des autres crimes.... Il souffrait inexprimablement de la malice de ses ennemis; leur zèle à abolir son souvenir, son nom et ses élus lui perçait le cœur... Cette âme très-sainte et très-noble recevait la douleur de partout à la fois. Toutes les tortures de son corps très-délicat, très-pur, très-sensible, retombaient avec toutes les amertumes, toutes les angoisses, tous les déchirements spirituels, sur son âme déchirée à la fois par la souffrance sans restriction, par la souffrance universelle. Ne croyez pas que ce soit là tout. La lumière de la vision me montra la foule des autres tortures, pour lesquelles je demande la permission du silence. C'est pourquoi, arrachée à moi-même par la douleur, ravie hors de moi dans l'extase de la douleur,

Je fus transformée en la douleur de Jésus-Christ crucifié [1]. »

Marie avait une capacité de cœur haute et profonde, par dessus toute créature [2]. Au pied de la croix, dans sa sublime contemplation, elle vit l'âme de son Fils incomparablement mieux qu'Angèle de Foligno, incomparablement mieux que tous les saints à qui le Christ patient se communi-

[1] *Visions d'Angèle de Foligno,* p. 115 sqq. — [2] Ibid. p. 270.

qua jamais. Pour cette double raison, bien plus réellement qu'Angèle,

Elle fut transformée en la douleur de Jésus-Christ crucifié.

§ III

LE CŒUR BLESSÉ DE LA VICTIME

Après que Jésus eut, par une parole dont l'effet sera éternel, uni sa Mère au disciple bien-aimé [1], il vit que les prophéties étaient accomplies, et inclinant la tête, il rendit l'âme [2].

« C'était la veille du sabbat, dit l'Evangéliste, et afin que les corps ne demeurassent point à la croix le jour du sabbat (car ce sabbat-là était un jour fort solennel), les juifs prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les faire enlever. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes du premier, et de l'autre qu'on avait crucifié avec lui. Puis étant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes. Mais un des soldats lui perça le côté d'une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est

[1] Ioan. XIX, 26, 27. — [2] Ibid. 28-30.

véritable; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyez aussi. Car ces choses ont été faites afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : « Vous ne briserez aucun de ses os ; » et à cause de cette autre encore : « Ils verront ce qu'ils lui « ont percé [1]. »

Tel est le récit simple et grand de l'Evangile. Par une faveur singulière, il était réservé au disciple bien-aimé de sonder dans leur source même les mystères de l'amour de Jésus-Christ, et de les annoncer à l'Eglise. Grâce à Jean, l'Eglise connaît le cœur de son Epoux !

Car ce fut le cœur même de Jésus, et non pas seulement son côté, qui reçut l'atteinte profonde de la lance. Les révélations qu'en eurent les âmes les plus saintes et les plus proches de Jésus-Christ nous l'apprennent, les maîtres de la vie spirituelle le proclament, les théologiens et les commentateurs de l'Ecriture l'affirment en grand nombre [2], et le glorieux pontife qui occupe aujourd'hui la chaire de Pierre, fidèle interprète de la tradition, le déclare à son tour dans un document solennel, dans le décret de Béatification de l'apôtre du Sacré-Cœur, Marguerite-Marie [3]. Ah ! si l'Evangile en racontant le coup de lance, ne s'est pas servi de

[1] Ibid. 31-37. — [2] V. le P. de Galiffet, *La Dévotion du Cœur de Jésus*, part. I. liv. II, art. 2. — [3] Ce décret de Béatification fut donné à Castelgandolfo, le 19 août 1864.

termes plus explicites, c'est que Dieu voulait sans doute que l'Eglise elle-même découvrît par le seul instinct de son amour, l'endroit où la lance avait touché.

Ce coup de lance acheva d'une manière admirable l'immolation de la victime. Qu'y avait-il, en effet, de plus élevé, de plus noble, de plus parfait, je ne dis pas dans le reste de la création, mais même en cette sainte hostie? Assurément c'était le cœur de l'Homme-Dieu, ce cœur, source de sa vie physique, qui avait élaboré le sang devenu notre rançon ; ce cœur, principe aussi de sa vie morale, puisqu'il était le siége de son amour. Eh bien ! afin qu'il parût dans l'immolation de la victime, quelque chose d'inattendu, d'achevé, de souverainement digne de Dieu, c'était ce cœur même que le fer devait atteindre ; il ne devait pas seulement l'atteindre, il devait y pénétrer, pénétrer jusque dans ses dernières profondeurs. Aussitôt qu'il y eut pénétré, par la plaie béante qu'il fit, on vit sortir du sang et de l'eau, dernier épuisement de vie et d'amour.

Comme la chaire morte des animaux immolés demeurait sur l'autel de la Loi ancienne, ainsi notre touchante victime, privée de vie, égorgée et versant tout son sang, reposait sur l'autel de la Loi nouvelle, c'est-à-dire sur la substance du Verbe incarné. Cependant Marie se rapprocha

encore de cet autel, et appuyée sur son fils d'adoption, entourée en esprit de tous les prêtres, ses fils aussi, qui devaient perpétuer jusque la fin des siècles le sacrifice de la croix, elle exerça en union avec eux les sublimes fonctions de son mystique sacerdoce.

Ce qui se passa alors, nous le décrirons avec les paroles mêmes dont se sert l'écrivain sacré, quand, dans le livre de l'Ecclésiastique, il trace le portrait du grand prêtre Simon, fils d'Onias, l'exemplaire des pontifes :

« Marie, revêtue de sa robe de gloire et de tous les ornements de sa dignité, apparut comme un olivier qui pousse ses rejetons, et comme un cyprès qui s'élève bien haut...

« Elle se tint debout devant l'autel, *et reçut une partie de l'hostie de la main du Prêtre.* En ce moment elle était environnée de ses frères dans le sacerdoce comme d'une couronne ; ils se pressaient autour d'elle, comme des cèdres plantés sur le mont Liban,

« Et comme les branches du palmier ; et tous les fils du sacerdoce étaient dans leur gloire autour d'elle.

« L'oblation se présentait au Seigneur par leurs mains devant toute l'assemblée d'Israël ; *mais, pour achever entièrement le sacrifice à l'autel, et pour parfaire l'oblation du Roi glorieux,*

« *C'est elle qui porta la main à la coupe de la libation, et qui offrit le sang de la vigne* [1];

« *C'est elle qui répandit au pied de l'autel un vin dont l'odeur divine monta devant le Prince très-Haut* [2]. »

Vision sublime du sacrifice unique et véritable! Tandis que le Pontife offre, loin du tabernacle de son corps, le sang précieux du Testament éternel [3], Marie offre ce même sang sur la terre, elle met aux mains de ses fils de prédilection, des prêtres de son Jésus, le beau calice enivrant [4] plein du sang de la vigne véritable, et par ces mains consacrées, elles répand sur les âmes le vin mêlé d'eau dont l'odeur divine embaume le monde [5].

[1] La vigne véritable est Jésus, le sang de la vigne est le sang du Christ, V. Ioan. XV, 1, 5; Cant. I, 14; Gen. XLIX, 11; Isa. LXIII, 1-13; Apoc. XIX, 13. Cfr. Aug *contr. Faust.* lib. XII, c. 42; *Enarr. in* Ps. LV; Hippol. Portuen. *Demonstr. de Christo et Antichr.*; Iustin. *Dial. cum Triph.*; Petr. Damian. *Rhythm. de S. M. V.*; Anon. *in Menaeis*, 26 ian. — [2] Eccli. L, 11-17. Nous n'avons changé qu'un pluriel en un singulier, dans ce texte. La liturgie de l'Eglise nous fait penser à l'union de Marie avec les prêtres dans le sacrifice, lorsqu'elle invoque les saints *qui se tinrent fidèlement avec la Vierge, et lui furent associés sous la croix.* V. *Missal. Rom. Miss. in fest. VII Dolor. B. M. V., Orat. et Secret.* -- [3] Hebr. IX. 11, 12; XIII, 20. — [4] Ps. XXII. 5. — [5] Le Moyen Age a représenté plus d'une fois dans ses monuments, à la droite du Christ en croix, la personnification de l'Église, tenant en ses mains un calice dans lequel elle reçoit le sang et l'eau jaillissant du côté entr'ouvert de Jésus (V. *les Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 39 sqq. et pl. 4-8, et la *Monogr. de la Cath. de Bourges*, par les Pères Martin et Cahier, p. 42 sqq.). Quel-

Le moment où ce mystère commença, ce moment qui divisa les temps, ce moment paraît durer encore, et ne devoir jamais finir. Le ciel et la terre ne me semblent plus qu'un seul lieu, le lieu saint du sacrifice. Tout disparaît, car tout n'est rien : il n'y a que Jésus, sur son autel unique, le cœur entr'ouvert, célébrant, à la fois ici-bas et là-haut, le sacrifice éternel !

Pourquoi faut-il des paroles sans fin pour exprimer péniblement ce que l'âme embrasse d'un seul regard ? Durant ce sacrifice, je vois encore naître l'Eglise. Elle sort, semblable à une fiancée sans tache, du côté entr'ouvert du nouvel Adam, endormi sur la croix. Les deux fontaines mystérieuses du sang et de l'eau, servent à la former ; l'une, le baptême qui nous régénère, l'autre, l'Eucharistie qui nous alimente. Ainsi, par son cœur blessé, le Christ se construit une maison sainte, où sera dressée sans cesse la table du Seigneur. De là partiront les Apôtres, pour aller crier au monde : « Venez, venez manger le pain, venez boire le vin préparé pour vous [1] ; et, en approchant vos lèvres

quefois, sur les ivoires et sur les vitraux anciens, on rencontre la figure de la sainte Vierge à la place de celle de l'Église; et le Père Cahier a fort bien démontré que la signification mystique de ces représentations demeurait la même, la sainte Vierge étant censée remplir alors les fonctions de l'Église (Ibid. p. 114-116). Ce genre de symbolisme a du reste des antécédents dans les monuments des premiers siècles chrétiens.

[1] Prov. IX, 1.

du divin breuvage, croyez que vous le puisez tout chaud au côté même du Sauveur [1]. »

Près de la croix, Marie participe à ce mystérieux enfantement. Nouvelle Ève, Mère des vivants, Epouse tendrement unie au cœur de l'Epoux, elle donne à Jésus-Christ des fils, qui seront aussi ses fils, et sur lesquels ils tiendront à deux le sceptre de l'amour. Car le sang versé de Jésus est son titre à la royauté des cœurs. Le voyez-vous suspendu entre la terre et le ciel, le cœur mis à nu ? Il attire tout à lui par des attraits puissants, par un charme invincible [2]. C'est le bien-aimé blanc et vermeil [3], le roi victorieux des cœurs. C'est le guerrier aux vêtements teints de pourpre, qui se révèle dans toute la majesté de sa force, dont les paroles sont la justice, dont les exploits sont le salut [4].

Or, Jésus ne veut être le roi des cœurs que pour attirer les cœurs dans le sien ; il n'appelle les âmes à la vie de la grâce que pour les faire parvenir, au moyen des transformations douloureuses du sacrifice, jusqu'à la vie de la gloire ; il ne s'est donné, en un mot, un corps mystique que pour pouvoir l'immoler, à l'exemple de son corps naturel [5], et

[1] V. Aug. *Tract. CXX in Ioan.*; Innocent. VI, *in decreto de Festo Lanceae et Clavor.*; *Breviar. Rom. Hymm. in eod. officio*, etc., etc. — [2] Ioan. XII, 32. — [3] Cant. V, 10. — [4] Is. LXIII, 1-3. — [5] V. I Petr. III, 18.

compléter en lui ce qui manque à ses Passions [1]. Si telle est la destinée de tous les membres de Jésus-Christ, à plus forte raison, l'est-elle du membre principal, de la Vierge Marie. Aussi, comme nous l'avons montré déjà, le fer qui perça le cœur de Jésus, perça aussi l'âme de Marie. Ce fut le glaive de douleur qu'avait annoncé le saint vieillard Siméon, au jour où elle s'était présentée dans le temple avec le fruit de son sein [2].

A peine la lance eut-elle touché le cœur de Jésus, l'on ne peut douter que le cœur de la Vierge n'y fût attiré par une force divine, qu'il n'y pénétrât par un élan profond, et qu'il ne s'y établît comme sur l'autel intérieur de son sacrifice. Si notre amour ne l'eût deviné, les révélations du divin Maître à Marguerite-Marie en feraient foi. Car, on le sait, dans une de ses premières communications à la vierge de Paray, Jésus-Christ voulut montrer son cœur renfermant en lui le cœur tout lumineux de sa Mère [3].

S'il nous était donné de sonder le mystère de cette perte du cœur de Marie dans le cœur de Jésus, de connaître les effets et les dispositions ressenties par ce cœur virginal à ce contact divin ! En ce moment le corps et l'âme de l'Homme-Dieu étaient séparés par la mort, mais la Divinité les

[1] Coloss. I, 24. — [2] Luc. II, 35. — [3] *Vie et Œuvres de la B. Marg.-M.* t. I, p. 91, en note.

soutenait l'un et l'autre, et agissait sur tous deux. Cette opération mystérieuse et ineffable du Verbe, s'exerçant dans le milieu adorable de son cœur mort, Marie en éprouva-t-elle la forte atteinte ? La substance divine, semblable à la pointe de la lance, pénétra-t-elle dans son cœur virginal, pour immoler en un mode surprenant cette hostie d'agréable odeur ? Ah ! le secret de cette sublime transfixion, l'âme obscurcie par les vapeurs d'ici-bas ne le peut atteindre. Ce fut un martyre d'amour, ce fut une douleur suave. Les anges virent le cœur de la Vierge, blessé comme le cœur du Prêtre, épancher devant Dieu, avec d'inexprimables tressaillements, son sang et sa vie : effusion mystique, digne d'accompagner le sacrifice de la grande victime qui s'achevait.

Après avoir contemplé tant de merveilles autour et au dedans du cœur adorable de Jésus-Christ, comment ne point aimer ce cœur, comment ne le point entourer d'adorations et d'hommages ? Adorer ce cœur, c'est adorer le trône de l'amour de Jésus, le siége de ses inspirations ; c'est adorer ce transport de charité éternelle [1], qui a forcé le Verbe de Dieu à s'offrir comme victime pour notre rachat, et qui, après l'avoir fait naître de Marie, l'a attaché à la croix.

[1] Je trouve cette belle expression dans une homélie prononcée en janvier 1871 par Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Mais il ne faut pas seulement aimer et adorer le cœur du Verbe incarné, il faut encore aimer et adorer la plaie que le fer du soldat y a faite. Comme le culte particulier que nous vouons au Sacré-Cœur est le sommet de notre culte envers l'humanité sainte de Jésus-Christ, ainsi le culte spécialement tendre que nous portons au cœur de notre victime en tant que blessé par la lance, paraît à son tour le couronnement du premier. Bien que le culte envers le Sacré Cœur soit ancien dans l'Eglise, il n'a reçu néanmoins que dans les derniers âges son développement doctrinal et liturgique, ainsi que sa forme explicite consacrée par la dévotion des pontifes et des peuples. Suivant une prédiction célèbre, il était destiné à exciter et à réveiller la langueur des fidèles en la vieillesse de l'Eglise [1]. Révélé d'abord par le Christ lui-même à la bienheureuse Marie-Marguerite, il ne tarda point à se répandre, après la mort de cette virginale amante du Sauveur, et à s'établir dans l'univers entier, malgré les contradictions de toute sorte qu'il eut à subir [2].

Un et indivisible en lui-même, le cœur de Jésus Christ se présente néanmoins à nous sous un triple aspect. Il se révèle d'abord au cénacle, où

[1] V. *Insinuations de la divine piété*, par sainte Gertrude, liv. IV. — [2] V. l'*Histoire de la B. Marguerite-Marie*, par le P. Daniel.

son amour s'est manifesté par l'institution de l'Eucharistie et du sacerdoce, et au tabernacle, lequel n'est que le cénacle perpétué jusqu'à la fin du monde. C'est plutôt sous cet aspect que l'Homme-Dieu a manifesté son cœur à la vierge choisie pour en être l'apôtre, ayant dessein que l'objet spécial du nouveau culte fût de reconnaître son amour infini dans le sacrement des autels, et de réparer les outrages que ce cœur eucharistique y reçoit de la part des hommes ingrats et coupables [1].

Le cœur adorable se dévoile ensuite à nous dans le jardin de Gethsémani. Là nous le contemplons écrasé sous le poids des iniquités de la terre, qu'il veut expier, sous le poids des douleurs de l'humanité, qu'il veut ennoblir en les sanctifiant. Indescriptible agonie, accompagnée de prières, de larmes et d'une sueur de sang. Afin de reconnaître l'amour qui en fut la cause, Jésus a réclamé de ses fidèles disciples un amour sympathique et compatissant, dont il a indiqué lui-même la forme et l'expression touchante [2].

[1] Jésus-Christ daigna indiquer lui-même à la B. Marguerite-Marie la forme de l'hommage et de la réparation qu'il réclamait. Ce fut d'abord la fête du Sacré-Cœur placée au vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement, puis la communion du premier vendredi du mois. La piété développant en ces derniers temps la pensée du divin Maître, a créé l'œuvre de la *Communion réparatrice*. — [2] C'est la pratique de l'*Heure sainte*, faite le

Enfin, il est un troisième et plus admirable aspect sous lequel le cœur du Verbe fait chair, se découvre à nos regards. C'est ce cœur victime, recevant sur la croix la blessure de la lance, image d'une autre blessure également profonde que lui fait une flèche sans fin, la flèche de l'amour [1].

Aimer, glorifier, panser cette double plaie, voilà ce que je voudrais prêcher aux âmes pieuses de notre temps. Qu'y a-t-il de plus digne d'exciter leur zèle, de plus capable d'alimenter leur charité ! En honorant la plaie aimable que porte au cœur l'Agneau immolé, en offrant les précieuses gouttes de sang et d'eau qui en découlent, elles confessent la royauté de Jésus-Christ, tant niée, tant attaquée de nos jours. En effet, le monde moderne a déclaré la guerre au Christ-Roi. Refusant de tenir aucun compte du fait surnaturel, d'où découle, en faveur de Jésus-Christ, un droit imprescriptible à la royauté des âmes, et à la royauté des peuples, il se retranche dans le droit et dans l'exigence de l'ordre naturel, et contre l'étendard de la grâce, il lève le drapeau de la nature. Reprise de cette guerre impie ouverte par Satan au commencement

jeudi de onze heures à minuit, que le Sauveur demanda à la Bienheureuse, comme l'hommage et la consolation dont son cœur avait besoin.

[1] Paroles de Notre Seigneur à la B. Marguerite-Marie. V. les deux ouvrages déjà cités qui concernent cette sainte vierge.

des choses, lorsque Dieu, ayant présenté son Verbe dans un état nouveau, c'est-à-dire dans la chair [1], cet ange rebelle frémit à la pensée de recevoir d'un Homme-Dieu, un surcroît actuel de lumière, de science, de mérite, et une augmentation éternelle de gloire et de béatitude, et se jugeant blessé dans la dignité de sa condition native, lui refusa ses adorations et ses hommages [2]. Mais les milices du Fils de la Vierge furent victorieuses dans cette lutte antique, et elles ne le furent, comme nous l'apprend l'Apocalyse, qu'en vertu du sang de l'Agneau immolé [3]. Ainsi, dans la grande lutte de l'Eglise contre le naturalisme moderne, si nous savons user du sang de notre victime, Dieu sans doute, vaincu par nos supplications, fera triompher bientôt sa cause ; il purifiera, il régénérera, il sauvera le monde, et l'on verra se vérifier ces

[1] V. Ps. XCVI, 8, et Hebr. I, 6, commentés par les Pères. — [2] V. Mgr Pie, év. de Poitiers, *Instruct. synod. sur les erreurs de notre temps*. On ne peut méconnaître un caractère frappant de ressemblance entre la rébellion des anges et la rébellion de la société moderne contre le règne social de Jésus-Christ et de l'Eglise. « Si l'on cherche dit éloquemment Mgr Pie, le premier et le dernier mot de l'erreur contemporaine, on reconnaît avec évidence que ce qu'on nomme l'esprit moderne, c'est la revendication du droit, acquis ou inné, de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel. » Pie IX a condamné cette funeste erreur dans l'encyclique *Quanta cura* et dans le *Syllabus* y annexé, du 8 décembre 1864. — [3] Apoc. XII, 11.

paroles inscrites sur le piédestal de l'obélisque du Vatican :

LE CHRIST TRIOMPHE
LE CHRIST RÈGNE
LE CHRIST COMMANDE

Quelle belle et noble mission est donc réservée aux âmes de notre temps qui s'approchent du cœur blessé de Jésus-Roi, et qui l'entourent comme une garde d'honneur fidèle, combattant pour son règne avec l'arme de la prière ! De même que Jésus sur le Calvaire attirait près de lui, pour le consoler, les âmes grandes, Marie, Jean et les saintes femmes, ainsi de nos jours appelle-t-il autour de son cœur blessé les âmes dégagées de la terre, généreuses, ardentes, soupirant après le martyre, ne connaissant plus d'autre intérêt que ses intérêts, plus d'autre gloire que sa gloire, plus d'autre désir que de le voir connu, aimé et exalté jusqu'aux confins du monde. Celles-là surtout le sauront consoler de toutes les ingratitudes qu'il essuie si souvent de la part des cœurs mêmes qu'il a le plus aimés. Celles-là surtout seront dignes de réparer, par leurs immolations, tant d'impiétés, tant de crimes, tant de hontes qui souillent la terre [1].

[1] **L'œuvre destinée à honorer spécialement le cœur blessé de Jésus, est la *Garde d'honneur du S.-Cœur,* association pieuse**

Allez donc, âmes heureuses, hosties choisies, prémices de notre temps, allez au cœur blessé de votre Époux, de votre Roi et de votre sacrificateur. Il ne s'est laissé ouvrir par le fer, ce cœur doux et aimable, que pour vous donner un abri et un refuge, où il prétend vous garder lui-même, comme un trésor précieux. contre les incursions et les piéges de l'ennemi [1]. Dans ce centre adorable, ainsi qu'il fut montré à Marguerite-Marie, vous trouverez le cœur de la Vierge, de la Mère, de la Reine, et ces deux cœurs, indissolublement unis, ne formeront pour vous qu'un seul autel. Souvenez-vous qu'il faut vous y reposer, non seulement vous y reposer, mais y adhérer par le fond même de votre être. Alors, ô âmes sacerdotales, le Prêtre véritable placera en vos mains le calice précieux contenant le sang et l'eau, et vous offrirez ce calice de bénédiction à la majesté du Père. Alors aussi, ô âmes victimes, vous serez immolées vous-mêmes, mêlant le sang de votre cœur au sang de l'Agneau. Cependant de divines harmonies éclateront au milieu de ce sacrifice d'agréable odeur,

née en 1863 au monastère de la Visitation de Bourg, et répandue dans le monde entier.

L'œuvre qui a pour mission de réparer une des plus graves offenses faites au cœur de Jésus, est celle de la *Dévotion au sacerdoce de J.-C.*, établie dans l'église paroissiale de Fère-Champenoise, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

[1] V. le décret de Béatification de la B. Marguerite-Marie.

accompli loin des yeux du monde, mais sous l'œil de Dieu. Et Jésus, inclinant sa tête vers son cœur, comme il l'inclinait sur la croix [1], prêtera l'oreille à votre chant de réparation et d'amour, et il sera consolé.

§ IV

LA CONSOMMATION ET LA COMMUNION

La victime préalablement consacrée et offerte à Dieu, a reçu le coup de la mort. C'est en ce moment qu'elle devient apte à subir une opération dernière, qui n'est autre que la consommation. Dans cette opération, en échange de la vie naturelle et terrestre qu'elle vient de perdre, la victime reçoit une vie nouvelle, une vie glorieuse, une vie en quelque sorte divine ; l'on peut dire en toute vérité qu'elle est comme transformée en Dieu.

Dans les sacrifices figuratifs, c'était le feu qui, absorbant et dévorant la victime, représentait cette action dont l'auteur véritable est non plus le prêtre, mais la Divinité elle-même. Car le feu est l'image de la plénitude divine, suivant cette parole de l'Ecriture : « Votre Dieu est un feu dévorant [2] ; »

[1] Ioan. XIX, 30. — [2] Deut. IV, 24.

et la victime étant entièrement consumée dans l'holocauste, était censée par là même changée en la représentation de Dieu, et transformée en la gloire du Très-Haut. Lorsqu'Aaron eut offert les prémices des sacrifices dans le tabernacle, et qu'avec Moïse il eut béni le peuple, la gloire de Dieu apparut à la multitude, sous la forme d'un feu descendu du ciel, qui dévora la chair et la graisse des victimes placées sur l'autel [1]. Quand Salomon eut achevé le temple, le feu descendit encore une fois des nues, dévorant l'holocauste et les victimes, et la majesté de Dieu remplit la maison du Seigneur [2].

La consommation du sacrifice de Jésus-Christ ne devait pas s'accomplir en figure, mais bien en réalité ; ce n'était pas le feu matériel, représentation de la Divinité, qui était capable d'absorber cette victime parfaite, mais la gloire de Dieu elle-même. Le feu matériel qui consumait les victimes lévitiques, sortait de l'autel, ou bien, par miracle, descendait des nues. Il fallait de même que le feu du sacrifice parfait fût un feu sorti de l'autel nouveau, c'est-à-dire de la substance divine de Jésus-Christ, et tout à la fois tombé du ciel. Ce feu véritable ne pouvait être que l'Esprit-Saint lui-même, procédant du Fils ainsi qu'il procède du Père, sorti par conséquent de l'autel, et descendu des cieux ; ce

[1] Levit. IX, 23 24. — [2] II Paralip. VII, 1.

fut donc lui qui opéra la consommation du sacrifice au jour glorieux de la Résurrection [1]. En ce jour, la vie humaine de Jésus-Christ étant détruite, tout ce qui restait de traces de sa mortalité, tout ce qu'il y avait encore en lui de défiguré et de terrestre, comme la ressemblance du péché et les infirmités propres aux enfants d'Adam, tout cela fut effacé, anéanti et absorbé dans la gloire. Une flamme intérieure transfigura cette victime sainte, en sorte que, sans rien perdre de la vérité de la nature humaine, elle fut revêtue et toute pénétrée d'une gloire telle qu'il convient au Fils du Père, et que, entrant dans un état réellement divin, elle n'eut plus de vie que pour Dieu. Ainsi, selon les expressions si fortes mais néanmoins véritables de saint Hilaire, Jésus ne fut plus Dieu en partie, mais il fut Dieu en entier, il forma un tout divin [2]. Ainsi, en récompense de ses prodigieux abaissements, son Père céleste le dota de la gloire qu'il lui demandait dans la dernière cène [3]. Cette gloire, il la possédait de toute éternité, en sa qualité de Fils consubstantiel du Père, mais au

[1] L'Apôtre nous fait bien entendre cette vérité lorsqu'il dit : *Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous.* Rom. VIII, 11. — [2] *De Trinit.* lib. XI, c. 40 et 42, cit. par le Père de Condren, *Idée du Sacerd.* c. 4, auquel nous renvoyons. — [3] Ioan. XVII, 5.

jour de la Résurrection, elle fut communiquée en un mode merveilleux à son humanité sainte, c'est-à-dire à l'hostie qu'il avait livrée pour nous.

Qu'il dut paraître grand en sortant de la tombe, ce lion de Juda, ce Fils de David, ce Roi puissant, victorieux et fort ! Qu'il dut jeter d'éclat, ce corps déifié sur lequel rejaillissait la gloire immense de l'âme ! A peine délivré de la mort, le voilà qui accourt à sa Mère éplorée, afin de rendre la joie à son cœur. Saintes âmes, qui l'avez entrevu dans l'extase ou dans le ravissement, dites-moi dans quelle lumière le vit Marie [1]. Mais qu'entends-je ? « Si nous essayions, me criez-vous, de dire la beauté et la splendeur de celui que nous avons vu, il nous faudrait une langue que nous ne savons pas. La joie de la vision que nous en eûmes fut tellement immense, qu'elle semble éternelle. C'était une telle splendeur, une telle magnificence, qu'auprès de lui le soleil paraît pâle. Ses yeux étaient éblouissants, flamme aveuglante. D'un seul de ses regards, il nous surmonta, il nous vainquit absolument. Ah ! nous ne pouvons faire entendre ce que nous avons contemplé, ni rendre ces visions qui ressemblent à des créations

[1] Les Évangélistes ne nous racontent pas l'apparition de Jésus à Marie ; mais la plupart des Pères croient que Jésus se montra tout d'abord à sa Mère. C'est là une vérité dont le cœur de l'Eglise a le sentiment.

nouvelles, car c'était l'Inénarrable qui était sous nos yeux [1] ! »

Dans cette communication bienheureuse qui suivit sans doute la Résurrection, Marie, l'âme la plus parfaite après celle de Jésus, vit son Fils d'une manière incomparablement plus claire et plus spirituelle que les âmes les plus favorisées ici-bas. Comme le rayon de soleil pénètre un pur cristal et l'illumine tout entier, ainsi les rayons de gloire de l'âme et du corps de Jésus durent pénétrer l'âme de Marie, et la remplir d'une beauté et d'une splendeur dont elle n'avait pas joui jusqu'à ce jour. Cette très-pure créature fut alors comme transformée en son divin Fils, et inondée d'inexprimables délices; et l'on se demande si la coupe de son cœur ne reçut pas une dilatation nouvelle, pour pouvoir contenir tant de joie.

Cependant les gloires de la Résurrection appelaient les splendeurs de l'Ascension. Une fois en possession de son immortelle vie, il était juste que la sainte victime allât en jouir dans le sein de son Père qui lui avait été préparé. Cette allée de la victime vers le Père, ce commerce intime noué entre elle et Dieu, c'est la fin du sacrifice, c'est l'éternelle communion.

[1] C'est là le langage que tiennent tous les mystiques après leurs visions. V. par exemple, Angèle de Foligno, dans le *livre des Visions*, c. 42, 43, 44 et 45.

La communion suit si bien la consommation de la victime, que ces deux parties du sacrifice sont à peine distinctes. Dans les oblations antiques, Dieu était censé participer ou communier à la victime dans le feu de l'holocauste qui la dévorait. « L'odeur de la victime, disait-on alors, a été agréable au Seigneur [1]; » « le Très-Haut a senti le parfum du sacrifice [2]; » « il a agréé la victime de l'holocauste [3]. » Et après que Dieu avait ainsi communié, les prêtres, le peuple, ceux pour qui l'oblation était offerte recevaient, à leur tour, une partie de cette même victime, ils la mangeaient, et communiant ainsi à l'hostie de Dieu, ils croyaient entrer en commerce avec Dieu lui-même [4].

Cette figure expressive ne s'est pleinement réalisée que par le sacrifice de Jésus-Christ. Quand fut consommé ce sacrifice par excellence, quand Jésus eut acquis une vie qui convînt à sa grandeur, quand prédestiné pour être le Fils de Dieu dans une souveraine puissance selon l'Esprit de sanctification, par sa Résurrection d'entre les morts [5], il eut obtenu la clarté et la gloire, il s'en alla à son Père. Et le Père reçut le Fils dans son sein éternel ; il l'y reçut non pas comme Dieu seulement, mais comme homme, c'est-à-dire qu'il l'y

[1] Gen. VIII, 21. — [2] I Reg. XXVI, 19. — [3] Sap. III, 6. — [4] V. le P. de Condren, *Id. du Sacerd.*, c. 5. — [5] Rom. I, 4.

reçut tout entier, avec cette chair naguère immolée et maintenant déifiée. Ce retour, cette nouvelle entrée du Verbe incarné dans le sein de son Père, ce repos du cœur de Jésus dans le cœur de Dieu, s'appelle la communion. Le Seigneur avait eu pour agréable l'odeur du grand sacrifice, il avait communié à l'hostie. Dans les sacrifices lévitiques, la victime semblait monter vers Dieu au milieu de la flamme et de la fumée. Ainsi, après son immolation, après sa consommation, c'est dans une nuée que Jésus s'élève vers son Père, revêtu de majesté et d'éclat.

Mais ce n'est pas Dieu seul qui doit communier à la victime, ce sont encore les hommes pour qui le sacrifice est offert. Réunir les hommes, les relier à Dieu, c'est un but digne du Pontife de la création, et il l'a atteint par la communion à sa victime.

Voilà la raison profonde pour laquelle Jésus a institué le sacrement de l'Eucharistie. Ses entrailles le brûlaient. Il voulait demeurer avec les hommes, il voulait ne faire avec eux qu'un cœur et qu'une âme ; comme son Père est en lui, et lui en son Père, de même il voulait qu'ils ne fissent qu'un en lui et en son Dieu [1]. Il a donc dans la dernière cène, la veille de sa mort, institué ce sacrement admirable d'amour, destiné à renouveler

[1] Ioan. XVII, 21.

d'une manière non sanglante, jusqu'à la fin des siècles, le sacrifice alors sur le point de se consommer, et à devenir en même temps pour les hommes la communion à ce même sacrifice. Touchante victime, il s'est donné là, il s'est donné tout entier. Il a mis le cœur des hommes en contact avec son cœur imprégné de sainteté et d'amour, et immergé depuis l'Ascension dans la lumière de la gloire ; avec son cœur qui est l'aliment de toute vie, le feu qui la transfigure dans une mystérieuse combustion, et la fin qu'elle doit atteindre pour toucher la béatitude. Merveilleuse fin ! elle n'est autre que la vie de l'Homme-Dieu dans le cœur de l'homme, en d'autres termes, l'alliance de Dieu avec la créature subsistant dans le cœur même de Jésus-Christ.

Pendant que ces adorables mystères commencent, pendant que le feu sacré descendu d'en haut au jour de la Pentecôte, ne fait de tous les fidèles, en les embrâsant, que des membres de la grande victime, pendant qu'en tous lieux se dresse le banquet eucharistique, au ciel Jésus apparaît dans la perfection et dans l'état glorieux de son sacerdoce. Il fut donné au disciple bien-aimé de l'y contempler dans les visions de Pathmos. Tel qu'il l'avait vu sur la croix, le cœur ouvert et versant jusqu'à la dernière goutte de son sang, tel il le revit au plus haut des cieux. C'était

toujours l'Agneau, l'Agneau immolé et répandant son sang. Mais cet Agneau divin était alors dans la gloire, et l'on entendait autour de lui les acclamations d'une multitude formée de prêtres et de rois [1].

[1] Apoc. IV, 10; V, 6, 8, 10; XIV, 4.

CHAPITRE VII

MARIE ET SAINT JEAN

Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.
IOAN. XIX, 27.

Marie descendit du calvaire, appuyée sur le disciple bien-aimé. Celui-ci, la considérant désormais comme sa Mère, la prit dans le lieu où il habitait, et veilla à tous ses besoins.

Comment ne pas admirer ici les dispositions de la Providence? Dieu ayant ordonné dès l'éternité toute la trame de la vie de Marie, élut deux hommes destinés à devenir successivement les gardiens de cette Vierge incomparable ; et comme la mission qu'il leur réservait était des plus sublimes, il les appela tous les deux à une sainteté éminente et même exceptionnelle.

Quels traits de ressemblance entre ces deux hommes ! Devant vivre dans l'intimité d'une vierge, il

convenait qu'ils fussent tous les deux des miroirs resplendissants : c'est pourquoi l'un et l'autre ils sont ornés de la vertu de virginité.

L'un résume en sa personne les gloires les plus éclatantes de l'ancienne Alliance : il est l'héritier de la dignité des patriarches, il est le possesseur des biens promis par les prophètes. L'autre obtient les dignités les plus augustes de l'Alliance nouvelle : il est Apôtre, il est pontife ; il sera Evangéliste, prophète et martyr.

Dans l'un nous honorons l'époux véritable de la Vierge ; dans l'autre son fils selon la grâce.

L'un est le gardien de Marie avant et pendant qu'elle possède Jésus ; l'autre est son gardien quand Jésus lui a été enlevé.

Il est donné à l'un de presser le Fils de l'homme sur son cœur ; il est donné à l'autre de se reposer sur le cœur du Fils de l'homme.

L'un nourrit Jésus du fruit de son labeur ; l'autre se nourrit de Jésus dans la dernière cène, où il boit l'amour à sa source.

L'un enfin accompagne fidèlement Jésus et Marie lorsque les mystères commencent ; il est dans le temple, aux côtés du Prêtre et de la Vierge, pendant l'oblation de la grande victime. L'autre, non moins fidèle, accompagne Jésus et Marie lorsque les mystères touchent à leur fin ; il est devant l'autel de la croix, près de ce même Prêtre

et de cette même Vierge, pendant la consommation du sacrifice.

Hommes incomparables, à qui Dieu confia ses plus précieux trésors! Leurs mains furent dignes de toucher le Verbe de vie, et de servir sa sainte Mère ; voilà pourquoi tous les siècles, pénétrés d'admiration, honoreront leur vertu et célébreront leur bonheur.

Joseph ayant atteint le terme de sa course avant le grand événement du calvaire, c'est Jean qui, en vertu du testament de Jésus, est entré dans ses fonctions sublimes auprès de la Vierge. Il les remplira avec fidélité tant que se prolongera l'exil de cette divine Mère. Jean a ecrit de lui même : « A partir de cette heure (où Jésus lui donna Marie pour Mère), le disciple la reçut chez lui ou dans ses biens [1]. On peut inférer de ces paroles que la Mère du Sauveur habita avec Jean, et que, selon le sentiment commun, elle l'accompagna habituellement dans ses courses apostoliques. Les autres Apôtres menaient à leur suite de pieuses femmes, qui, saint Paul l'atteste, leur tenaient lieu de sœurs [2]. Plus heureux, le disciple bien-aimé allait avec l'incomparable Vierge, avec sa Mère, dont la présence fécondait ses travaux.

Les écrits du nouveau Testament ne nous apprennent rien de plus sur la vie extérieure de

[1] Ioan. XIX, 27. — [2] I Cor. IX, 5.

Marie, depuis la Pentecôte jusqu'à sa mort. L'Esprit-Saint sans doute voulut glorifier par là, aux yeux de la postérité, la profonde humilité de son Epouse, dont tout le désir était de demeurer ignorée. Il est donc fort difficile d'établir les faits de l'histoire de la Mère de Dieu durant cette période, dont la longueur même nous est inconnue. Se rendit-elle à Ephèse avec saint Jean? Ou bien celui-ci n'évangélisa-t-il cette cité populeuse qu'après la mort de Marie? [1]. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette dernière vécut encore plusieurs années. Dieu en disposa de la sorte, d'après saint Laurent Justinien, afin d'accroître les mérites de la très-pure Vierge, afin d'exciter de plus en plus, par l'absence, son amour et ses désirs, et afin de fortifier, par le spectacle de ses sublimes vertus, l'Eglise naissante, en butte aux persécutions dès l'origine [2].

Mais si nous ne pouvons découvrir tous les faits extérieurs de la vie que mena la Vierge dans la maison de son fils adoptif, certes, il ne nous est pas défendu de pénétrer, à l'aide de la méditation, l'intime de cette vie admirable. Cherchons donc à nous en faire une idée, et à approfondir le sentiment qu'en ont les âmes pieuses. Aussi bien, il semble que l'auguste Vierge, véritable exilée depuis

[1] Nos données historiques sont insuffisantes pour résoudre cette question. — [2] Laurent. Iustin. *de Assumpt.*

le jour de l'Ascension, ne put plus vivre que du sacrifice, et pour le sacrifice, et qu'ainsi les dernières années de sa vie furent le magnifique couronnement de celles qui avaient précédé. Trois grandes choses durent l'occuper alors : l'Eucharistie, le souvenir des douleurs de son Fils, puis l'Eglise, et dans l'Eglise, celui qu'elle aimait d'un amour plus tendre, saint Jean. L'eucharistie fut son centre et son soleil ; le souvenir de la Passion fut comme l'ornement précieux que la vierge, que l'épouse, au dire de l'Ecriture, ne quitte jamais [1] ; saint Jean et l'Eglise furent l'objet constant de sa maternelle sollicitude. Contemplons Marie en regard de ces trois choses, et nous comprendrons comment sa très-précieuse vie ne fut jusqu'à la fin qu'un sacrifice.

§ I

L'EUCHARISTIE

Le Sauveur, à la veille de sa mort, dans la dernière cène, institua le sacrement de l'Eucharistie pour deux raisons : d'abord, afin que le sacrifice de la Loi nouvelle une fois offert sur la croix, fût perpétué sur la terre, comme il est éternellement

[1] Ierem. II, 32.

perpétué dans le ciel ; ensuite, afin que les fidèles encore dans la voie pussent jusqu'à la fin des âges communier à la victime sainte, comme les élus y communient sans interruption dans la patrie.

Au ciel Jésus-Christ demeure dans l'état glorieux de son sacerdoce. Il ne cesse point d'y sacrifier son hostie sainte, et les élus, qui forment son corps mystique, sacrifient avec lui ; ils offrent Jésus-Christ à son Père, et ils s'offrent eux-mêmes, rendant ainsi en Jésus-Christ l'adoration et le culte qui sont dûs à la Majesté divine : continuation dans la gloire du sacrifice de la croix.

Par une admirable disposition de la Providence, il fallait que ce même sacrifice de la croix se perpétuât aussi sur la terre, qu'il se célébrât ici-bas comme là-haut, sans interruption , à chaque heure et en tout lieu. Aussi le sacrifice de la messe est-il le même que celui de la croix. Il le contient. C'est la même victime que l'on y offre, et on l'y offre en tant qu'elle a été une fois immolée sur le Calvaire. Cette victime y paraît dans un état de mort mystique, représenté par la séparation des espèces du pain et du vin. Si son sang, participant désormais aux dots de la gloire, n'y coule plus comme sur la croix, qu'on ne s'y trompe pas, il y a là néanmoins une véritable effusion de ce sang, effusion mystique, qui ne se produit pas hors des veines de

la victime, mais bien dans le calice de l'autel et dans le cœur des prêtres [1].

On voit assez par ce qui précède que le sacrifice de la messe doit être encore, à quelque différence près, le même que celui du ciel. Contenant toutes les parties essentielles d'un sacrifice véritable, il est offert par le même Pontife, qui se sert ici, il est vrai, des mains consacrées de ses ministres. L'Agneau immolé qui repose sur l'autel des cieux, y est également sacrifié. Bien plus, cette précieuse victime s'y trouve dans l'état impassible dont elle jouit au ciel, vivant de la vie élevée et glorieuse que le Père éternel lui a communiquée dans la consommation de son sacrifice. Et en même temps qu'elle est là cachée sous les voiles sacramentels, elle repose néanmoins véritablement dans le sein de Dieu, qu'elle ne saurait quitter après y être entrée une fois. Mystère d'une profondeur inouïe! les espèces du pain et du vin, après la consécration, demeurent sur la terre, le prêtre les tient en ses mains bénies, et pourtant ce Jésus qui les soutient, ce Jésus présent sur nos autels, ne cesse un seul moment d'habiter le sein de son Père. Ainsi le ciel et la terre ne semblent faire qu'un, et en vérité, il n'y a qu'un seul autel et qu'un seul sacrifice.

Mais je l'ai dit, tout en étant le sacrifice véri-

[1] V. le P. de Condren, *Idée du Sacerdoce*, 1re part. c. 7 et 8.

table de la Loi nouvelle, l'Eucharistie est encore la communion au sacrifice de la croix. Car il convenait qu'après que le Père eût communié à la victime, ceux pour qui elle avait été immolée y communiassent à leur tour. On dira peut-être que cet adorable sacrement fut institué avant la mort de la sainte victime; mais nous répondrons que Jésus-Christ accomplit ce mystère par anticipation, en usant de sa toute-puissance. D'ailleurs ce mystère ne paraît avoir été renouvelé par les Apôtres qu'après l'entrée de Jésus dans le sein de son Père au jour de l'Ascension, qu'après la descente du feu divin, c'est-à-dire de cet Esprit de Dieu par qui le fruit du sacrifice nous est appliqué. A partir de ce moment, Jésus se donna en communion à ses fidèles; et il se donnera à eux jusqu'à la fin du monde, dans l'état d'une victime sanctifiée, offerte, immolée et consommée, de même qu'il se donnera ainsi éternellement à ses élus. La seule différence entre ces deux communions de l'exil et de la patrie, c'est qu'ici-bas il y a des voiles qui nous dérobent sa vue, et des interruptions à ses communications sacramentelles, tandis que là-haut il n'y aura plus de voiles, et il n'y aura plus la langueur des âmes qui soupirent après l'Epoux absent.

La Vierge Marie, ayant accepté, par un acte héroïque d'amour, de vivre dans l'exil loin de son Fils chéri, et de subir pour la gloire de Dieu, l'inef-

fable martyre de la séparation, devait nécessairement aimer l'Eucharistie, posséder l'Eucharistie, et offrir le sacrifice sur la terre, en attendant qu'elle le pût offrir au ciel. Sans nul doute, l'Eucharistie avait été instituée spécialement pour elle, afin de la consoler et d'embellir les derniers jours de son pèlerinage. Si l'on dit que le divin Sauveur institua ce sacrement parce que son amour pour les hommes l'avait vaincu, l'on dit vrai. Mais ce fut surtout l'amour qu'il portait à la Vierge, amour mille fois plus ardent que celui qu'il sentait pour toutes les autres créatures réunies, ce fut surtout cet amour-là qui subjugua son cœur. En faveur de Marie, il inventa ce merveilleux moyen d'unité, par lequel, sans cesser de demeurer dans le sein de son Dieu, il habita en même temps dans le sein de sa Mère, et jouit à la fois de doubles délices. C'est pourquoi l'Eucharistie était à Marie, était pour Marie ; c'est pourquoi Marie fut l'âme eucharistique par excellence, telle qu'il ne s'en trouvera jamais.

Quel jour que celui où l'Eglise naissante se vit réunie pour la première fois autour du saint autel ! Le prince des apôtres lui-même, on n'en peut douter, consacrant avec ses frères le pain et le vin, offrit dans le cénacle, parmi l'assemblée des disciples, l'auguste sacrifice. Là était Marie, la Mère de ce Sauveur présent sous les espèces sacrées ;

dans son cœur elle put recevoir son Fils, son Fils désormais glorifié au plus haut des cieux, et établi roi de la création entière. Ah ! les anges durent célébrer par de divins cantiques ce mystérieux retour de Jésus-Christ dans le sein virginal où il avait été conçu ; ils durent assister avec admiration et respect à cette *première communion* de leur Reine.

Mais ce n'était pas à Pierre, c'était à Jean que devait échoir l'heureux office de nourrir habituellement la Vierge du pain de l'Eucharistie. L'apôtre de l'amour ne semble-t-il pas lui-même l'insinuer lorsqu'il nous apprend qu'il reçut Marie dans sa maison, ou plutôt (car le texte sacré peut s'interpréter de cette manière) dans ses biens ? Assurément les biens de Jean n'étaient point des biens temporels, car il avait renoncé à ceux-ci pour suivre Jésus ; c'étaient des biens tout spirituels, des biens découlant de son sacerdoce, le pouvoir de consacrer le pain et le vin, et de distribuer les saints mystères. Le trésor de l'Eucharistie, voilà ce que Jean pouvait communiquer à Marie, voilà ce qu'il n'avait reçu que pour le dispenser tout d'abord à Marie. Ecoutons ici un pieux orateur : « Comme la très-sainte Vierge, dit-il, quoique remplie de la plénitude de l'esprit du sacerdoce, n'en avait point le caractère, et par conséquent ne pouvait en exercer par elle-même les fonctions ; le Sauveur lui donna saint Jean au Calvaire, non seulement pour qu'il

lui tînt lieu de fils en sa place, mais encore pour qu'il lui donnât par les saints mystères, qu'il célébrait pour elle et selon ses intentions, le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur pour l'établissement de l'Eglise; comme aussi de se consoler de l'absence de son Fils, par le bonheur qu'elle avait de s'en nourrir tous les jours. Voilà pourquoi Dieu ne laisse pas à la sainte Vierge saint Joseph pour gardien, ni quelque personne séculière, qui ne fût pas déclarée prêtre de la Loi nouvelle; il ne lui laisse pas même quelque femme pour gardienne, ce qui eût paru plus convenable aux yeux du monde. Mais il lui laisse une personne qui est vierge et prêtre tout ensemble, un homme pur comme un ange, et supérieur aux anges par l'office de sacrificateur de Jésus-Christ, dont il est revêtu, afin qu'il offrît sur l'autel la continuation du sacrifice de la croix, dans les intentions de la très-sainte Vierge [1]. »

C'est ici que le dessein du Sauveur commence à nous apparaître dans toute sa beauté. Y avait-il eu quelque chose de plus grand, de plus relevé, de plus digne des regards du ciel et de la terre, que l'amour réciproque dont Jésus et Marie s'aimaient, que leur union dans l'offrande du sacrifice de la Loi nouvelle ? Eh bien! voilà que sous les yeux de la

[1] *Panégyr. de saint Jean l'Év.* ms. auth. de M. Olier, cit. dans *sa Vie*, part. III, liv. 1.

primitive Église, Dieu en reproduit, dans l'union de Marie avec le disciple bien-aimé, une figure touchante. Un prêtre vierge, et une vierge, mère de ce prêtre, entourent de nouveau l'autel. Seulement, c'est Jean qui est substitué à Jésus, le même Jean qui a reposé sur la poitrine du Sauveur, à l'heure où celui-ci lui conféra le sacerdoce, le même Jean qui s'est trouvé aux côtés de Marie, lorsque, le cœur de Jésus étant ouvert, elle offrit le sang et l'eau qui en jaillirent. En vérité, il y a un rapport mystérieux entre cette action sublime, accomplie sur le Calvaire, et la liturgie qui se célébrait sur la table du sacrifice, soit en secret dans la demeure de l'Apôtre, soit avec des rites solennels dans un lieu consacré [1]. Et quand les premiers fidèles contemplaient Jean persévérant dans la fraction du pain, et dans la bénédiction du calice, en présence de sa Mère, il leur était donné de voir la reproduction la plus frappante du sacrifice de la croix.

Ainsi, grâce au ministère de son fils adoptif, Marie jouissait de la présence de Jésus en la manière qui était possible alors. Ne possédant plus le fruit de son sein comme elle l'avait possédé jadis, elle le possédait, l'adorait, l'aimait hostie. Admirables oblations, où la sainte victime était présentée à la majesté du Père à la fois par les

[1] Voir la note B à la fin du volume.

mains de l'Apôtre et par le cœur de la Vierge ! Sacrifices tels qu'on n'en reverra plus dans la suite des âges, où les bras du pontife élevant le calice plein d'un sang divin, étaient soutenus par l'âme même de Marie !

Cependant, ne l'oublions pas, la fin du sacrifice, c'est la communion qui l'achève, et que désire notre cœur. Aussi Marie soupirait-elle après la communion. Elle allait à Jésus, je ne dis pas avec d'impétueux transports, car il y a pour les âmes des voies sublimes où ces sortes de transports ne se rencontrent plus ; mais elle allait à lui avec un intime élan, élan plein de suavité, procédant moins de son intérieur que de l'Esprit-Saint lui-même, qui possédait son âme, et en dirigeait tous les mouvements.

De son côté, Jésus voulait avec une ineffable ardeur cette fin glorieuse du sacrifice qu'il avait préparée par tant de travaux ; il voulait se donner en communion à sa Mère. Marie, ainsi que l'a dit une illustre vierge, est la sphère la plus propre du divin amour, l'élément et le centre où il repose [1]. Aussi, comme le Dieu d'amour se sentait attiré vers elle ! Comme il se hâtait de pénétrer dans la demeure la plus secrète de cette âme royale ! Là il passait tout entier en elle, et elle passait tout entière en lui. Baiser mystérieux de l'Epoux à

[1] Marie d'Agréda, *La Cité myst.* part. III, liv. 7, c. 8.

l'Epouse, commerce admirable, unité parfaite de deux vies.

Jésus résidait donc dans le cœur de Marie avec toutes les saintes dispositions qui l'avaient animé durant son sacrifice. Hostie de religion, il y était caché comme dans un ciboire mille fois plus précieux que ceux de nos autels. Quel lieu plus convenable pour sacrifier et s'anéantir, que celui-là même où avaient commencé ses profonds abaissements? Aussi, c'était là plus qu'en tout autre tabernacle, qu'il se plaisait à offrir à son Père ses adorations en esprit et en vérité, ses louanges, son eucharistie, ses réparations, ses prières ardentes, en un mot, ses nombreux devoirs correspondant aux différentes perfections de Dieu, inconnus en partie aux hommes, parce que les hommes sont incapables de connaître toutes les perfections de l'Être divin.

Que faisait cependant l'âme de Marie dans cet heureux état qui est la communion? Dieu nous donne d'entendre de si saints et de si hauts mystères, ou du moins de les entrevoir! Cette âme, divinisée en quelque sorte, devait recevoir en elle des rayons de lumière et de chaleur partis de l'âme de son Fils. Assurément, jamais entendement créé n'obtint dans l'exil des clartés pareilles; jamais volonté ne fut enrichie d'un tel surcroît de perfection. Or, tous ces biens spirituels, cette sagesse et

cette bonté, l'humble Vierge ne les pouvait en aucune manière rapporter à elle-même, elle devait nécessairement en faire hommage à celui qui était son centre et son tout. Voilà pourquoi ses puissances, ainsi qu'un miroir sous le feu du soleil, réfléchissaient vers l'âme de Jésus toutes ces richesses. Voilà pourquoi, comme par un chant mystique, son âme glorifiait le Seigneur en un mode vraiment digne de lui, tandis que son esprit était ravi de joie en l'auteur de son salut [1].

C'était donc entre la Vierge et son Fils un admirable échange de trésors, un flux et un reflux d'amour, une émission et une réflexion d'inénarrables splendeurs. Mise en possession de faveurs aussi précieuses, combien Marie devait aimer l'Eucharistie qui les lui donnait! Quelles actions de grâces elle devait rendre au Sauveur pour l'institution de cet admirable sacrement, et pour celle du sacerdoce destiné à le perpétuer sur la terre! Mais prévoyant les outrages auxquels ce sacrement serait en butte, l'ingratitude dont il serait environné, l'indifférence avec laquelle on s'approcherait de cette source de vie et d'amour, son cœur sans doute se répandait en regrets, en prières et en expiations. Qui pourrait dire les larmes qu'elle versait, qui pourrait peindre l'ardente charité avec

[1] Luc. I, 46, 47.

laquelle elle rachetait toutes ces injures et tous ces oublis? L'homme, comme on l'a dit, n'a d'infini qu'une seule chose, son désir et l'élan de son âme [1]. Aussi était-ce par un désir insatiable de l'honneur et de la gloire de son divin Fils, que Marie, sublime réparatrice, consolait le cœur de cette adorable hostie de tous les outrages qu'il devait recevoir dans son sacrement jusqu'à la fin du monde.

Mais en même temps qu'elle accomplissait ces saints devoirs envers son Fils bien-aimé, la très-sage Marie n'oubliait point de sacrifier au Père dans l'Esprit-Saint. A cette fin, elle s'associait avec une profonde humilité à tous les actes de Jésus-Christ, se réjouissant avec lui et en lui des adorables perfections du Très-Haut, et prenant un ineffable plaisir à les voir dignement louées par celui qu'elle avait revêtu de sa chair, et qui était un autre elle-même. Voilà comment cette Vierge sacerdotale, en rendant, pour ainsi parler, Jésus au Père, et en présentant au Seigneur les opérations théandriques du cœur de Jésus, qui se passaient dans son propre cœur, offrait au Ciel un sacrifice parfait d'une valeur infinie.

[1] Sainte Catherine de Sienne, *Dialog*. XCII.

§ II

LES SOUVENIRS DU CALVAIRE

Tant qu'elle vécut sur la terre, Marie fut une victime. Ayant eu le cœur percé par le glaive de la douleur, elle ne cessa de se consumer et de souffrir jusqu'à l'heure où elle fut réunie à son centre. L'Eucharistie était son plus précieux trésor, mais l'Eucharistie, d'après les paroles mêmes du Christ [1], et d'après le témoignage de l'Apôtre [2], est le mémorial sacré de la Passion. Si donc les écrits des Apôtres, non plus qu'aucun document ancien d'une authenticité incontestable, ne nous parlent des dernières années de la Vierge, nous n'en sommes pas moins assurés que, en communiant au corps et au sang du Christ, la divine Marie communiait à ses Passions [3]. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si, depuis de longs siècles, et l'on peut même dire dès le commencement de notre ère, la piété chrétienne a toujours compris que la Mère du Rédempteur conserva dans sa mémoire le souvenir continuel des souffrances de son Fils, qu'elle se plut à parcourir la voie qu'il avait suivie,

[1] Luc. XXII, 19. — [2] I Cor. XI, 24, 25, 26. — [3] I Petr. IV, 13.

à visiter les lieux où il avait versé son sang, à les arroser de ses larmes, et à les consacrer par ses contemplations et ses prières [1]. « Son très-fidèle et très-ardent amour, dit Marie d'Agréda, ne lui permettait point de vivre sans souffrir avec son très-doux Fils, depuis qu'elle l'avait vu, et qu'elle l'avait accompagné du jardin des Olives au Calvaire [2]. » Il est vrai que Jésus la comblait de célestes consolations, ne pouvant s'empêcher de traiter sa Mère en Dieu d'amour ; mais cette très-prudénte Vierge, toujours victime par le désir, ne sollicitait nullement ces faveurs. La vie ne lui paraissait avoir de prix que parce qu'elle lui permettait de demeurer crucifiée avec son doux Fils, et de parfaire en sa chair passible ce qui manquait aux Passions de Jésus-Christ [3]. « C'est pourquoi, dit encore Marie d'Agréda, elle régla ses occupations de telle sorte, qu'elle eut toujours au fond de son âme, l'image de son très-cher Fils maltraité, affligé, couvert de plaies et défiguré par les souffrances de sa Passion, le regardant en elle-même dans cette forme comme dans le miroir le plus brillant. Elle entendait les injures, les opprobres

[1] V. Sophron. *Serm. de Assumpt. B. V. M.*; Rupert. *Comment. in Cant. lib. V.*; Ildeph. *Serm.* 5, *de Assumpt.*, etc. On peut lire aussi les auteurs qui ont traité de la pieuse pratique du chemin de la croix, entre autres le P. Iren. Affo, *Apologia della Via Crucis*, Parma, 1783. — [2] *La Cité myst.* part. III, liv. 8, c. 10. — [3] Coloss. I, 24.

et les blasphèmes qu'il souffrit ; elle voyait les lieux, connaissait les temps et les circonstances de toute la Passion, et en contemplait à la fois toutes les scènes d'un œil vif et pénétrant [1]. » La vue de ce terrible spectacle provoquait chez Marie les actes héroïques de toutes les vertus, et elle sentait une grande douleur et une tendre compassion. Pour chacune de ces injures, pour chacun de ces blasphèmes, elle rendait à son divin Fils la vénération que ses ennemis s'étaient obstinés à lui refuser, et l'honneur qu'ils avaient cherché à lui ravir. Pour chacune des moqueries, pour chacune des avanies qu'il essuya, elle s'humiliait profondément par des génuflexions et des prosternations réitérées. La violence de son amour lui faisait subir un véritable martyre. Elle portait en esprit la croix de son Fils, elle s'y étendait, elle y était clouée avec Jésus-Christ, mieux que saint Paul [2]. Alors elle versait des larmes de sang, et son corps se baignait des sueurs de l'agonie : véritable hostie qui se consumait sur l'autel dans le feu de l'Esprit-Saint [3].

Mais ce n'est pas tout. Aux douleurs que renouvelaient en elle les souvenirs du Calvaire, se joignait encore le martyre continuel que lui cau-

[1] *La Cité myst.* loc. cit. — [2] Galat. II, 19. — [3] Marie d'Agréda, loc. cit. fait un tableau émouvant de ce martyre de la sainte Vierge.

saient les élans, les aspirations, les véhéments désirs de son cœur, pour arriver au centre de son repos éternel, et à l'étroit embrassement de la Divinité.

Pour se faire une idée de ce martyre, il faudrait se représenter l'état de l'âme de Marie. On le sait, Dieu a fait les âmes pour l'union divine ; il les a douées d'un instinct qui les pousse vers lui comme vers leur centre et leur fin, avec une force à laquelle nulle force sensible ne saurait être comparée. Le péché originel et le péché actuel diminuent, il est vrai, cette admirable convenance qui est entre Dieu et les âmes, et affaiblissent ce sublime instinct de la béatitude dont il les a décorées [1]. Mais l'âme de Marie n'ayant subi l'atteinte ni du péché originel, ni du péché actuel, ne fut nullement sujette à cette fatale détérioration. Qu'en résultait-il sinon que cette âme unique, couverte du splendide vêtement de l'innocence, conservait pour l'union béatifique une aptitude inouïe, que les rayons sortis du foyer de l'amour divin la pénétraient sans obstacle, et qu'elle sentait en plein l'action toute-puissante de l'aimant qui l'attirait? Dès lors, oubliant tout et s'oubliant elle-même, elle eût voulu s'élancer vers son bien, et se

[1] Sainte Catherine de Gênes, dans son *Traité sur le Purgatoire*, a d'admirables pages sur cet instinct béatifique dont Dieu a doué l'âme.

perdre en lui, afin de goûter les charmes entrevus de la Divinité, de contempler ses grandeurs infinies, et de jouir de ses amabilités souveraines. Mais hélas! elle se voit retenue à la terre par des liens qu'elle ne peut rompre. Quel tourment! Il est impossible de s'en faire la moindre idée, car le désir croît en proportion de l'amour, qui croît sans cesse. Sainte Térèse nous parle de flèches de feu, qui atteignent jusqu'au plus intime de l'âme, qui réduisent tout en poudre, et qui font subir à cette âme une peine intérieure, qui dépasse tout ce que l'homme peut produire, et qui est un miracle du Très-Haut [1]. Ames saintes qui, semblables à la biche blessée par le chasseur, avez été atteintes des traits de l'amour divin, dites-nous vos ardeurs inextinguibles. Parce que l'attente vous semblait longue, parce que la séparation d'avec l'objet aimé vous était cruelle, vous avez fait retentir les solitudes, les cloîtres, le sanctuaire, de vos longs gémissements. Mais qu'est votre peine à côté de celle de Marie? Que sont vos soupirs auprès de ses soupirs? Consumée par un feu dévorant, elle s'écriait comme l'épouse des cantiques: « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour [2]. »

Un amour capable de produire un tel martyre,

[1] *Le Château intérieur, sixième demeure,* c. 11. — [2] Cant. II, 5.

est encore capable de le faire accepter. Pour bien comprendre une chose aussi extraordinaire, il faut remarquer que l'âme de la Vierge, recevant sans résistance l'attouchement vaste et profond de la Divinité, s'unissait à Dieu par toutes ses puissances, et se transformait en lui d'une manière excellente. L'Apôtre l'enseigne, c'est l'Esprit-Saint, lorsqu'il descend en nous, qui répand dans nos cœurs l'amour sacré [1]. Voilà ce qui avait lieu en Marie. L'Esprit divin, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, ayant été donné à cette Vierge incomparable en qualité d'Epoux, lui communiquait, dans l'unité de cette transformation, un amour parfait, digne de lui, et mesuré sur celui qu'il devait porter à une épouse. On peut donc dire en toute vérité que Marie aimait Dieu par Dieu lui-même. Mais l'aimant par lui-même, elle ne le pouvait aimer non plus que pour lui-même, c'est-à-dire d'un amour pur, désintéressé, généreux, d'un amour en quelque sorte infini. Conçoit-on maintenant pourquoi ce martyre inexprimable dont nous avons parlé, était accepté, voulu, embrassé par cette sublime amante? Ah! sans doute, il lui eût été infiniment doux de revoir son Fils chéri, et de jouir enfin de ses amours meilleures que le

[1] Rom. V, 5. Saint Jean de la Croix, en plusieurs passages de *La Vive Flamme d'amour* et des *Cantiques spirituels de l'âme*, a décrit au long et d'une manière profonde ces opérations divines.

vin, et plus odorantes que les parfums les plus précieux [1] ; mais elle préférait l'exil, pour travailler à étendre le règne de son Dieu, et pour servir l'Eglise naissante. Spectacle digne du regard des anges ! Cette Vierge est attachée à la croix, son cœur y demeure blessé ; elle est là, savourant dans une paix profonde, avec une sérénité admirable, le tourment continuel de l'amour. Elle ne se nourrit que de l'honneur, de la gloire et des intérêts du Très-Haut. C'est une victime, et la plus parfaite des victimes, dont les prières font descendre des grâces sur les âmes, dont les immolations fécondent les travaux des Apôtres, et dont les mérites achètent la diffusion de l'Evangile.

§ III

L'EGLISE ET SAINT JEAN

Disons maintenant quels furent les rapports de la sainte Vierge avec l'Eglise, avec saint Jean et avec le sacerdoce.

Marie ayant reçu l'Eglise au moment où celle-ci était sortie du cœur entr'ouvert de Jésus-Christ, la porta, je ne dis point dans ses bras, mais dans son cœur, tout le temps qu'elle vécut encore sur

[1] Cant. I, 1, 2.

la terre. Afin que cette mission de la Mère du Sauveur fût manifestée, celle-ci se trouva, entourée des saintes femmes, parmi les Apôtres de Jésus, dans le cénacle, où elle attendit l'Esprit-Saint, tandis que tous persévéraient unanimement dans la prière [1]. Et lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis, le Saint-Esprit descendit sur eux, sous la forme de langues de feu, qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux ; et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils reçurent tous le don des langues [2].

On peut conclure de ces paroles du Livre des Actes, que tous les dons, toutes les grâces, toutes les splendeurs spirituelles dont la Vierge avait été entourée dans le mystère de l'Incarnation par son Epoux divin, acquirent en ce jour un nouveau lustre et de nouveaux accroissements. On peut en déduire aussi que cette incomparable créature reçut dans le cénacle un don nouveau, le don des langues. Il est vrai, la Mère de Jésus n'avait point pour mission de prêcher l'Evangile, mais il n'en était pas moins convenable que celle qui devait être remplie de tous les genres d'attraits [3], et parée de toutes sortes de beautés [4], ne fût pas dépourvue d'un si noble ornement. Et d'ailleurs, des hommes pieux de toutes les nations qui sont sous le soleil,

[1] Act. I, 13, 14. — [2] Ibid. II, 1-4. — [3] Cant. VIII, 5. — [4] Ps. XLIV, 9.

parlant toutes les langues, affluaient alors à Jérusalem, l'écrivain sacré l'atteste [1]. Comment ces hommes, ces nouveaux convertis, ne fussent-ils pas accourus auprès de la sainte Mère du Sauveur pour la voir, pour la vénérer et pour l'entendre? Et comment Marie se fût-elle trouvée impuissante à leur communiquer, dans leurs idiômes propres, les paroles de la vie [2]?

Mais serrons la question de plus près: Appuyé sur les témoignages des saints Pères, nous avons démontré que la sainte Vierge est la Corédemptrice du genre humain, la Réparatrice de la faute d'Eve, la cause de notre joie et la source de notre salut, en d'autres termes, qu'elle est *l'aide de Jésus-Christ dans son œuvre*. Etant l'aide de Jésus-Christ. *l'aide semblable à lui-même*, il s'ensuit, nous l'avons établi encore, qu'elle est en une certaine manière son associée dans le sacerdoce, associée non seulement pour intervenir dans le sacrifice, mais en outre pour coopérer à l'application qui sera faite aux âmes des fruits de ce même sacrifice. Or, de cette dernière vérité nous allons

[1] Act. II, 5. — [2] Que la sainte Vierge obtint le don des langues le jour de la Pentecôte, c'est la pensée de saint Antonin, *Summ*. part. IV, tit. 15, c. 19, § 8. Le célèbre Gerson a défendu le même sentiment dans le sermon qu'il prononça à la Pentecôte, en 1416, devant les Pères du Concile de Constance. V. aussi Rupert, *Comment. in Cant.* lib. VII.

induire quelque chose de plus que tout ce que nous avons dit jusqu'à ce moment, et par là même nous ferons connaître la signification élevée des titres que, d'accord avec les témoins de la tradition ecclésiastique, nous avons attribués à Marie.

En effet, la sainte Vierge ne serait point aussi véritablement ni aussi complètement qu'elle pourrait l'être, l'associée de son divin Fils, elle ne serait point par conséquent aussi véritablement ni aussi complètement notre Réparatrice, si elle ne possédait pas la plénitude, je ne dis pas seulement de toutes les grâces qui ont pour fin de l'embellir elle-même, mais encore de toutes celles qui, découlant du cœur de notre Pontife et de notre victime, peuvent être dispensées aux hommes. Oui, pour qu'elle soit dans toute la mesure possible et partant dans toute la mesure convenable (puisqu'il est convenable que tout ce qu'elle peut être, elle le soit), l'auguste et puissante associée de l'œuvre de Jésus-Christ dans le monde des âmes, il faut qu'elle soit la source secondaire de la grâce comme Jésus-Christ en est la source principale ; le canal par où tous les dons, tous les priviléges, toutes les illustrations, toutes les beautés de l'ordre spirituel dérivent toujours du chef de l'Eglise dans les membres ; enfin, l'instrument universel de toutes les grâces, et en quelque sorte un sacre-

ment [1]. Pour que la Vierge paraisse toujours en rapport avec le Prêtre éternel, il faut que l'Esprit de Jésus-Christ, par qui les fruits de son sacerdoce nous sont communiqués [2], n'exprime, ne forme et ne produise Jésus-Christ dans les âmes qu'avec le concours de sa fidèle et inséparable Epouse. Nous dirons donc, avec Bossuet, que « Dieu, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la très-sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans répentance. Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne [3]. » Assurément, cette conséquence n'a pas été aperçue par la généralité des Pères, mais personne n'ignore que c'est le propre des vérités chrétiennes de recevoir dans la suite des âges leur développement. Quand nous lisons, par exemple, dans les saints Pères ou dans les docteurs de l'Eglise, que l'honneur, la gloire, la sainteté qui dérivent de Jésus-Christ dans les âmes des justes, dérivent par Marie, et que les grâces, semblables aux fleuves qui se jettent dans

[1] Cette expression n'est pas de nous. M. Olier l'a employée plus d'une fois, par exemple, dans son *Catéchisme de la vie intérieure*, IIe part., leç. 2. — [2] Que l'Esprit Saint soit l'Esprit de Jésus-Christ, c'est ce qui est exprimé dans les Actes des Apôtres (XVI, 7). — [3] *Troisième serm. pour la Conception.*

la mer, entrent tout d'abord dans l'âme de la très-sainte Vierge, pour se répandre ensuite sur les autres membres du Christ, nous sommes en droit de conclure qu'une créature aussi privilégiée est le réceptacle de tous les dons célestes que Dieu veut départir aux hommes. Et lorsqu'on entend comparer si souvent la Vierge à un aqueduc par où les eaux de la grâce découlent dans le jardin de l'Eglise, l'on peut dire sans hésitation que cette doctrine, prouvée par les témoignages épars d'un certain nombre d'entre les plus fidèles interprètes de la foi, et mises aujourd'hui en pleine lumière, est une doctrine qui a toujours été reçue, du moins implicitement, dans l'Eglise, et qui sollicite notre créance [1].

Ainsi donc, lorsque dans nos chants, nous proclamons Marie Mère de la divine grâce [2], nous sommes en droit d'entendre, non seulement que Marie a mis au monde l'auteur de la grâce, mais de plus qu'elle le fera naître sans cesse dans les cœurs jusqu'à la fin des temps. Et quand, avec la

[1] La grâce qui est départie à une âme pour couler ensuite sur d'autres âmes, s'appelle *grâce d'affluence*, et quand elle est accrue immensément, *grâce de superaffluence*. Cette dernière ne fut le partage que de Jésus et de Marie. V. Gerson. *Serm. de Spirit. S.* coram concil. Constantien. On peut s'en convaincre en parcourant les *Testimon. Mar. SS. Patrum*, qui forment le VII[e] vol. de la *Summa aurea de Laud. B. V. M.* publ. par Migne. — [2] *In Litan. Lauretan.*

vénérable antiquité, nous lui donnons dans un certain sens les titres de prêtre de Dieu et de ministre du mystère éternel, cela signifie qu'après avoir eu la gloire d'offrir, en union avec le sacrificateur véritable, le sang de la grande victime, elle tient maintenant en ses mains virginales tous les dons ineffables que ce sang précieux nous a valus, et dont le Saint-Esprit l'a constituée dispensatrice. Aussi, est-il vrai de dire, selon la pensée des saints, qu'elle distribue à qui elle veut, autant qu'elle veut, comme elle veut, et quand elle veut, toutes les grâces qui sont en la possession de son Epoux divin [1].

Il suit de ce qui précède que l'auguste Vierge est une source intarissable de vie divine. Les eaux de cette belle fontaine se divisent pour aller arroser les différents membres du corps mystique de Jésus-Christ. Il était logique que le collége des Apôtres et l'ordre des ministres sacrés les reçussent avec plus d'abondance, puisque par eux elles se doivent répandre sur tous les autres enfants de l'Eglise.

Si les Actes ni les Epîtres ne nous ont rien appris de ce que fit la Mère du Sauveur en faveur de l'Eglise naissante, nous ne pouvons douter néanmoins que par ses soins et ses mérites elle

[1] V. Albert. Magn. *in Bibl. Mar. sup. Cant.*; Grignon de Montfort, *La Vraie Dévot. à la S. V.* 1re part., etc., etc.

n'ait coopéré à l'édification de ce temple mystique, et qu'elle n'ait fécondé par ses prières les travaux des Apôtres. Ces derniers apprirent d'elle, sans doute, bien des circonstances de la vie du Christ qui avaient précédé sa prédication, et saint Jean surtout dût recevoir d'elle des communications d'une nature haute et intime, qui ont contribué à rendre son Evangile à la fois si sublime et si touchant, et à faire considérer ce livre inspiré comme les prémices de l'Ecriture [1]. Du reste il est certain que la divine Vierge fut mêlée à la vie intime de l'Eglise, et entourée par les fidèles de respect et d'amour. N'en demandons pas davantage, et laissons à Dieu ses secrets. Aussi bien, dès qu'il est établi que Marie fut pour les Apôtres, pour les membres de la hiérarchie, et pour les premiers fidèles, le canal des dons célestes, cela doit suffire pour nous donner l'idée la plus haute de sa mission et de son influence. Rien que pour cette cause il est éminemment juste de l'appeler une Apôtre, la Reine des Apôtres, la Reine et la maîtresse de l'Eglise entière. En la contemplant assistée et vénérée par ces nobles hérauts du Christ, on songe au trône d'or et d'ivoire du roi Salomon, sur les degrés duquel étaient figurés douze lions [2] ; ou bien l'on pense à cette sainte cité de Dieu, dont les

[1] V. Origen. *In Ioan.* t. I. — [2] III Reg. X, 18, 19, 20. V. Richard. a S. Laur. *de Laud.* V. lib. X,

murailles avaient douze fondements, sur lesquels étaient inscrits les noms des douze Apôtres de l'Agneau [1]. Car les Apôtres faisaient comme partie du cœur de Marie, et le Christ avait écrit leurs noms dans ce cœur si pur et si tendre [2]. Aussi, dans les âges les plus rapprochés du berceau de l'Eglise, les fidèles de Rome se plaisaient à représenter la Mère de Jésus dans l'attitude de la prière, au milieu des deux Apôtres qui avaient apporté la foi dans leurs murs [3].

Mais voici des considérations qui vont achever de nous faire comprendre les rapports de la très-sainte Vierge avec l'Eglise naissante, et le caractère de son influence sur elle. Parmi les membres du collége apostolique, il en est deux qui appellent en ce moment notre attention, Pierre et Jean. Pierre est le prince des Apôtres, et Jean vient le premier après lui, il est son compagnon [4], il est une des colonnes de l'Eglise [5]. Ces deux Apôtres, qui peuvent être appelés de préférence les deux yeux de l'Epouse du Christ [6], représentent très-bien les deux voies ou les deux vies que suit l'Eglise. C'est

[1] Apoc. XXI, 14. — [2] Marie d'Agréda, *La Cité myst.* part. III, liv. VII, c. 3. — [3] Par exemple sur les verres ornés de figures peintes, trouvées dans les Catacombes, et rassemblés dans le Musée chrétien du Vatican. V. le P. Garrucci, *Vetri ornati*, 2me édit. p. 72, sqq., tav. IX, n. 6, 7. — [4] Act. I, 13; III, 1; VIII, 14. — [5] Galat. II, 9. — [6] Les Apôtres, d'après saint Augustin, sont comme les yeux du corps mystique de Jésus-Christ. *In Ps. LXXXVII.*

ce que saint Augustin a fait ressortir d'une manière admirable dans les lignes suivantes : « L'Eglise, dit-il, connaît deux vies différentes que la prédication divine lui a enseignées : l'une est la vie de la foi, l'autre la vie de la claire vision ; l'une appartient au temps du voyage, l'autre à la demeure immuable et éternelle ; l'une s'écoule dans le travail, l'autre dans le repos ; l'une dans la voie, l'autre dans la patrie ; l'une dans les œuvres de la vie active, l'autre dans la juste récompense de la contemplation ; l'une s'éloigne du mal et fait le bien ; pour l'autre plus de mal qu'elle doive éviter, elle est en possession du souverain bien ; l'une combat contre ses ennemis, l'autre règne sans ennemis ; l'une est forte au milieu des afflictions, l'autre ne connaît plus d'afflictions..... Donc l'une est bonne, mais malheureuse encore ; l'autre est plus parfaite, c'est la vie heureuse. La première est représentée par l'Apôtre saint Pierre, la seconde par saint Jean. Le cours de l'une s'étend jusqu'à la consommation des siècles, où elle trouve sa fin ; l'autre n'aura son accomplissement qu'après la fin du monde, et ne connaîtra d'autres limites que celles de l'éternité. A l'une il est dit : « Suivez-« moi » ; et de l'autre : « Si je veux qu'il demeure « ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? « Suivez-moi. » Que signifient ces paroles ? Autant que j'en puis juger, et en croire mon sentiment,

en voici le sens : Vous, suivez-moi, en supportant à mon exemple les afflictions temporelles, et que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne le mettre en possession des biens éternels . . . .

« Ces deux vies ont été personnifiées, l'une dans saint Pierre, l'autre dans saint Jean ; cependant tous deux ici-bas ont vécu par la foi de cette vie d'épreuves, comme tous deux devaient jouir par la claire vision de la vie éternelle. C'est donc en faveur de tous les saints qui sont indissolublement unis au corps de Jésus-Christ, et pour les diriger sur la mer orageuse de cette vie que Pierre, le premier des Apôtres, a reçu les clefs du royaume des cieux pour lier et délier les péchés, et c'est aussi pour assurer à tous les saints le port tranquille de cette vie intime et secrète, que l'Evangéliste saint Jean a reposé sur la poitrine de Jésus-Christ [1]. »

Vous vous demandez maintenant quelle est celle de ces deux voies que suivra la Mère du Sauveur pendant les dernières années de pélerinage. Remarquez que cette incomparable Vierge a été confiée non à Pierre, mais à Jean, non au chef visible de l'Eglise, mais au disciple vierge, non au représentant de la vie extérieure, mais au fidèle sectateur de la vie intime et cachée. Sa vie n'aura donc pas le même caractère que celle du prince

[1] *Tract. CXXIV in Ioan.* 5, 7.

des Apôtres, et l'on ne verra point Marie intervenir dans le gouvernement des fidèles. Non, telle ne sera point sa mission. Sa mission au contraire, sera de contempler et d'aimer le souverain Bien, de s'immoler pour l'honneur de son Dieu, et pour les intérêts de l'Epouse bien-aimée de son Fils; d'obtenir par ses incessantes supplications la diffusion de la foi et le salut des âmes; enfin de nourrir et de fortifier l'Eglise, en déversant sur elle les grâces dont elle est le réceptacle. Pour tout dire en un mot, Marie sera la racine cachée de l'arbre planté par le Christ, elle sera le cœur même de l'Eglise [1]. C'est ainsi qu'elle servira la gloire du Très-Haut plus efficacement que les Apôtres et que les plus illustres hérauts de l'Evangile. C'est ainsi qu'elle deviendra en même temps l'inimitable exemplaire de ces vierges généreuses, au cœur apostolique, que l'on verra jusqu'à la fin des temps, s'immoler pour les intérêts de Dieu, et gagner les âmes non par leurs œuvres extérieures, mais par leur rude pénitence. Vie la plus parfaite et la plus sublime qui se puisse mener sur la terre; part la plus belle qui puisse échoir à l'âme ici-bas, que Marie s'était choisie, et qui ne lui fut jamais enlevée [2].

[1] L'abbé Coulin a très-bien développé cette idée dans ses *Lettres sur saint Jean Evang.*, lettr 34. — [2] Afin de nous apprendre que Marie obtint la meilleure part, qui est la vie con-

Voilà certes un grand enseignement, et néanmoins ce n'est pas le seul que nous ayons à tirer de l'union de Marie avec le disciple bien-aimé. Lorsque du haut de sa croix, Jésus eut prononcé ces mémorables paroles : « Femme, voilà ton Fils », et qu'il eut dit à Jean : « Voilà ta mère [1], » il y eut entre ces deux cœurs une effusion d'amour puisé dans le cœur de Jésus, et à partir de ce moment, Jean fut le fils de Marie [2]. C'est le sentiment constant de l'Eglise que l'Apôtre ne jouit pas seul de cette faveur, mais qu'en sa personne la tendre Vierge adopta encore tous les membres du corps mystique de son Jésus. Or, parmi tous ces membres, l'on ne peut nier qu'il ne s'en trouve un certain nombre qui sont plus spécialement représentés par saint Jean, ayant avec ce dernier une ressemblance plus fidèle. Quels sont-ils, ces membres privilégiés de l'Eglise, sinon les prêtres mêmes de Jésus-Christ ? Oui, l'ordre sacerdotal, voilà l'héritage choisi de notre auguste Reine, en possession duquel elle est entrée par la mort du divin testateur. Il faut donc, pour connaître la sollicitude maternelle dont elle l'entoure, mesurer, s'il se

templative, l'Église chante l'évangile de Marthe et Marie (Luc. X, 42), pendant la messe de la fête de l'Assomption.

[1] Ioan. XIX, 26, 27. — [2] Le *Liber. Sacram.* de saint Grégoire le Grand contient une très-belle préface pour la Nativité de saint Jean, où cette filiation spirituelle du disciple bien-aimé est célébrée dignement.

peut, la prédilection qu'elle eut pour le prêtre en la personne de Jean.

Disons d'abord que nulle mère n'aima jamais son fils comme Marie aima saint Jean. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que le disciple préféré du Sauveur ne devint pas son fils par la nature, ni par la loi, mais selon la grâce, en vertu du Testament même de Jésus-Christ. Or, les paroles du divin Maître devaient avoir une grande efficacité, et le cœur de sa Mère ne pouvait manquer d'acquiescer à cet acte de donation, et de correspondre à cette grâce. Il s'ensuit que l'amour de Marie pour Jean dût être un amour inénarrable [1].

Ceci posé, demandons-nous ce que Marie pouvait aimer davantage dans la personne de son fils adoptif. Assurément, c'était sa grande ressemblance avec Jésus, auquel il avait été substitué ; c'était la robe virginale dont il était revêtu, et qui jetait sur lui un éclat extraordinaire ; c'était une grâce de vision qu'il possédait à un degré inouï ; c'était son amour séraphique envers Dieu ; c'était encore cette tendresse filiale qu'il portait à l'auguste Vierge, et l'estime qu'il faisait de son bonheur. Mais il y avait dans le disciple bien-aimé quelque chose de plus, qui provoquait les complaisances de sa Mère. C'était le pouvoir sacerdotal dont il était investi,

[1] V. Cyrill. Hier. *Catech. VII.*

et auquel cette noble martyre de l'amour devait les joies de son exil. Voilà surtout ce qui lui rendait Jean mille fois cher, et qui le liait à son âme, en un mode ineffable, dans l'action sainte du sacrifice. Aussi, quelle admirable communion entre cette Vierge et ce prêtre ! Jean communiait Marie aux mystères sacrés dont il était le dispensateur, et Marie, toute pénétrée de Jésus, communiait Jean à sa vie et à son esprit sacerdotal, se plaisant ainsi à remplir cette âme privilégiée de nouvelles splendeurs. C'est pourquoi, sorti des mains maternelles de la très-douce Vierge, et nourri de sa parole, saint Jean portera toujours le caractère de sa filiation glorieuse, plus digne encore à cause de cela d'être appelé l'Apôtre de l'amour, et le modèle parfait des pontifes et des prêtres.

Semblables au disciple bien-aimé, les prêtres de Jésus-Christ forment la portion choisie de la famille de Marie, ils sont dans toute l'étendue du terme ses fils de prédilection. Par eux, en effet, ce Jésus qu'elle a donné une fois au monde, lui est redonné mille fois ; par eux le sacrifice de la croix est reproduit en tous lieux sur la terre. Chaque jour ils offrent et ils mangent la chair de l'Homme-Dieu, et en l'offrant, et en la mangeant, ils offrent et ils mangent en quelque sorte la chair de Marie, puisque la chair de Jésus et la chair de Marie ne

sont qu'une chair [1]. Races d'hommes consacrés qui marchent dans la lumière [2], ils annoncent le Verbe de vie qui était dès le commencement, et qu'il leur est donné, comme autrefois à Jean, de voir dans les divins mystères, d'entendre, de contempler et de toucher de leurs mains [3].

Tels les fils de Marie. Or, comment la glorieuse Reine de l'ordre sacerdotal ne chérirait-elle pas ces fidèles instruments de son ministère parmi les hommes? Comment son cœur ne déborderait-il pas d'amour pour ceux-là en qui elle triomphe si pleinement? Ah! nous avons sous les yeux le spectacle de ses ineffables complaisances. Marie communique aux ministres du sanctuaire les dispositions parfaites du bienheureux disciple que Jésus lui légua sur la croix, et elle renouvelle ainsi dans leurs esprits cette première odeur du ciel et cette bénédiction singulière qui furent données au commencement [4]. Elle les invite à se perdre dans son intérieur, et à communier aux opérations de l'Esprit-Saint dans son âme, afin de ressusciter ainsi en eux la grâce reçue par l'imposition des mains [5]. Enfin, après les avoir couronnés des fleurs de ses

[1] V. Aug. *Serm. in Nativ. I.-B.*; Hilar. *de Trin.* lib. X, c. 15 et 16; Bossuet, 2me *Serm. sur la Compass. de la S. V.* Ce dernier s'adresse ainsi à la Vierge: « La chair de Jésus est votre chair; son sang est votre sang. » — [2] I Ioan. I, 7. — [3] Ibid. 1. — [4] Vœu de M. Olier, dans sa *Lettr. à l'abbesse de Fontevrault.* — [5] II Tim. I, 6.

vertus, après les avoir remplis de ses fruits de gloire et d'abondance [1], elle met en quelque sorte ses mains dans leurs mains pour sacrifier à Dieu sur les autels de la terre, comme elle met ses mains dans les mains de son Fils pour sacrifier à Dieu sur l'autel du ciel.

[1] Eccli. XXIV, 23.

CHAPITRE VIII

LE SACRIFICE AU CIEL

Introïbo in domum tuam in holocaustis.

Ps. LXV, 13.

Si l'immolation de Jésus, la grande victime offerte à Dieu, se termina sur le Calvaire, l'immolation de Marie, la victime associée à Jésus, se prolongea au contraire pendant plusieurs années. Nous avons essayé de décrire ce long martyre. Il est temps désormais de dire comment il prit fin, et quelles furent les deux dernières parties du sacrifice de Marie, à savoir la consommation et la communion.

Bien que la très-pure Vierge, non plus que son divin Fils ne méritât pas la mort, il fallait qu'elle mourût, afin de lui ressembler de tous points. D'ailleurs nous l'avons prouvé, le sacrifice étant

une certaine destruction ou transformation de la victime, cette destruction ou transformation est plus réelle quand elle s'opère par la mort que de tout autre manière, et partant elle marque mieux le souverain domaine de la Divinité. Voilà pourquoi une victime consent à goûter la mort ; voilà pourquoi il y a pour une âme généreuse une âpre jouissance à se sentir dissoudre et mourir, afin de confesser admirablement, par cette ruine de son être, que Dieu seul est grand.

La Vierge Marie mourut donc. Elle mourut non point de maladie, ni pour aucune infirmité, non point d'une mort violente ni même douloureuse, mais, s'il en faut croire l'opinion commune, de la mort la plus douce, à l'heure expressément marquée par la Providence. Son âme se sépara de son corps sacré par la force d'un amour séraphique et d'un très-ardent désir de voir Dieu, dans l'acte de la plus sublime contemplation [1] ; et elle s'éleva pareille à la nuée que les fils d'Israël virent monter un jour au-dessus de l'arche d'alliance [2]. Ainsi donc ce fut le feu de l'amour, le feu sorti de l'autel du sacrifice, qui consuma cette sainte hostie, de même qu'il avait consumé Jésus. Mais ce n'est là que le commencement du mystère ; il va se compléter et s'embellir encore par la résurrection anticipée de Marie, et par sa glorieuse assomption.

[1] V. Suarez, in part. III, disp. 21, sect. 1. — [2] Num. X, 11.

La résurrection anticipée de Marie et son assomption en corps et en âme, c'est là une pieuse croyance admise de tout temps dans l'Eglise catholique. Assurément, il n'entre pas dans notre tâche de développer les nombreux et solides arguments sur lesquels elle s'appuie, ni de mettre en évidence les monuments explicites qui témoignent du consentement universel des fidèles, qu'elle obtint toujours. Mais il nous appartient de mettre cette vérité en rapport avec l'idée du sacrifice, et de tirer de ce rapport deux preuves admirables qui la confirment. L'une, si je ne me trompe, paraîtra un argument théologique rigoureux, suffisant pour en établir la certitude. L'autre n'est qu'une simple raison de convenance. Mais, on le sait, les raisons de convenance ont parfois une grande valeur. Si l'on ne peut jamais affirmer d'une manière absolue qu'elles ont déterminé la volonté divine, au moins a-t-on le droit de croire qu'elles ont fait partie des motifs qui l'ont dirigée. Aussi l'exposition de ces sortes de raisons est-elle souvent utile : elle sert à manifester les vues de la sagesse divine, à mettre en pleine lumière la beauté de nos mystères, et à faire ressortir l'harmonie qui règne entre les vérités de la foi.

Voici la première preuve : L'Ecriture nous laisse entendre clairement que le sacrifice de Jésus devait avoir pour effet propre la destruction du péché,

« Il fallait, dit saint Paul, que le Christ fût en tout semblable à ses frères, afin qu'il fût devant Dieu un pontife compatissant et fidèle en son ministère, afin d'expier les péchés du peuple [1]. » Ainsi, en participant à la nature humaine [2], et en immolant sa victime en faveur de ses frères, c'est-à-dire en exerçant sa souveraine sacrificature, notre Pontife avait pour fin de triompher du prince de la mort, qui n'est autre que le démon [3]. Et comme le Fils de Dieu devait être grand en toutes ses entreprises, il était digne de lui que cette victoire fût éclatante, qu'elle ne laissât rien à désirer, en un mot qu'elle occasionnât, comme l'indique saint Jean [4], la ruine complète et irrémédiable de l'œuvre de Satan.

Mais pour que l'œuvre de Satan fût détruite non seulement dans son fondement, mais encore dans tous ses effets, il était nécessaire que la sainte victime abolît aussi les suites funestes du péché, qui sont la concupiscence et la mort. Car, de même que l'état de la justice originelle supposait l'intégrité et l'immortalité, de même l'état de la déchéance comporte, outre le péché, la concupiscence et la mort, qui en sont les tristes fruits. N'est-ce pas là ce qu'enseigne l'Apôtre en plus d'un endroit de ses épîtres, lorsqu'il dit que la concu-

[1] Hebr. II, 17. — — [2] Ibid. II, 14. — [3] Hebr. II, 14. — [4] I Ioan. III, 8.

piscence dérive du péché [1], et que c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde [2] ?

Ainsi donc, pour que la victoire de Jésus sur le démon fût complète, il fallait que ce divin Réparateur détruisît encore la concupiscence et la mort. Et c'est précisément ce qui a eu lieu. Jésus-Christ a triomphé à la fois du péché, de la concupiscence et de la mort, et il poursuit en nous son triomphe. Car par lui la justification est donnée à nos âmes, et par lui la vie sera rendue à nos corps, à cause de l'Esprit qui habite en nous [3]. Oui, la résurrection de Jésus-Christ sera le modèle de la nôtre ; la mort, qui est le dernier ennemi de notre chef, essuiera une entière défaite ; Satan sera finalement écrasé sous nos pieds, et l'on verra alors cette parole de l'Ecriture accomplie dans toute son étendue : « La mort a été absorbée par la victoire [4] ».

Telle est, décrite en quelques mots, la fin du sacrifice de Jésus-Christ. Or, pour l'atteindre l'Homme-Dieu n'est pas seul ; j'aperçois à ses côtés la Femme prédestinée, la Corédemptrice du genre humain, la Mère des vivants, l'aide semblable à lui-même, et pour tout résumer en un mot, sa fidèle associée dans son œuvre de Prêtre et de

[1] Rom. VI, 6. 12: VII, 5, 8, 23, 24. etc. — [2] Rom. V, 12. — [3] V. Rom. V, 17-19; VI, 4-11; VIII, 11, 23, etc. I Cor. XV, 21, etc. — [4] V. I Cor. XV, 12 ad finem; Rom. XVI, 20.

Roi. Étroitement unie à Jésus, Marie concourra à la ruine totale de l'œuvre du démon, et à la consommation du règne de son Fils, ce qui est la fin glorieuse du sacrifice. N'est-il pas écrit d'elle, en effet, que de concert avec le fruit de son sein, elle doit écraser la tête même du serpent infernal [1] ?

Mesurons bien la conséquence de cette vérité. Car si Marie est investie d'une aussi haute mission, si pour la remplir dignement, elle a été faite semblable à Jésus, cela équivaudra à dire que cette créature incomparable participe aux fruits du grand sacrifice dans une mesure miraculeuse, que l'œuvre du démon est avant tout radicalement détruite en elle, et que le Christ triomphe en sa personne sacrée d'une manière infiniment plus éclatante que dans le reste des hommes rachetés de son sang. En d'autres termes, il faudra nécessairement que Marie, en qualité d'associée de son Fils, remporte une pleine victoire sur le péché, la concupiscence et la mort.

Voyez d'abord comme Marie triomphe admirablement du péché ! Ce qui est directement opposé au péché, c'est la sainteté, c'est l'innocence. Eh bien ! la Mère de l'Homme-Dieu obtient la sainteté, obtient l'innocence, une sainteté indéfinie, une innocence perpétuelle. Sa rédemption est une rédemption

[1] Gen. III, 15. V. notre chapitre III.

anticipée, signe éclatant de sa mission dans le monde. Les autres hommes sont rachetés après la chute; pour elle le sang de Jésus est mille fois plus efficace, puisqu'il la rachète préventivement, en la préservant de la souillure. Voilà ce que l'Eglise a toujours cru, mais qu'il a été donné au plus grand pontife de notre siècle de définir solennellement, au jour où il a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception.

Quant à la concupiscence, le triomphe de Marie sur ce rejeton du péché n'est pas moins magnifique. Comme Jésus, Marie est vierge; elle a pour dot la Virginité perpétuelle, que la Maternité divine, loin de détruire, n'a fait que sacrer. Voilà encore un dogme contenu dans le dépôt précieux de la foi, et que la tradition de l'Eglise nous a transmis.

Et maintenant demandons-nous ce qu'il faudra à Marie pour que, dans sa victoire sur le dernier ennemi de Jésus, il paraisse quelque chose de grand, d'inouï, de vraiment digne de l'intime associée de notre Pontife. Ah! il faudra, ou bien que cet incomparable Vierge ne soit point sujette à la mort, ou bien, si pour imiter son divin Fils, et pour être une victime parfaite, il convient qu'elle la subisse, que sa mort du moins ne soit qu'un court passage, et que sa chair immaculée demeure affranchie, ainsi que la chair sacrée de Jésus, de

la corruption du tombeau. Voilà ce que Dieu fera pour Marie. Ayant joui d'une rédemption préventive, cette créature unique jouira encore d'une résurrection anticipée. Sa résurrection, sera d'un ordre à part, d'un ordre excellent. Quant à nous, notre résurrection ressemblera à celle de Jésus, parce que nos corps se verront revêtus au dernier jour de propriétés glorieuses. Mais pour celle de Marie, elle lui sera semblable et par les dots de la gloire, et par la circonstance du temps. Ainsi donc Marie, comme il est juste et digne, sera vivifiée, en un mode singulier et admirable, par l'auteur de la vie, qu'elle a donné au monde. Son âme, par une permission de Dieu, se hâtera de rejoindre le tabernacle de sa chair; et cette Vierge divine, victorieuse du prince de la mort, prendra son vol triomphal vers le ciel, revêtue de jeunesse et de beauté [1].

Il paraît impossible de fermer les yeux à la

[1] On le voit, le dogme de l'Immaculée Conception, et celui de la Virginité perpétuelle de Marie, appellent en quelque sorte la croyance à la résurrection anticipée de la Mère de Dieu. Nous aussi, nous faisons d'humbles vœux pour que l'Assomption en corps et en âme de la sainte Vierge soit proclamée un jour comme un dogme contenu dans le dépôt de la foi. V. *La Donna del Protoevangelo,* II, (*Civiltà Cattol*. Ser. VII, vol. VIII). L'auteur y développe le même argument que nous, bien qu'un peu différemment. Ainsi notre première preuve n'a de nouveau que la manière dont elle est présentée. La suivante, au contraire, nous paraît tout à fait neuve.

lumière que les considérations que nous venons d'émettre jettent sur la croyance à l'Assomption glorieuse de la sainte Vierge. Cependant l'idée du sacrifice de Jésus-Christ nous aide à découvrir une nouvelle preuve de la vérité si chère que nous défendons. La voici :

Au jour de l'Ascension, le Christ a pénétré dans le tabernacle éternel, c'est-à-dire dans le sein de son Père céleste, et il y demeure à jamais. Là, en qualité de pontife, il interpelle en notre faveur, présentant à Dieu, par un seul acte qui ne doit point finir, le sang précieux qu'il a versé sur la terre. Là, en qualité de victime, il repose, dans l'état de la béatitude, sur l'autel dressé devant le trône du Très-Haut, continuant sans interruption l'acte d'une oblation parfaite. Il éternise ainsi dans la gloire ce qu'il a accompli parmi les souffrances et les ignominies.

Or, ainsi que nous l'avons montré, la Vierge s'est trouvée aux côtés de son divin Fils, quand il exerçait sur la terre les fonctions augustes du sacerdoce. On a vu alors Marie, semblable à Jésus, Prêtre et Victime, offrir en union avec lui, sur l'autel véritable, le sacrifice unique qu'attendait la Majesté souveraine, et qui devait sauver les hommes.

Quelle conclusion tirer de ce raisonnement ! Que l'incomparable Vierge devait intervenir dans

le sacrifice du ciel comme elle était intervenue dans le sacrifice de la terre ; qu'elle n'y devait pas intervenir par son âme seulement, mais en corps et en âme ; enfin qu'elle ne devait point attendre la fin des temps pour y intervenir dans cet état glorieux. Non, il ne fallait point qu'une seule des beautés du sacrifice de la croix fît défaut pendant des siècles au sacrifice de la gloire, ni que les habitants de la Jérusalem céleste fussent privés jusqu'au dernier jour du monde, de contempler aux côtés du Pontife la Vierge ressuscitée. Il convenait, au contraire, que l'associée du Grand Prêtre apparût dès lors unie à cette chair sacrée qui avait servi à ce Prêtre de trône et d'autel, à ces bras qui avaient porté la victime au temple de Dieu, à ces mains enfin qui l'avaient recueillie, offerte, après la descente de la croix.

Et maintenant que dirons-nous de Marie victime? Marie est comme un agneau entre les mains de celui qui, en vertu de son sang, est devenu le grand Pasteur des âmes [1]; elle est immolée, conjointement avec l'Agneau divin, par ce suprême sacrificateur. Eh bien, il convenait que cette victime sans tache, qui avait précédé toutes les autres, fût consommée plus tôt que toutes les autres, qui ne doivent l'être qu'à la fin des siècles. Il convenait qu'elle n'attendît pas longtemps l'effet de

[1] Hebr. XIII, 20.

l'adoption divine qui, selon l'Ecriture, doit être la rédemption de nos corps [1]. Il convenait que bientôt après sa mort, la mort n'eût plus d'empire sur elle, comme elle n'en aura plus sur Jésus ressuscité d'entre les morts [2]. Il convenait enfin que cette sainte victime, ayant été entée en la grande victime par une ressemblance parfaite de sa mort, ne tardât point à y être entée aussi par la ressemblance de sa résurrection [3], à être placée, non point sous l'autel, où les âmes des autres martyrs reposent sans leurs corps jusqu'au jour où le nombre de leurs frères sera complet [4], mais sur l'autel même, dans les splendeurs du Seigneur notre Dieu.

Lorsque l'Apôtre nous a enseigné que, tous étant morts en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ, il ajoute : « Chacun en son rang : Jésus-Christ d'abord, étant comme les prémices, puis ceux qui sont à lui, qui ont cru à son avènement [5]. » Les commentateurs de l'Ecriture disent à ce sujet qu'il y a deux sortes de rangs, le rang selon le temps et le rang selon la dignité. Pour la généralité des saints, il ne peut être ici question du rang selon le temps, puisque saint Paul se hâte un peu plus loin de nous apprendre que nous ressusciterons tous en un moment, en un clin d'œil, au son

[1] Rom. VIII, 23. — [2] V. Rom. VI, 9. — [3] V. Ibid. VI, 5. — [4] Apoc. VI, 9-11. — [5] I Cor. XV, 22, 23.

de la dernière trompette [1]. Il s'agit donc pour eux de la diversité de la gloire dont ils seront revêtus, et qui sera en rapport avec la participation plus ou moins grande qu'ils auront eue à la grâce de Jésus-Christ. Mais pour Marie, il est permis de le croire, elle n'est point sujette à la loi commune. Elle ressuscite la première selon l'ordre de la dignité, parce qu'elle a participé à la grâce en une mesure infiniment plus large que toutes les autres créatures réunies, mais elle ressuscite encore la première après Jésus-Christ dans l'ordre des temps, parce que, avec Jésus-Christ, elle compose les prémices de la terre [2]. Ainsi donc l'Esprit-Saint, qui est le feu vivifiant descendu du ciel, consomme cette très-pure victime, à peine a-t-elle goûté la mort. Il ne permet point que son âme attende longtemps sa réunion au corps, qui doit compléter sa béatitude, en la mettant dans l'état final d'une victime immolée. Mais dans son amour pour sa fidèle Epouse, il se hâte d'implanter en elle une vie nouvelle, grande, noble, digne de leur ineffable union, en un mot, une vie divine.

Une fois consommée, une fois en possession de sa vie nouvelle, la victime doit aller en jouir dans le sein de Dieu, qui est le lieu de son repos. Aussi, bientôt, du fond de ce sanctuaire, une voix se fait

[1] Ibid. XV, 52. — [2] L'Eglise grecque, dans sa liturgie, considère Marie, comme les *prémices de l'immortalité, in Menaeis* 5 maii.

entendre, la voix de l'Epoux : « Levez-vous, dit-elle à Marie, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez, car l'hiver est passé, les pluies se sont dissipées, et les fleurs paraissent [1]. Venez, et je vous couronnerai [2]. » A cette douce invitation, la Vierge s'avance vers les parvis célestes, portée par les anges. Revêtue de jeunesse, ruisselante de grâces, pénétrée de lumière, elle monte comme une légère vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens [3]. Jésus accourt au-devant de sa Mère, il l'invite, et elle le pose comme un sceau sur son cœur [4]. Cependant, témoins de ce spectacle, les citoyens du ciel ne peuvent se lasser de l'admirer. « Quelle est celle-ci, chantent-ils, qui s'élève du désert, remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé [5] ? Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille [6] ? » Au son de ces cantiques, la Vierge, introduite dans la partie la plus auguste du temple céleste, est élevée sur les premiers degrés du trône de Dieu. C'est sur ce trône que le Très-Haut se révèle à ses créatures comme la souveraine Majesté, et comme la cause de la gloire. Là Marie est proclamée Reine des trois hiérarchies angéliques, et de

[1] Cant. II, 10-12. — [2] Ibid. IV, 8. — [3] Ibid. III, 6. — [4] Ibid. VIII, 6. — [5] Ibid. VIII, 5. — [6] Ibid. VI, 9.

tous les ordres de saints. Là elle est couronnée d'un diadème immortel, c'est-à-dire dotée dans une mesure indéfinie des dons de compréhension, de vision et de jouissance.

Mais cette Vierge très-belle ayant ainsi pénétré avec son divin Fils au-delà du voile, dans le Saint des Saints, quel glorieux office s'apprête-elle à y remplir ? Ah ! qu'est-il besoin de le répéter, elle y va offrir sans cesse, avec le Pontife des biens à venir, le sang précieux de l'Agneau divin, elle y va célébrer le sacrifice de la louange éternelle. C'est du reste ce qu'elle nous apprend elle-même, car mieux que l'Eglise entière, elle doit, à l'heure de son passage à l'éternité, s'appliquer les paroles que le prophète royal met sur les lèvres de ceux que Dieu délivre des tribulations de la vie : « J'ai passé par le feu et par l'eau, c'est-à-dire par toutes les douleurs du sacrifice ; mais, ô mon Dieu, vous m'avez enfin conduite dans le lieu du rafraîchissement. C'est pourquoi *j'entrerai dans votre maison, afin de vous y offrir des holocaustes ;* et ces vœux que ma bouche a prononcés, que mes lèvres ont articulés dans le temps de l'épreuve, je vous les rendrai avec le sacrifice véritable, dont les sacrifices imparfaits n'offraient que l'image [1]. »

Élevons donc nos regards vers la Jérusalem céleste, et bien que l'homme ne puisse pas com-

[1] Ps. LXV, 12-15.

prendre ici-bas ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment [1], essayons néanmoins de nous représenter, à l'aide de quelques images, la beauté du sacrifice éternel. Les temps sont accomplis, Jésus-Christ a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés [2], et son corps mystique, ayant atteint sa plénitude, est désormais retiré avec lui dans le sanctuaire [3]. C'est alors que se poursuit, avec toutes les harmonies qu'elle peut avoir, la louange qui ne doit point finir.

Nous l'avons dit déjà, le sacrifice véritable qui se célèbre chaque jour sur les autels de la terre est identique en substance au sacrifice sanglant qui s'est offert sur la croix, et il se rapporte également au sacrifice triomphal qui se perpétue dans les cieux. Par les belles cérémonies dont elle l'a accompagné dès le commencement, et qui se sont développées encore après l'ère des persécutions, l'Eglise a reproduit sous les yeux des fidèles autant d'images à la fois magnifiques et touchantes des splendeurs qui rayonnent autour de l'autel immatériel dressé devant le trône de Dieu. N'est-il pas vrai que lorsque nous assistons aux solennités du culte, notre âme émue rêve aux fêtes de l'éternité? Quand surtout il nous est donné de contempler les fonctions saintes dans la basilique de Saint-Pierre, n'est-il pas vrai que notre esprit, ravi

[1] I Cor. II, 9. — [2] Heb. X, 14. — [3] Hebr. VI, 19.

d'admiration, croit entrevoir une scène du ciel? Oui, le sacrifice célébré avec des rites solennels, parmi la plus noble assemblée de la terre, au milieu des splendeurs de l'art, dans le plus beau temple du monde, et par le représentant même de Jésus-Christ, portant comme son Maître le caractère auguste de pontife et le caractère plus touchant de victime ; c'est là assurément l'image la plus expressive qui se puisse rencontrer ici-bas du sacrifice sublime de la patrie ! Du reste, quand Jésus lui-même a voulu manifester à son disciple de prédilection les splendeurs qui environnent le sacrifice des cieux, il lui a présenté des images analogues. A Pathmos, saint Jean fut ravi en esprit au ciel un dimanche [1], qui était dès lors le jour consacré aux réunions des fidèles, et à la célébration des saints mystères. Il y vit le Prêtre, la victime et l'assemblée des élus. Il y assista au sacrifice qui se célébrait dans le temple et sur l'autel, avec les formes extérieures d'une véritable liturgie. Si donc ces figures ont paru à Dieu même les plus propres à représenter à l'esprit de l'homme les mystérieuses beautés de la vie future, il semble nécesaire que nous nous en servions à notre tour, afin de nous former l'idée la plus complète que l'on puisse avoir sur la terre du sacrifice éternel.

[1] Apoc. I, 10.

Dans la partie la plus auguste du ciel s'élève le trône du Très-Haut. Celui qui y est assis a la beauté du jaspe et de la sardoine. Il remplit tout de sa majesté et de sa puissance, et le bas de ses vêtements atteint jusqu'aux parvis du temple [1].

C'est devant ce trône éclatant, à l'autel d'or [2], parmi les sept candélabres, qu'apparaît le Pontife souverain. Une riche ceinture retient sa robe couleur d'hyacinthe, insigne du sacerdoce. Ses cheveux ont la blancheur de la laine ou de la neige, pour marquer son éternité; ses yeux paraissent comme une flamme de feu. Ses pieds sont semblables à l'airain de la fournaise, et sa voix imite le bruit des eaux. Qu'il ravit l'âme avec l'éclat qui sort de son visage [3], avec les fleurs qui ornent ses plaies [4] ! Il est le Saint, le Véritable, le principe et la fin [5].

Cependant, voici, dans un magnifique appareil, la Vierge unie au Pontife. Interrogez l'exilé de Pathmos. Il vous dira qu'il l'a vue en rapport in-

[1] Apoc. IV, 2, 3; XI, 1, 19; XV, 8; Isa. VI, 1. — [2] Apoc. VI, 9; VIII, 3; XI, 1. — [3] Apoc. I, 12-16. Jésus-Christ se montre ici dans l'Apocalypse en qualité de Pontife. La robe talaire dont il est revêtu paraît être la robe couleur d'hyacinthe qui, sous l'ancienne Loi, couvrait le grand prêtre dans l'exercice de ses fonctions. (Exod. XXVIII, 31; Hier. *Ep. ad Fabiol. de Vest. Sacerdot.*) — [4] Ce détail n'est point emprunté à la vision de saint Jean, mais à une vision particulière. V. sainte Gertrude, *Les Insinuat. de la divine piété*, liv. IV, c. 35. — [5] Apoc. III, 7; XXII, 13.

time avec le Christ, dont elle est la Mère, participant à ses œuvres, et triomphant avec lui, en vertu du sang de l'Agneau, répandu dans le sacrifice. Elle paraissait revêtue d'immortalité ; le soleil était son manteau, la lune l'escabeau de ses pieds, et son front était couronné d'étoiles [1].

Qu'il est donc auguste et vraiment digne de la Majesté suprême, le sacrifice triomphal qui se célèbre devant la face de Dieu, parmi l'assemblée des saints ! L'hostie est offerte sur l'autel. C'est l'Agneau divin, environné des marques de sa puissance. Il apparaît debout et comme égorgé [2], en d'autres termes, dans l'attitude d'une victime revêtue des dots de la gloire, consommée et communiée en Dieu. Mais ce n'est pas là l'hostie entière ; elle se compose encore de tous les enfants de Jésus-Christ, c'est-à-dire de tous les justes parfaits [3], qui lui sont unis pour ne former avec lui qu'un seul corps achevé [4]. Marie est le membre principal de ce corps mystique de Jésus, puisqu'elle est la première parmi les épouses de l'Agneau, parée comme l'est une épouse pour son époux [5]. Viennent ensuite les Apôtres, les prophètes, les prédicateurs de l'Evangile, les pasteurs et les docteurs, avec l'universalité des saints. Ils sont tous membres

[1] Ibid. XII. Il est fort possible que dans la description qu'on lit au premier verset de ce chapitre, saint Jean ait fait allusion à la glorieuse Assomption de Marie. — [2] Ibid. V, 6, 7. — [3] Hebr. XII, 23. — [4] Aug. *in Ps. CX.* — [5] Apoc. XXI, 2, 9.

les uns des autres, et reçoivent tous du chef une influence proportionnée à chacun d'entre eux. C'est ainsi que l'Esprit et la vie circulent dans tout ce corps, qui s'édifie par la charité, Eglise sainte et irrépréhensible, ointe de l'onction royale, afin de régner avec Jésus-Christ, et de demeurer à jamais avec lui dans le sein de Dieu, quoiqu'en un mode différent du sien [1].

Eh bien, toute cette cité rachetée, voilà le sacrifice universel offert à Dieu par le Grand Prêtre [2]. Car la consommation de toutes choses étant arrivée, et Jésus, ayant détruit tout empire, toute domination et toute puissance, remet lui-même à son Père ce royaume qu'il s'est conquis au prix de son sang. Alors, tout lui ayant été assujetti, il demeure lui-même assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, et la fin du sacrifice est atteinte, parce que désormais, selon la parole profonde de l'Apôtre, *Dieu est tout en tous* [3]. O grandeur de la destinée humaine! Dieu est tout en nous tous. Ainsi qu'il le demandait la veille de sa mort, Jésus est en nous, et le Père est en Jésus, et nous sommes consommés dans l'unité, et nous avons en nos cœurs ce même amour dont le Père a aimé Jésus [4]. Or, ce même amour quel est-il, sinon l'Esprit-

[1] V. I Cor. XII, 4-30; Ephes. IV, 4, 11-16; V. 23, 25-27; Col. II, 18, 19; Act. XX, 28; Aug. *Serm. de eo quod Christ. trib. mod. in script. intellig.* 9, 10, 11. — [2] Aug. *de Civ. Dei*, X, 6. — [3] V. I Cor. XV, 24-28. — [4] Ioan. XVII, 23, 26.

Saint, amour substantiel du Père et du Fils? C'est donc l'Eprit d'amour qui opère en nous, et qui consomme l'union des membres avec la tête : communion éternelle de nos cœurs au cœur de Jésus, et par le cœur de Jésus au cœur de Dieu; holocauste qui fume sans interruption devant la face du Très-Haut.

Faut-il maintenant essayer de peindre le bonheur des habitants de la Jérusalem céleste au sein de ce sacrifice parfait? Couverts de la robe blanche de l'immortalité [1], portant écrits sur leur front le nom de Dieu et le nom de la ville sainte [2], pareils à des oliviers par les doux fruits que l'Esprit produit en eux, et à des candélabres par l'éclat qu'ils répandent [3], ils voient Dieu face à face [4] à la lumière de l'Agneau, qui est la lampe de cette cité bienheureuse [5]. C'est là toute la vie éternelle [6], et l'essence de la béatitude. Et chacun, transfiguré dans cette sublime contemplation, et devenu semblable à la Divinité même [7], jouit de la gloire dans la mesure de la grâce qu'il a obtenue sur la terre, dans la mesure de l'amour avec lequel il allait à Dieu.

Outre ce bonheur essentiel, il en est un autre encore qui fait les délices des élus, je veux dire

[1] Apoc. III, 4, 5. — [2] Ibid. II, 17; III, 12. — [3] Ibid. XI, 4. — [4] I Cor. XIII, 12. — [5] Apoc. XXI, 23. — [6] Ioan. XVII, 3. — [7] I Ioan. III, 2.

qu'ils participent par la charité à la joie de leurs frères. Oui, dans ce séjour paisible, d'où la haine et l'envie sont bannies à jamais, chacun reçoit un nouvel éclat de la gloire de tous ; parmi cette société de frères unis par les liens les plus doux, où la charité règne sans partage, la félicité et l'ivresse de chacun s'augmentent par la vue du bonheur d'autrui [1]. Semblables à des miroirs fidèles, les esprits angéliques réfléchissent autour d'eux les rayons partis du trône de la Divinité, remplissant d'une sainte allégresse les cœurs des hommes, que l'architecte de la Jérusalem éternelle a enchâssés dans les ordres sublimes de leur céleste hiérarchie [2]. Et vous aussi, nobles vierges, prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau, en suivant l'Epoux sur les cîmes de Sion, vous excitez sur vos pas l'admiration et l'amour. Chantez donc, chantez votre cantique que nul ne peut redire, et que les habitants du ciel soient transportés et ravis par vos accents inimitables [3].

Telle est la paix de la cité céleste : union très-parfaite, comme le dit si suavement le grand évêque d'Hippone, pour jouir de Dieu, et jouir les uns des autres en Dieu et pour Dieu [4]. Cette jouissance, ce rassasiement, le même docteur nous l'apprend

[1] V. Catharin. Senen. *Dial.* XLI, 3. — [2] V. Aug. *de Civ. Dei*, X, 7. — [3] V. Apoc. XIV, 1-5. — [4] *De Civ. Dei*, XIX, 13.

encore, produit la louange du Seigneur [1]; la louange, l'unique occupation de ceux qui n'auront plus rien à faire, le seul ouvrage de ceux qui jouiront d'un saint loisir, l'action de leur repos, et l'unique soin de ceux qui n'auront aucun soin [2]. O sacrifice de l'adoration et de la louange éternelle, sacrifice parfait en toutes ses parties, fruit si doux de la charité [3] ! Je vois une assemblée de prêtres immortels, perdus en Jésus-Christ, se prosterner devant le Très-Haut, jetant à ses pieds des couronnes. J'entends, avec le voyant de Pathmos, les voix du ciel, semblables à la voix des eaux, donnant la gloire, l'honneur et la bénédiction à celui qui vit dans les siècles. Cependant, au son des harpes d'or, retentit le cantique nouveau : « L'Agneau qui a été immolé (ainsi sonne-t-il), a racheté ses élus par son sang, du milieu de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation; il a fait d'eux des rois et des sacrificateurs à Dieu ; voilà pourquoi il est digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force et la gloire ! » Les esprits bienheureux prennent part à ces saints concerts, et dans l'ivresse du plaisir, toute créature qui est au ciel, répond : « *Amen* [4]. »

Il serait étonnant que dans ces chants harmo-

[1] *In Ps. XXI.* — [2] Aug. *in Ps. CX, et in Ps. CXLVI.* — [3] Aug. *in Ps. XCV: in Ps. CXLIX*; Greg. Magn. *in VII Ps. Poenit. Ps. IV.* — [4] V. Apoc. IV, 4, 8; V, 8-14: VIII, 3, 4, etc.

nieux de la patrie, le nom de Marie ne fût point mêlé au nom de Jésus. Ah! les bienheureux ne la sauraient oublier dans leurs louanges, elle qui est l'Epouse principale de l'Agneau, ornée de la justification de tous, comme d'une robe de fin lin [1]. Ils l'exaltent donc comme leur Mère, car ils sont aussi sa race, contre laquelle le dragon infernal déployait naguère sa rage, ainsi qu'il l'avait déployée tout d'abord contre l'Homme-Dieu [2]. Ils la bénissent et la glorifient, parce que, en ce jour sans fin de l'éternité, à ce banquet des noces de l'Agneau [3], c'est elle qui communie tous les élus au fruit de la vie [4], qui les nourrit de cette manne délicieuse, cachée jusque-là [5] sous les voiles eucharistiques. Et ils se prosternent devant elle avec des transports d'amour, parce que, dans le sacrifice triomphal de l'éternité, c'est elle encore qui, en leur découvrant son doux Fils, est devenue le radieux ostensoir de l'autel élevé des cieux [6].

Au sein de cette cité si belle et si heureuse, ne se trouvera-t-il point des élus sur qui le sacerdoce de Jésus-Christ rayonnera en un mode plus excellent? Il y a dans le monde et il y aura toujours, des âmes investies de la dignité du prêtre, et pos-

[1] Ibid. XIX, 7, 8. — [2] Ibid. XII, 17. — [3] Ibid. XIX, 9. — [4] V. *Brev. Rom. Antiph.* 4, *ad Vesp. et Laud. in festo Assumpt. B. M. V.* — [5] Apoc. II, 17. — [6] V. Mgr Pie, év. de Poitiers, *Homél. pour le couronnement de N.-D. du S. C.* d'Issoudun. L'Eglise nous met sur les lèvres ces paroles adressées à Marie: *Et Iesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium* OSTENDE.

sédant l'esprit autant que le caractère du sacerdoce. Il en est d'autres qui, reproduisant en elles une image ressemblante du Christ et de sa Mère, se soumettent avec amour à la loi rigoureuse du sacrifice. Ames victimes, immobiles sur l'autel de la croix, abandonnées au milieu des flammes de l'holocauste, qui n'ont plus un regard sur elles-mêmes, sur qui Dieu exerce librement son domaine souverain, sans désirs, sans volonté, sans conduite propres, mais qui, domptant généreusement les répugnances de la nature, se complaisent dans les souffrances, et s'estimeraient heureuses de perdre mille vies pour expier les péchés des hommes, et réparer l'honneur outragé de Dieu. Eh bien, je le demande, est-ce que ces âmes-là, si héroïques dans le martyre du sang ou dans le martyre de désir, n'apparaîtront point parmi les saints comme des prêtres et des hosties de choix, comme d'autres Jésus-Christ et d'autres Marie, autour de l'autel? Et s'il est vrai que le caractère de la gloire dont on jouira là-haut est en rapport avec le caractère de la grâce reçue ici-bas, est-ce que ces âmes, n'ayant vécu que pour sacrifier et offrir, ne contempleront point de plus près la gloire que l'Homme-Dieu rend à son Père dans l'Esprit-Saint, et ne se perdront pas plus avant que toutes les autres dans la réparation de l'éternel sacrifice [1]?

[1] Je trouve cette belle expression dans les *Œuvres de Marie Lataste*, t. III, p. 247.

L'Ecriture nous donne peut-être une idée de leur bonheur, s'il est vrai que le Psaume cent trente-deuxième, comme le pensent plusieurs interprêtes, n'est autre que le cantique chanté par les prêtres et les lévites, lorsque, après la captivité, ils se retrouvèrent dans le temple pour y vaquer à leurs fonctions saintes. Avec plus de vérité que les ministres du tabernacle, ces prêtres et ces victimes dont nous venons de parler, se voyant réunis après l'exil autour de l'autel de Dieu, pourront s'écrier à leur tour : « Oh ! qu'il est avantageux, qu'il est doux pour des frères dans le sacerdoce, d'habiter ensemble ! Cette union est comme le parfum répandu par l'Esprit-Saint sur la tête de Jésus notre Pontife, avec une telle abondance qu'il descendit jusque sur le bord de ses vêtements sacrés, et que decoulant de là sur nos âmes, il les marqua de l'onction sacerdotale. Et voilà que le Seigneur a destiné à notre union fraternelle ses bénédictions et la vie pour jamais [1]. »

Ainsi, tel sera leur sort enviable : une abondante participation à la gloire sacerdotale de Jésus-Christ, et une parfaite union dans l'oblation du sacrifice. Que si l'on veut savoir après cela de quelles ineffables joies la contemplation de cet éternel sacrifice remplira ces élus de la charité, interrogeons une vierge à qui Jésus se manifesta un jour, célébrant

[1] Paraphrase du Ps. CXXXII.

les mystères saints dans le temple du ciel. A l'en croire, il se fera alors un admirable flux de Dieu en l'âme, et un doux reflux de l'âme en Dieu. Et le cœur même de Dieu se répandra dans le cœur de sa créature, comme le cœur de la créature s'écoulera en Dieu, avec un plaisir qui surpasse infiniment tout ce que l'Esprit de l'homme peut imaginer ici-bas [1].

En attendant qu'il nous soit donné de goûter ce bonheur d'entendre, la louange et de célébrer les merveilles du Très-Haut autour de l'autel des cieux [2], travaillons par nos prières et par nos œuvres à la consommation des saints [3], c'est-à-dire à cette union des élus avec Dieu en Jésus-Christ, qui est la fin sublime de la religion. Car l'Esprit et l'Epouse disent : « Venez [4], » n'ayant qu'une seule voix pour appeler, avec des gémissements ineffables [5], la venue de Jésus et la consommation du règne de Dieu. Nous donc qui écoutons cette voix de l'Esprit-Saint et de l'Eglise, nous dirons aussi : « Venez [6]. L'attente est longue, la soif ardente, et nous désirons l'eau de la vie [7]. Oh ! venez, Seigneur Jésus, venez. *Veni*, *Domine Iesu* [8]. »

[1] *Vie et Révél. de sainte Gertrude*, liv. IV, c. 62. — [2] Ps. XXV, 6, 7. — [3] II Cor. XIII, 9; Ephes. IV, 12. — [4] Apoc. XXII, 17. — [5] Rom. VIII, 26. — [6] Apoc. XXII, 17. — [7] Ibid. — [8] Ibid. XXII, 20.

CHAPITRE IX

CONCLUSION

Et ipsi tanquam lapides vivi superaedificamini, domus spiritualis, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Iesum-Christum.

I PETR. II, 5.

Nous avons achevé d'exposer les rapports de la bienheureuse Vierge Marie avec Jésus, Prêtre et Victime, sur l'autel du Calvaire, sur l'autel eucharistique et sur l'autel des cieux. Nous avons achevé aussi de peindre les effets de la sollicitude de cette Vierge sublime, de cette Mère incomparable, pour l'Eglise naissante et pour sa divine hiérarchie. Il ne sera pas sans utilité de faire savourer maintenant, s'il se peut, aux âmes intérieures, les fruits de cet enseignement [1].

[1] Dans la première éditiou de ce livre nous nous étions contenté d'indiquer d'une manière sommaire les conclusions pratiques qui vont suivre. Ainsi ce chapitre contient des développements tout nouveaux.

A peine la sainte Eglise de Jésus-Christ fut-elle sortie du cœur entr'ouvert de son auteur et des mains virginales de sa Mère, elle se trouva engagée dans une lutte terrible qui ne finit que sous le règne de Constantin. Ayant triomphé de ses ennemis, elle s'incorpora les peuples, mais sa vie demeura toujours un combat. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, elle apparaît encore aux hommes pleine de jeunesse et de vigueur, et aguerrie pour une lutte décisive.

L'on ne peut méconnaître qu'entre la lutte primitive et cette lutte contemporaine il n'y ait des rapprochements inattendus. Durant les trois premiers siècles, l'Eglise sanctifiait les âmes en nombre toujours croissant, si bien qu'elle finit par tout remplir; mais les peuples, mais les pouvoirs publics se déclaraient ses ennemis implacables, et ils n'entrèrent dans son giron qu'à la fin de cette longue période. De nos jours, si les enfants de l'Eglise sont plus nombreux que jamais, s'ils sont répandus sous toutes les latitudes, les sociétés humaines, au contraire, comme telles, ont cessé d'être chrétiennes, et, par une honteuse apostasie qui est le grand crime social de notre époque, les pouvoirs publics lui sont devenus hostiles ou indifférents. Voilà donc deux situations qui se ressemblent et qui n'ont point d'analogue dans l'histoire. Aussi vous entendez l'Epouse immaculée de Jésus, au-

jourd'hui comme alors, pousser du fond du cœur ce cri d'angoisse :

« Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité des complots vains ?

« Les rois de la terre se sont soulevés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ [1]. »

Autre rapprochement : Les âmes de cette première époque ont vu des yeux intérieurs la sortie de l'Eglise du flanc entr'ouvert de l'Homme-Dieu et des mains de la divine Vierge, ou du moins elles se sont trouvées plus proches de cet ineffable mystère. Un tel fait n'a pas manqué d'exercer sur elles une influence considérable. Il est vrai, l'Eglise n'a cessé en aucun moment de sa durée d'appartenir au cœur de son Epoux, mais l'on s'aperçoit néanmoins que ce cœur adorable, bien que caché, darde sur les âmes d'alors des rayons plus intenses, que ces âmes ont un sens surnaturel très-délicat, et qu'elles sont imbues d'un esprit admirable. Cet esprit n'est autre que l'esprit de sacrifice émanant de l'autel du Calvaire et alimenté du reste par la persécution. Les écrits de cet âge en font foi, et il n'est pas jusqu'aux parois des catacombes qui ne nous en fournissent à chaque pas des indices touchants.

Or, de nos jours, l'Eglise ne trouvant plus aucun

[1] Ps. II, 1 et 2.

appui sur la terre, s'est souvenue de son berceau sacré, et, par un mouvement sublime, elle se dirige, appuyée sur sa Mère,. vers le cœur d'où elle est issue avec le sang et l'eau du sacrifice. C'est le successeur de Pierre qui la guide. « Approchons-nous, dit-il à ses fils, approchons-nous de ce cœur, et, remplis d'admiration, observons l'économie céleste avec laquelle fut formée l'Eglise, et comment elle sortit vigoureuse de cette source divine, en s'appuyant sur les sept colonnes qui représentent les sacrements. Approchons-nous spécialement de la plaie qui laisse ouverte l'entrée de ce très-saint cœur; car, en ces jours, le monde catholique s'approche de cette source de charité, et c'est là que nous prendrons la vigueur dont nous devons être revêtus pour combattre les combats du Seigneur [1]. »

Mais ce n'est point assez. Au 20 septembre, au quatrième anniversaire de la prise de Rome, lorsque la douleur est au comble, lorsque ses enfants lui demandent une parole suprême de consolation et d'espérance, le Pontife martyr ne sait que nous montrer Marie debout auprès du cœur percé de son Fils. « La Très-Sainte Vierge, s'écrie-t-il, demeurait au pied de la croix, et elle voyait les douleurs de son Fils expirant sous les coups des bour-

[1] V. le discours de S. S. Pie IX, du 18 septembre 1873, adressé à la députation qui déposa à ses pieds le vœu de Rome pour l'érection d'une église dédiée au Sacré-Cœur; et son discours du 12 juillet 1874 aux collèges étrangers de Rome.

reaux. Ce qu'elle vit surtout, c'est son côté ouvert par la lance du soldat, et alors elle se rappela la prophétie de Siméon : « Un glaive de douleur per- « cera tes entrailles [1]. » Elle s'en souvint, mais elle n'en resta pas moins au pied de la croix. Voilà l'exemple que Marie nous a donné et que nous devons imiter. Marie resta ferme auprès de la croix, même quand les soldats se partagèrent les vêtements de son Fils. Nous aussi, nous devons rester unis et debout, après que nos ennemis se sont partagé nos dépouilles [2]. »

Lorsque l'Esprit qui demeure avec l'Eglise met de telles paroles sur les lèvres du Père, on peut être certain de rencontrer dans le cœur des fidèles enfants les fruits d'une opération divine corres-

[1] Luc. II, 35. — [2] Discours de S. S. aux délégués de la Fédération Pie, le 20 septembre 1874.

On peut ajouter à ce fait la consécration de divers pays au cœur de Jésus. La France veut rappeler sa consécration au divin cœur par la construction d'une église votive à Montmartre près Paris, et le Saint-Père bénit cette œuvre dans une lettre adressée à Mgr l'archevêque de Paris, le 31 juillet 1873.

La Belgique avait été consacrée au Sacré-Cœur dès le 8 décembre 1868, par un acte solennel de S. G. M. Dechamps, archevêque de Malines, et des évêques suffragants.

Nous travaillons aujourd'hui à élever un sanctuaire qui sera le monument de cette consécration, et cette œuvre a été également encouragée par le Saint-Père, qui a daigné nous envoyer un marbre des catacombes pour servir de première pierre à l'édifice.

L'Allemagne de son côté s'est consacrée récemment au Sacré-Cœur, comme une lettre des évêques du mois de février 1874 en fait foi.

pondante, c'est-à-dire une parfaite docilité pour les recevoir, et de saintes dispositions pour s'en pénétrer. Il est même permis d'aller plus loin et d'affirmer, eu égard à la merveilleuse unité d'action de l'Esprit de Dieu dans les cœurs, que ces paroles doivent peindre non-seulement les tendances de la piété publique, mais encore la situation surnaturelle des âmes d'élite de notre temps, et en quelque sorte leur caractère propre. Evidemment ces âmes, de même que les âmes de la primitive Eglise, se tiennent près de la croix, de Marie et du cœur blessé de Jésus, et grâce à un tel voisinage, elles se sont remplies de cet admirable esprit de sacrifice que la Providence semble vouloir opposer à l'impiété toujours croissante de notre époque. La formation de ces âmes généreuses est une des merveilles de la grâce, et l'on ne peut douter que leurs immolations secrètes, unies au sacrifice de l'Agneau divin, ne pèsent d'un grand poids dans la balance de l'éternelle justice, et ne contribuent pour une part importante à la victoire de l'Eglise. Mais nous aurons à revenir sur ce point.

Il y a un troisième rapprochement à faire entre la persécution contemporaine et celle des premiers siècles : aujourd'hui comme alors, à défaut de tout appui humain, c'est l'ordre sacerdotal, y compris les milices religieuses, qui soutient l'effort princi-

pal de la lutte. On peut tirer de ce fait une conséquence indéniable : aujourd'hui comme alors il faut que le sacerdoce soit grand et saint, et parce qu'il le faut, l'Esprit de Dieu le rend tel. Quelle sainteté dans ces évêques, dans ces prêtres et dans ces religieux, dont le courage affronte ici les puissants du siècle, pour maintenir intacts les droits de l'Eglise ; dont le zèle brûlant conquiert là-bas des âmes innombrables, élargissant les tentes qui abritent le salut [1] ! Quelle magnanimité surtout dans le chef visible de tout l'ordre sacerdotal et de l'Eglise ! En lui apparaît la grandeur de Pierre et la grandeur de Jean. Sa voix se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et elle suscite une prière et un sacrifice universel. Ainsi, lorsque le premier Pape était dans les fers, les fidèles priaient sans interruption pour leur pasteur [2].

Mais tandis que l'Eglise se réjouit à bon droit de la ferveur et de héroïsme de son admirable clergé, elle verse aussi des larmes sur un petit nombre de défaillances et d'apostasies, qui ont fait du bruit dans le monde, sans entraîner néanmoins les âmes. Sa Sainteté a déploré plus d'une fois le malheur de ces ministres sacrés, qui ont mieux aimé plaire aux hommes qu'à Dieu [3]. Or, si c'est là une peine cruelle pour le vicaire du Christ, quelle offense

[1] Isa. LIV, 2. — [2] Act. XII, 5. — [3] Par exemple dans son allocution à une députation de l'Œuvre Pie, août 1874 ; dans

n'est-ce point pour le Christ lui-même? Oui, voilà la grande douleur qui accablait Jésus dans son agonie du jardin des Olives. Voilà sa plus sensible blessure, la blessure qui porte un nom spécial dans les Livres saints, la blessure que fait le traître [1]. O Jésus, j'entends le cri profond de votre âme : « Toutes les douleurs plutôt que cette douleur-là ! Toute plaie, mais loin de moi la plaie du cœur [2] ! »

Il appartient à la Vierge Marie de laver la plaie du cœur de Jésus, et de consoler l'Eglise d'aussi tristes défections. Cette belle mission, elle l'accomplit en protégeant la hiérarchie catholique contre les assauts de l'ennemi, en obtenant pour les membres du sacerdoce un accroissement perpétuel de ferveur, de sainteté et de force, et en multipliant par ses prières les prêtres du Christ et les âmes consacrées. Telle a été son action dans les temps apostoliques ; telle est encore son action à notre époque tout aussi troublée. C'est pourquoi il convient que nous l'honorions en tant qu'elle est l'instrument providentiel de cette grâce, et que nous exaltions ses glorieuses prérogatives d'Associée du divin sacrifice, de Reine de la hiérarchie et

celle qu'il a adressée aux cardinaux et aux évêques pendant les fêtes de Noël 1874; dans son encyclique aux évêques, au clergé et aux fidèles de Suisse, du 23 mars 1875, etc.

[1] *Plaga dolosa,* Eccli. XXVI, 28. — [2] Ibid. XXV, 18.

de Mère des Pontifes et des Prêtres. Voilà ce que nous allons essayer de démontrer aux trois phalanges d'âmes plus spécialement appelées à rendre à Marie un tel hommage, à savoir, aux prêtres, aux vierges consacrées et aux âmes pieuses demeurées dans le monde.

§ I.

LES PRÊTRES.

On ne peut le méconnaître, la persécution dont nous sommes témoins, a un caractère tout particulièrement satanique, en ce qu'elle sévit plus directement contre le sacerdoce et contre les ordres religieux. La tactique de l'enfer est d'envelopper les âmes d'épaisses ténèbres, et grâce aux fausses libertés dont s'enorgueillit le monde moderne, il n'y réussit que trop. « La fausseté des principes a tout envahi, s'écriait naguère Pie IX, et il semble impossible que le démon ait pu ainsi répandre des torrents d'erreurs dans le monde [1]. » Ce moyen puissant une fois mis en œuvre pour perdre les âmes, il

[1] *Discours de S. S., du* 20 *septembre* 1873. Combien cette parole est vraie ! L'erreur aujourd'hui a mordu jusqu'à des âmes honnêtes et élevées; et c'est le cas de redire, avec l'Evangile, que les élus même risqueraient d'y être induits, si c'était possible

n'est plus besoin désormais que la persécution tourne directement ses armes contre elles, et il suffira qu'elle s'attaque aux guides et aux pasteurs, afin d'envelopper tous les enfants de l'Eglise dans une commune ruine. Telle est la raison profonde pour laquelle l'impiété contemporaine poursuit le sacerdoce catholique de sa haine aveugle et de ses malédictions horribles, s'essayant, avec une rage infernale, à ébranler les hautes colonnes de l'Eglise, et à éteindre les nobles flambeaux qui l'éclairent, en d'autres termes, à renverser les Ordres religieux et l'autorité du prêtre, et à détruire les œuvres de leur zèle.

Or, en ces jours de défections, de tristesses amères, de combats inouïs et acharnés, le prêtre a besoin *des vertus de l'ère primitive*, *d'une piété ardente et d'un vivant esprit de sacrifice ;* et il se fait que la persécution qui crée une telle nécessité, devient précisément l'instrument dont se sert la divine Providence afin d'y pourvoir. Nous apprenons par les paroles mêmes de Sa Sainteté, que pour coopérer au succès de ce dessein providentiel, le moyen le plus efficace est d'inciter les âmes sacerdotales à contempler la *Vierge Prêtre*, *l'asso-*

(Matth. XXIV, 24). De fait, dans plusieurs de ses lettres rendues publiques, le Saint Père affirme que la grande erreur de notre temps, le libéralisme, a envahi bien des esprits catholiques. Ah ! si tous les enfants de l'Eglise obéissaient à cette grande voix du Vatican !

ciée du divin sacrifice, à imiter ses vertus, à se concilier sa protection, et à *se pénétrer de son esprit* [1].

Vous donc qui, par l'imposition des mains et l'onction sainte, avez reçu le caractère auguste du prêtre, allez à la Mère de notre grand Pontife, et honorant sa gloire sacerdotale par un culte plus fervent, entrez en société intime avec elle. Jésus est son Fils, parce qu'il a communié à sa chair et à son sang [2]; le disciple bien-aimé est aussi son fils, bien que dans un sens différent, parce qu'il a communié à sa vie, à ses vertus et à ses douleurs : de même devenez ses fils, en communiant à son esprit et à son âme. O le grand mot que celui de communion! Quelles grandes idées il réveille, les plus grandes de la religion! Quand l'Ecriture veut peindre une très-étroite union, elle ne peut trouver de mot plus expressif que celui de communier [3]. Et quand l'Eglise veut signifier l'ineffable unité qui se fait entre Dieu et l'homme dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, elle se sert du mot communion. Or, pour que le prêtre devienne le digne fils de la Vierge, il est nécessaire qu'il y ait entre elle et lui cette grande chose que l'on appelle une communion [4]. Saint

[1] V. le bref imprimé en tête du volume. — [2] Hebr. II, 14. — [3] Eccli. VIII, 5; XIII, 1, 2, 3, 21. — [4] Ce mot a plusieurs significations dans le langage ecclésiastique. L'acception dans laquelle nous le prenons ici se comprend aisément, et elle est

Ambroise souhaite que l'âme de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur, et que l'esprit de Marie soit en chacun de nous pour se réjouir en Dieu, afin que le Christ naisse selon la foi dans nos cœurs [1]. Ainsi donc, suivant la pensée de ce grand docteur, lorsque Marie répand son esprit et son âme dans l'âme d'un prêtre, elle fait naître en lui Jésus-Christ; c'est-à-dire que ce prêtre, communiant à l'esprit sacerdotal et à l'âme victime de son auguste Mère, devient lui-même un autre Jésus-Christ, capable de glorifier son Dieu à l'autel, et de communiquer aux âmes les saintes joies et les fruits précieux du sacrifice. Dévelop pons cette vérité.

Tout d'abord le prêtre qui aspire au bonheur d'être le fils de la Vierge, doit communier à son esprit apostolique. Et, en effet, ainsi que nous l'avons déjà montré, Jésus-Christ n'a communiqué sa vie à personne, pas même à l'Eglise entière, avec autant d'abondance qu'à sa Mère très-sainte. Aussi, voilà la source secondaire où les membres de la hiérarchie la doivent puiser jusqu'à la fin des

parfaitement justifiée par les expressions bibliques, que nous venons de citer, ou que nous citerons plus loin.

[1] *Exposit. Evang. sec. Luc.* lib. II. M. Olier faisait déjà ce souhait dans son *Catéchisme de la vie intérieure,* leç. 14, et Bossuet, dans ses *Elévat. sur les myst.* 14[e] serm., 8[e] élévat.

siècles ; voilà le canal par lequel toute vertu arrive aux ministres sacrés, par lequel les divines influences qui sortent du cœur de Jésus-Christ, sont distribuées à l'ordre ecclésiastique. « Le dessein providentiel est manifeste, Dieu n'a point voulu que Marie fût présente à la Cène, parce qu'elle ne devait pas être visiblement prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; mais il a disposé qu'elle fût dans le cénacle pour y recevoir l'esprit et la grâce apostolique, c'est-à-dire l'esprit de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du genre humain ; apprenant par là à l'Eglise, que jamais elle ne serait renouvelée qu'en la société de Marie, et qu'en participant à son esprit [1]. »

Ce point étant établi sur des fondements certains, il sera utile maintenant de montrer les effets que l'esprit apostolique produit dans les âmes sacerdotales. A cette fin, remontons au premier âge de l'Église, et cherchons y un témoin des opérations de la grâce chez les ministres sacrés. Ce témoin n'est autre que saint Denis

[1] M. Olier, *Le Panégyr. de saint Jean*, et autres ms. cit. dans la *Vie de M. Olier*, part. III, liv. 1. On lit dans la *Vie d'Agnès de Langeac*, par M. de Lantages, éditée nouvellement par l'abbé Lucot (III[e] part., c. 14), qu'il fut donné à cette sainte âme de contempler le mystère de la Pentecôte, et qu'elle y vit le cœur de Marie tout pénétré de la lumière de l'Esprit saint, comme le serait un cristal des rayons de soleil. Cette vision donna à M. Olier l'idée du magnifique tableau de Le Brun, qui décore la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice.

l'Aréopagite. Admirateur de la Vierge, ayant peut-être assisté à sa bienheureuse mort au milieu des pontifes et des frères [1], l'Aréopagite considérait la Mère de Jésus comme le *principe de la vie* [2]. Il était lié en outre avec saint Jean; les vertus du fils spirituel de Marie, surtout sa profonde et mystérieuse vision, l'éblouissaient [3], et il aimait à s'épancher avec lui, en le saluant des noms les plus doux, tels que ceux-ci : « O âme sainte, ô mon bien-aimé [4] ! » Si donc saint Denys est le fils de l'Apôtre des nations [5], il fait entrevoir qu'il se considère aussi comme le fils de la divine Vierge et comme le frère du disciple bien-aimé, et cette circonstance ajoute tout au moins à l'intérêt que présente l'inimitable description qu'il nous a laissée de la hiérarchie primitive.

Aussi nous voulons essayer de parler de l'ordre ecclésiastique avec les termes mêmes qu'emploie ce grand génie, tout en y ajoutant quelques traits empruntés à d'autres Pères voisins de son époque. Nous sommes assuré de peindre de cette manière les fruits de l'esprit apostolique, dans la première et plus abondante effusion qui s'en fit. Et comme la Vierge est le canal de cette grâce, comme elle

[1] Dion. Areop. *de Nom. div.* c. 3. — [2] *De Nom. div.* loc. cit. L'authenticité des ouvrages de Denys l'Aréopagite n'est plus mise en doute aujourd'hui. (V. l'Introduction à la Traduction de Mgr Darboy, et les Prolégomènes de la Traduction de l'abbé Dulac). [3] *De Hier. eccl.* c. 3. — [4] *Ep. ad Ioan.* — [5] Act. XVII, 34.

désire la répandre sans cesse par sa toute puissante intercession sur les ministres du sanctuaire, et comme d'ailleurs son action cachée a laissé une trace plus profonde dans l'Eglise des premiers temps, les esprits pieux relieront sans peine les faits que nous allons décrire à la belle parole de saint Ambroise alléguée plus haut, et ils concluront sans doute que l'esprit de Marie produit de tels fruits dans les âmes de ses fils de prédilection. Ces fruits sont, comme on le verra bientôt, une idée vraie de la sublimité des fonctions sacerdotales, des ascensions du cœur vers Dieu, et une noble passion pour entraîner les âmes dans ce mouvement.

Qu'elle est élevée la perfection à laquelle sont appelées les âmes ! Elle n'est rien moins qu'une ressemblance avec la beauté et la bonté éternelle. Le sacerdoce est l'instrument établi pour opérer cette glorieuse transformation. Il accomplit son sublime ministère suivant la loi, que les bienfaits divins ne sont communiqués aux inférieurs que par les supérieurs. Cette même loi régit aussi les puissances des cieux, placées près du sanctuaire de l'auguste Trinité ; en sorte que la hiérarchie de l'Eglise et la hiérarchie céleste déploient l'efficacité de leurs fonctions saintes d'après un principe uniforme [1].

[1] *De Hier. coel.* c. 5. Saint Clément d'Alexandrie pense sur ce sujet comme l'Aréopagite, *Stromat.* lib. VI, c. 13.

Reproduisant l'unité et la variété qui éclatent dans les œuvres de l'infinie sagesse, la hiérarchie a donc pour but d'assimiler les âmes à Dieu. Les pontifes, sanctifiés par la connaissance des sacrés mystères en raison de leur dignité, transmettent aux prêtres la divine ressemblance qu'ils ont reçue d'en haut. Unis à leur pontife comme les cordes sont unies à la lyre [1], les prêtres communiquent à leurs subordonnés le trésor des saintes lumières ; tandis que les lévites, semblables aux chœurs inférieurs des anges, suivent leurs guides sacrés, exerçant à leur tour sur d'autres âmes une autorité moindre. Par suite de ces harmonieux rapports, chacun, au degré qui lui est propre, entre en communication avec la bonté infinie, avec la beauté inénarrable [2].

Jésus est le maître et le guide de ces fonctions augustes. Principe de toute hiérarchie, il choisit une âme religieuse, il la prépare par l'habitude des vertus, il reflète en elle les lumières jaillissant du cœur de son Dieu [3] ; puis, dans l'ordination, l'élevant tout-à-coup à une beauté déiforme, il la revêt de la robe sacerdotale qui marque le pouvoir d'initier à la contemplation des mystères célestes ; et il la confirme enfin dans la grâce habituelle et la fécondité permanente de son noble ministère [4].

[1] Ignat. Antioch. *Ep. ad Ephes.* — [2] *De Hier. eccl.* c. 1. et 5. — [3] Mot-à-mot : *Les lumières cordiales. De Theol. myst.* c. 3. — [4] *De Hier. eccl.* c. 1 et passim. *De Hier. coel.* c. 15.

Quelle langue pourrait redire l'amour qu'il porte alors à ce prêtre? Dans l'excès de sa douce tendresse, il sort en quelque sorte de lui-même, et daigne se laisser vaincre aux charmes de la beauté et de la dilection dont il a orné son âme [1]. Du haut de son excellence et du fond de son secret, il s'abaisse vers lui, et se livre tout entier, dans un banquet dont on a redit toutes les merveilles, mais que l'Aréopagite a loué mieux encore, en l'appelant un sacrement déifique [2]. Le prêtre en est le ministre. A l'heure où il procède à la célébration mystique du sacrifice, en la manière que Dieu a instituée, pénétré de cette crainte que la religion réclame, il s'excuse d'oser approcher ces mystères si excellents, et il crie au Seigneur : « Vous l'avez dit : Faites ceci en mémoire de moi [3]. » Puis il demande la grâce de n'être pas indigne de ce ministère par lequel l'homme imite un Dieu, et de retracer Jésus-Christ dans la célébration et la distribution des choses sacrées. Alors il achève l'œuvre sainte, et offre aux regards le mystère sous les symboles qui le rendent sensible. Et découvrant et rompant le pain jusque-là voilé, et partageant entre tous le même calice, il multiplie mystérieusement et distribue l'unité, accomplissant ainsi le très-saint sacrifice. Cependant, uni à l'Esprit-Saint, il

[1] *De Nom. div.* c. 4. — [2] *Ep. ad. Tit.* — [3] Luc. XXII, 19.

s'est élevé par la pensée jusqu'aux types intellectuels des cérémonies, dans la douceur d'une contemplation sublime, et avec la pureté qui convient à sa dignité glorieuse [1]. O prêtre de Jésus-Christ, lorsque ensuite vous descendez les degrés de l'autel, entouré des vertus célestes témoins de votre bonheur, n'êtes-vous pas saisi d'étonnement, comme jadis ce grand saint qui venait d'y monter pour la première fois [2], et ne baisez-vous pas vos mains exhalant le parfum de l'onction sacerdotale ?

Mais si Jésus s'incline ainsi vers ses prêtres, les prêtres de leur côté ont à s'élever vers Jésus. Ces ascensions du cœur [3] trouvent leurs types dans celles des esprits célestes, car c'est aux esprits célestes que les prêtres surtout, tant du premier que du second degré, sont justement comparés [4]. On peut même dire, à cause des harmonieux rapports qui règnent entre la hiérarchie du ciel et de la terre, que les membres du sacerdoce doivent posséder en quelque sorte, bien qu'en un mode compatible avec la vie d'ici-bas, les sublimes habitudes et les prérogatives suréminentes des chœurs les plus élevés [5].

[1] *De Hier. eccl.* c. 3. — [2] Chrys. *Hom. cum presbyt. fuit ordinat.* V. aussi *de Sacerdot.* lib. III et VI. — [3] Ps. LXXXIII, 6. — [4] *de Hier. coel.* c. 12; *Ep. ad Demophil.* — [5] *De Hier. eccl.* c. 4.

Et tout d'abord puisque la mission des prêtres est de communiquer la pureté, puisque Jésus béni fait rayonner ce don d'en haut sur son peuple par leur ministère, et en quelque sorte à travers leurs âmes consacrées, de quel éclat ne doivent-il pas briller eux-mêmes? Etre pur, c'est ne conserver aucune tache, c'est être libre de tout ce qui a besoin d'expiation, c'est avoir l'esprit dégagé des illusions abjectes et le cœur préparé par une prière chaste à l'union divine, c'est en un mot participer à la sainteté infinie [1]. Saint Denys nous représente les ministres de l'autel comme des hommes ayant l'œil toujours ouvert sur cette sainteté adorable, et s'appliquant à l'imiter par un infatigable effort. Lorsque par des purifications successives ils ont reproduit en eux une certaine image de la Divinité très-pure, ils peuvent s'incliner avec bonté vers les choses inférieures, sans se laisser séduire ni captiver par elles, et les quitter ensuite avec toute la plénitude et l'intégrité de leur perfection, pour accomplir leur glorieux retour à l'unité divine [2]. N'est-ce pas là une vie surhumaine, ne sont-ce pas là des opérations angéliques? Ah! si nous aussi nous savions nous dégager des influences de la terre, mépriser les délices des sens, et fouler aux pieds les plaisirs du monde, en nous approchant

[1] *De Hier. coel.* c. 13; *de Hier eccl.* c. 3; *de Nom. div.* c. 3. — [2] *De Hier. eccl.* c. 3.

par une courageuse imitation de la sainteté de Jésus, et en nous imprégnant de l'esprit de Marie, le contact des augustes mystères ferait de nous, selon la noble expression de l'Aréopagite, des hommes déifiés [1]. Que notre Christ, puisqu'il nous est permis de l'appeler nôtre [2], nous purifie et nous divinise ainsi, par un effet de sa bonté incomparable !

Comme la plus sublime hiérarchie des cieux, rangée autour du trône de la Divinité, jouit d'une foule de suaves et pures visions, et nourrie d'un aliment divin dans la première et plus abondante distribution qui s'en fait, s'unit avec un invincible élan à la beauté souveraine qui n'a point de déclin [3]; ainsi les fils du sacerdoce, debout autour de l'autel de Jésus-Christ, reçoivent les premières émanations de sa beauté féconde, et avec un pur et perpétuel enthousiasme, peuvent s'élever sans relâche, pour soumettre leur vie au joug de la céleste volonté [4]. Semblables aux trônes, ils portent Jésus, et s'inclinent avec un frémissement respectueux devant sa majesté adorable [5]. Imitant les chérubins, autant que le permet la condition infime de cette vie, ils contemplent, bien qu'à

[1] *De Hier. coel.* c. 2. — [2] Ibid. — [3] *De Hier. coel.* c. 7. — [4] *De Hier. eccl.* c. 4, et *de Hier. coel.* c. 2. — [5] S. S. Pie IX les comparait aussi à des trônes, dans sa lettre du 8 août 1871, par laquelle il refusait le titre de Grand et un trône d'or qu'on voulait lui offrir.

travers des voiles, la magnificence divine, pleine de charme et source des grâces. Ils sont susceptibles de devenir, ainsi que les séraphins, des flammes brûlantes, par l'ardeur de leur amour et de leurs saints désirs. Et voilà que dans ce commerce intime avec Dieu, ils ont acquis une force puissante par laquelle ils soulèvent, transfigurent et réforment à l'image de Jésus, les âmes dont ils sont devenus les initiateurs et les pères [1].

Un saint l'a exprimé par un seul mot gracieux, le prêtre est le négociateur de l'alliance qui se conclut entre Jésus et les âmes [2]. C'est la joie suprême du prêtre, quand, fidèle instrument de la grâce, il a conduit une âme à ce Roi divin. Une étoile de plus pour réfléchir l'éternelle lumière parmi les constellations du ciel; un encensoir qui fumera sans fin devant l'autel du Très-Haut; un archet pour les chastes et divins concerts de la patrie ; un amour enfin qui ne s'éteindra jamais, qui s'exhalera toujours devant l'objet mille fois désirable des cœurs ! Aussi n'y a-t-il point pour le prêtre de sacrifices, point de fatigues, point de

[1] Telle est dans son ensemble la pensée de saint Denys sur les évêques et les prêtres, qu'il compare à différentes reprises à la plus élevée des hiérarchies célestes. Cfr. *de Hier. coel.* c. 2 et 7, et *de Hier. eccl.* c. 4 et alibi. D'autres Pères ne se font pas du sacerdoce une idée moins élevée. V. par exemple Chrys. *de Sacerdot.* et Gregor. Nazianz. *Orat. II apolog.* — [2] Gregor. Nazianz. *Ibid.* Saint Paul, du reste, l'a dit le premier, II Cor. XI, 2.

sueurs, point de peines, point d'opprobres, qu'il tienne pour quelque chose, lorsqu'il s'agit de conquérir à Jésus-Christ ce qui vaut plus que tous les empires, plus que la terre entière, plus que les mondes, une âme ! L'Aréopagite nous le montre se penchant vers les âmes avec une dilection ineffable. Il se souvient du bon pasteur, qui les poursuit quand elles le fuient, qui les embrasse quand elles le trahissent, qui les ramène lorsqu'elles s'égarent, qui offre pour elles son sang au moment même où elles l'offensent, et dont la miséricorde ne les abandonne qu'après qu'elles ont méprisé sa clémence et consommé leur ruine [1]. C'est ainsi que, imitant les cœurs si doux et si humbles de Jésus et de Marie, les prêtres saints travaillent sans relâche à faire entrer les âmes dans le rapport divin, et à les transformer, par les grâces qui découlent des sacrements, en autant d'images de la beauté incréée.

Tels sont les admirables fruits de l'esprit apostolique, qui de Jésus-Christ découle sur les âmes sacerdotales, par le canal de l'auguste Reine de la hiérarchie. Approchons-nous encore de cette divine Vierge, approchons-nous de son âme, et voyons quels trésors de grâce elle peut nous communiquer.

L'âme de Marie, à peine est-il besoin de le répé-

[1] *Ep. ad Demophil.* Il faut lire dans cette lettre l'admirable vision qu'eut le prêtre Carpus.

ter, est par excellence une âme de victime, ayant été percée du glaive de la douleur. Si donc ses prêtres, ses fils de prédilection s'approchent d'elle pour communier à tous ses biens et à toutes ses œuvres [1], ils communieront à ses souffrances et aux souffrances de Jésus [2].

C'est un spectacle admirable que celui des Apôtres et de la hiérarchie primitive communiant aux douleurs du divin crucifié. N'avons-nous pas vu le disciple bien-aimé, témoin de la Passion de Jésus et du martyre de sa Mère, s'instruire au pied de la croix à devenir une victime en même temps qu'un sacrificateur? Et que dirons-nous de saint Paul, l'Apôtre et l'exemple des nations? Chaque jour il s'offrait lui-même en sacrifice pour ses frères [3], portant toujours en son corps la mort de Jésus [4]. Sans cesse il s'immolait volontairement, mortifiant en soi la nature de la chair, vraie victime crucifiée et décorée des marques sanglantes du Sauveur [5]. Se sentant choisi, et voyant les apprêts de son sacrifice: « J'ai déjà reçu l'aspersion

[1] *Communier aux biens spirituels et temporels de quelqu'un, communier aux œuvres de quelqu'un,* ce sont là des expressions bibliques. Cfr. Sap. VIII, 9; Rom. XII, 13; Galat. VI, 6; I Tim. VI, 18; Hebr. XIII, 16. — Ps. CXL, 5; Ephes. V, 11; I Tim. V, 22; II Ioan. 11. — [2] *Communier aux souffrances, aux Passions,* voilà encore une expression tirée de l'Ecriture. Philip. IV, 14; I Petr. IV, 13. — [3] I Cor. XV, 31. — [4] II Cor. IV, 10. — [5] Galat. VI, 14, 17.

pour être sacrifié[1] », écrivait-il à son disciple. Mais outre l'oblation de tout son être, il fait encore à Dieu une autre offrande, comme s'exprime saint Jean Chrysostôme, celle des peuples, des continents et des mers, ou plutôt des hommes qu'il a transformés en anges [2]. Ces hommes ainsi transformés, il les présente à l'autel comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu [3] ; et sur ce sacrifice, il s'apprête avec joie à faire une aspersion et une effusion de son sang [4], immortel enseignement qu'il laissera à toutes les âmes sacerdotales.

A côté de lui, plaçons le grand Apôtre André. Son désir de la croix est si ardent qu'à peine il le peut contenir : « Salut, ô croix, qui avez été embellie par les membres du Seigneur, s'écrie-t-il. Je vous ai appelée longtemps, je vous ai cherchée sans relâche ; aujourd'hui recevez-moi, et me rendez à mon Maître, qui m'a racheté par vous [5] ! »

Ecoutez encore Ignace, le saint évêque d'Antioche. Nourri du pain de vie qui est la chair du Christ, enivré du sang de celui qui est vie éternelle et charité inextinguible, il ne demande qu'à être immolé tandis que l'autel est prêt, qu'à

[1] II Tim. IV, 6. — [2] *Hom. I in S. Paul.* — [3] Rom. XII, 1. — [4] Philip. II, 17. — [5] *Presbyt. et Diacon, Achaiae Ep. de Martyr. S. Andr. Ap.* Nous faisons ici des réserves quant à l'authenticité de cette lettre telle qu'elle nous est parvenue.

devenir une hostie sous la dent des bêtes, et qu'à imiter la Passion de son Dieu, « Puissé-je, écrit-il, jouir des bêtes [1] ! » « Tels ceux qui aiment, observe ici saint Jean Chrysostôme. Ils reçoivent avec allégresse tout ce qu'ils souffrent pour l'objet de leur amour, et plus ils supportent de peines et de disgrâces, plus ils s'estiment au comble de leurs vœux [2]. »

Enfin, voici Polycarpe, Polycarpe, le disciple de saint Jean, consacré évêque de Smyrne par l'Apôtre bien-aimé de Jésus, et qui, ayant reçu par ce glorieux canal la science de l'âme de Marie, peut être appelé sans contredit l'un des plus nobles fils de la divine Vierge. Comme il se montre digne de cette grâce, lui qui n'est sujet à aucun reproche, à la différence de cinq autres évêques d'Asie, et à qui Jésus, dans l'Apocalypse, envoie ce doux message : « Je sais ton affliction et ta pauvreté ; tu es toutefois riche......... Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir.............. Mais sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie [3] ! » Comme aussi il est plein de l'esprit de sacrifice, de l'esprit de Marie ! Conduit au bûcher, il apparaît comme un magnifique bélier choisi du milieu du troupeau, et comme une victime agréable réservée pour la Divinité. Tandis que son sang coule sur les flammes

[1] *Ep. ad Rom.* — [2] *Hom. in S. Ignat.* — [3] Apoc. II, 9, 10.

qui l'entourent sans le consumer, tandis que son corps exhale une odeur d'encens et des plus précieux aromates, il s'écrie : « Je vous rends grâces, Seigneur Dieu tout puissant, de ce que vous me comptez au nombre de vos martyrs, en me donnant part au calice de votre Christ. Recevez-moi donc en ce jour comme une victime engraissée et préparée pour le sacrifice, ô Dieu, qui ne savez tromper, mais qui êtes fidèle dans vos promesses [1] ! »

Le sacrifice de l'Ange de l'Eglise de Smyrne est l'image du sacrifice intérieur, dont la flamme de l'amour et le glaive de l'esprit sont les agents, et qui devrait être le sacrifice de tous les prêtres, fils de Marie. Personne, en effet, n'est digne de l'honneur sacerdotal, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse l'assurent, s'il ne s'est offert auparavant à Dieu comme une hostie vivante [2] ; et Origène nous apprend que les membres de l'ordre sacerdotal, à l'exemple de leur Pontife suprême, doivent paraître à l'autel en qualité de victimes comme en qualité de sacrificateurs [3].

Prions la dispensatrice des faveurs célestes de

[1] *Eccl. Smyrn. de Marty. S. Polycarp. Ep. Circular. Cette encyclique de l'Eglise de Dieu qui voyage à Smyrne à l'Eglise de Dieu qui voyage à Philomèle, et à toutes les assemblées de l'Eglise sainte et catholique de la terre entière,* est un des plus précieux monuments des premiers siècles chrétiens. V. Euseb. *Hist. eccl.* lib. IV, c. 15; Hier. *de Vir. illustr.* c. 17. — [2] Gregor. Naz. *Orat. II apol.* Gregor. Nyss. *de Vita Moysis.* — [3] *Exhortat. ad martyrium.*

répandre de plus en plus dans les âmes sacerdotales cet admirable attrait pour le sacrifice qui fut donné au commencement. Un si noble don est compris du reste dans la grâce qui tombe sur les prêtres du Christ lors de l'imposition des mains, et il ne s'agit pour eux, suivant le précepte de l'Apôtre, que de ressusciter cette grâce chaque jour [1]. O Mère des prêtres, c'est ainsi que vous aimez à voir vos fils.

Cependant, formés et enrichis par la Vierge, les prêtres à leur tour voudraient exalter encore, s'il était possible, et enrichir leur Mère. Mais comment exalter et enrichir Marie? Parmi les merveilleux pouvoirs dont ils sont investis, les prêtres possèdent encore celui-là, et pour en user, ils n'ont qu'à suivre l'exemple de saint Jean. Le disciple bien-aimé fit entrer sa Mère en participation de tous ses biens, c'est-à-dire qu'il lui donna l'Eucharistie et le sacrifice. Assurément, nous ne pouvons plus procurer à Marie la présence sacramentelle de Jésus, puisqu'elle jouit maintenant dans les cieux de la face glorieuse de son Fils, mais nous pouvons déposer en ses mains les fruits du sacrifice d'application que nous célébrons à l'autel, et l'enrichir ainsi de moyens toujours croissants de servir sur la terre les intérêts sacrés de son Dieu. Cette vérité est appuyée sur des princi-

[1] II Tim. I, 6.

pes incontestables. Il est à remarquer, en effet, que tous les saints du ciel, la très-sainte Vierge elle-même, n'obtiennent rien dans leurs demandes que par le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, unique source de tous leurs mérites, et se joignent à nous, toutes les fois que nous le célébrons sur nos autels, ainsi que la foi de l'Eglise et sa liturgie nous l'apprennent. Ne suit-il pas de là que nous pouvons offrir ce précieux sacrifice conformément aux demandes qu'ils adressent eux-mêmes à Dieu ? Il est vrai que l'objet de leurs demandes nous est inconnu ; mais la connaissance explicite n'en est pas nécessaire, puisqu'il suffit au ministre du sacrifice de s'unir en général aux intentions de la personne pour laquelle il a dessein d'offrir [1].

Ainsi donc les prêtres ont le pouvoir de mettre Marie en possession des fruits de leur sacrifice, et l'illustre Reine du sacerdoce, disposant librement de tous ces trésors, les peut appliquer elle-même aux fins qui servent plus efficacement la gloire du Seigneur et le salut des âmes. N'est-ce point là pour le prêtre agrandir en quelque sorte l'action et l'influence de sa Mère dans le monde ; n'est-ce

[1] *V. la Vie de M. Olier*, part. III, liv. 1. M. Olier fut le grand promoteur de cette dévotion, avec le cardinal de Bérulle, le Père de Condren et une foule de prêtres. Beaucoup d'âmes pieuses offraient aussi dans ce temps-là leurs communions aux intentions de la sainte Vierge, et lui abandonnaient, pour qu'elle les appliquât selon son bon plaisir, tous leurs mérites.

point là donner à son cœur de fils un noble apaisement ?

Oui, soyons de toutes les manières les fils de la Vierge, et comme des fils dévoués, faisons entrer Marie dans tous nos biens [1]. Ministres du Christ et dispensateurs des mystères de Dieu [2], nous servons et nous dispensons celui que notre Mère a servi et dispensé tout d'abord, et qu'elle ne cessera jamais de servir et de dispenser. Le sacrifice de la messe, c'est la reproduction du mystère qui commence à Nazareth, qui se poursuit à Bethléem, qui est déclaré dans le temple, et qui s'achève sur l'autel du Golgotha. Par un acte de son amour industrieux, Jésus a renfermé cet incompréhensible mystère dans le sacrement de l'Eucharistie, abîme insondable, abîme étonnant ! Il a voulu que Marie qui l'avait donné à la terre et qui l'avait offert au Ciel, en même temps qu'il se donnait et qu'il s'offrait, continuât éternellement à le donner aux âmes et à l'offrir au Père, comme il continuera lui-même éternellement à se donner et à s'offrir. Car le présent qu'il a fait à sa Mère est sans repentance [3], et la Vierge n'a pu abdiquer jamais sa gloire, son office, sa félicité.

O Maternité divine, sommet des œuvres du Tout-Puissant, état qui ne se peut mesurer, qui ne se peut pleinement connaître sur la terre, quelle

[1] Ioan, XIX, 27. — [2] I Cor. IV, 1. — [3] V. Rom. XI, 29.

haute fonction dérive de vous en faveur de Marie ! Entre la sacrificature du Christ et le ministère des prêtres, il y a donc un ministère secret qui lui appartient, il y a donc, dans le sens large du mot, un ordre qu'elle remplit à elle seule.

La beauté de ce plan divin éblouit l'âme, et nous ne pouvons en détacher nos regards. Il faudra y revenir, y revenir sans cesse ; il faudra essayer d'en sonder la profondeur. Cependant nous crierons aux prêtres : Puisque l'action de Marie est ainsi mêlée à la vôtre au saint autel, communiez à son esprit, communiez à son cœur ; soyez comme des émanations de son âme ; et que par elle, avec elle et en elle, vous offriez l'hostie pure et le calice de bénédiction.

§ II.

LES VIERGES CONSACRÉES.

Qui trouvera des accents célestes pour exalter l'admirable action de la Vierge dans le monde des âmes ? Marie vit toujours dans l'Eglise, comme Pierre vit toujours dans son successeur. Sur les collines saintes, la Mère de Jésus-Christ et le vicaire de Jésus-Christ apparaissent à nos regards comme étroitement unis. Nous saluons en eux les deux

causes ministérielles du triomphe de l'Église sur l'enfer. Tandis que, dans l'ordre visible, le souverain sacerdoce répand dans le monde entier les clartés de la foi, et principe d'union, canal des grâces, forme de tous les fidèles un seul corps ; dans l'ordre invisible, la divine Vierge, Mère de la vie, ne cesse de reproduire Jésus-Christ dans les âmes, et d'opposer victorieusement sa race à la race de Satan. Ce mystère providentiel a eu son origine à l'heure où, après avoir enfanté dans son sein et immolé sur l'autel de la croix, son Fils Jésus, la sublime associée du sacrifice a commencé sur le Calvaire d'enfanter, de former, d'enrichir des dons divins, et d'offrir au Très-Haut le corps mystique de l'Homme-Dieu. Il s'est continué dans la dernière période de sa vie ; il s'est reproduit durant tout le cours des siècles ; et aujourd'hui il éclate encore, il est visible en quelque sorte, comme au commencement.

O vierges consacrées qui allez au Roi à la suite de votre Reine [1], aimez, honorez ce grand et doux mystère, devenez les instruments de cet apostolat immense et fécond de Marie. L'histoire du culte de la Vierge ne nous apprend-elle pas que chacun des priviléges de cette incomparable créature, comme chacun des mystères de sa très-sainte vie, est devenu l'objet d'une dévotion particulière dans

[1] Ps. XLIV, 14.

l'Eglise. Sa Virginité a été célébrée par le magnifique cortége de vierges que tous les siècles, à partir des temps apostoliques, se sont plu à former sur ses pas ; et la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, à couronné, pour ainsi parler, les manifestations du monde chrétien en l'honneur de sa pureté sans tache et de sa noblesse spirituelle. Pas une de ses prérogatives qui n'ait été acclamée ; pas un moment dans son admirable vie qui n'ait reçu un hommage spécial d'une phalange d'âmes d'élite enrôlées sous ses bannières. Est-ce que les ordres monastiques, est-ce que les congrégations religieuses, est-ce que mille autres œuvres n'en font pas foi ? Oui, l'on rencontre, à toutes les époques, des prêtres, des religieux, des vierges, vivant sous des règles différentes, afin d'honorer sa Conception, sa Nativité, son Enfance, sa Présentation au temple, son Annonciation, sa Maternité divine, sa Visitation, sa Royauté sur le ciel et la terre ; afin de glorifier un de ses titres, afin d'imiter une de ses vertus.

Or, il est une gloire de Marie qui n'a pas été célébrée à l'égal des autres, une partie de sa vie qui n'a pas été honorée d'un culte aussi éclatant. Cette gloire, c'est celle d'avoir assisté le Pontife éternel dans l'offrande de son sacrifice, au Calvaire d'abord, à l'autel eucharistique ensuite ; c'est celle d'avoir enfanté, aimé, rempli des grâces

dont elle est le magnifique réceptacle, l'Eglise de Jésus-Christ, et particulièrement les Apôtres et les membres du sacerdoce, ses intimes et ses fils de prédilection. Noble privilége de la Mère de Dieu, dont les magnifiques effets découlent sans cesse, et aujourd'hui plus que jamais, sur l'Eglise et sur la hiérarchie, et qu'il est opportun par conséquent d'exalter et de bénir.

Si votre grandeur, ô Vierge incomparable, éblouit mon intelligence, vos charmes ont le don plus précieux encore de ravir et de délecter mon âme. Avec joie je découvre dans le cèdre planté sur les cimes du Liban, une image de votre élévation au-dessus de toutes les créatures [1]; mais combien je me sens plus touché, lorsque j'aperçois, enroulée autour de vos rameaux, la vigne eucharistique d'où découle le vin qui enivre les âmes! Car c'est vous qui nous avez donné l'Eucharistie; c'est vous qui, dans cette maison spirituelle où le sacerdoce saint immole à Dieu des victimes, avez dressé la table du festin, et préparé le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges [2]. Après avoir livré aux hommes ces nobles dons qui renferment toute bonté et toute beauté [3], vous soutenez encore les bras de vos fils, qui, au nom de Jésus, et aussi en votre nom, les élèvent vers le ciel, comme le doux

[1] Eccli. XXIV, 17. — [2] Cfr. I Petr. II, 15; Prov. IX, 1-5; Zachar. IX, 17. — [3] Zachar. Ibid.

fruit de vos entrailles. N'est-ce point là ce que vous nous apprenez vous-même ? « Dans la maison sainte, dites-vous, j'ai exercé un ministère devant la face de mon Dieu [1]. »

Il appartient spécialement aux vierges d'honorer ce ministère de Marie. Elles en sont dignes, car après le sacerdoce, la virginité occupe le premier rang dans l'Eglise. Saint Jean et saint Paul en ont décrit les priviléges [2], et les plus illustres témoins de la Tradition ont célébré à l'envi l'honneur qui lui revient.

La virginité, disent-ils, est la fleur du jardin de l'Eglise, le joyau de la grâce, une œuvre achevée de louange et d'honneur. Race heureuse où brille l'image de la divine sainteté, les vierges forment la portion la plus belle du troupeau de Jésus-Christ [3]. Des siéges lumineux et sublimes et de magnifiques couronnes leur sont réservés dans les cieux [4]. En attendant qu'elles les conquièrent, sectatrices de la vraie sagesse, elles imitent dans une chair mortelle la vie des anges [5]. L'âme revêtue d'une robe éclatante, et ornée de la perle précieuse qui est le Verbe [6], le titre de souveraines leur convient excellemment, en qualité d'épouses du Roi [7]. Qui pourra

[1] Eccli. XXIV, 14. — [2] Apoc. XIV, 1-5; I Cor. VII, 1-8. — [3] Cypr. *de Habit. virg.* — [4] Clem. *Ep. I ad virg.*; Cyrill. Hier. *Catech. XV.* — [5] Chrys. *de Sacerdot.* lib. III, et *de Virg.* — [6] Hilar. *Ep. ad Abram fil. suam;* Clem. Alex. *Paedag.* lib. III, c. 8. — [7] Hier. *Ep. ad Eustoch.*

redire les délices que l'Epoux prend en elles [1], et le divin commerce noué entre elles et celui qu'elles ont la sainte liberté d'appeler leur Christ [2] ? Comme la perle parmi les joyaux, comme l'astre du matin parmi les étoiles, comme la colombe parmi les habitants de l'air, comme le rameau d'olivier parmi les arbres de la forêt, [3], telle la virginité parmi les diverses conditions que se partagent les enfants des hommes. Mais si les vierges composent comme un chœur distinct, si elles sont dédiées à Dieu de même que les temples, et consacrées comme les autels [4], assurément c'est pour l'Eucharistie. Les autels ne se sacrent dans la religion, qu'en vue de l'Eucharistie, qui est le centre du culte. Elles seront par conséquent, à un titre particulier, les tabernacles vivants de l'Eucharistie, et les trônes intérieurs dans lesquels reposera l'Emmanuel, le Dieu avec nous.

Cependant, ô vierges du Christ, ce n'est là qu'une partie de votre mission eucharistique. En chantant votre éphithalame, l'Ecriture vous rappelle que l'Epoux de vos âmes, lorsqu'il descend vers vous,

[1] Macar. Aegypt *de Charitate*. — [2] Tert. *ad Uxor*. lib. I, c. 4; *Act. S. Hippol*. apud Migne, *Patrol*. *Graec*. t. X; Epitaphe de la vierge Adéodate, au muséede Latran. — [3] Greg. Naz. *Carm*. lib. I, sect. II, II; *Praecept*. *ad Virg*. v. 656, 657. — [4] Clem. *Ep*. *I ad Virg*. Method. *Conviv*. *X Virg*. orat. V et VII; *Pont*. *Rom*. *in Consecrat*. *Virg*.; plusieurs Epitaphes de vierges aux catacombes.

exhale de suaves parfums [1]. Ces parfums, au dire des sacrés interprètes, c'est l'onction royale et sacerdotale, c'est l'odeur de son martyre ; et ils ont pour vous des charmes puissants [2]. Mais Jésus n'a point de beautés qu'il ne reflète sur vous ; c'est pourquoi il vous a imprégnées de son parfum, il a laissé découler sur vous ces baumes précieux, cette huile de joie [3], et il a fait ainsi de vos âmes, à un titre spécial, des âmes ecclésiastiques [4]. Dès lors, pourquoi s'étonner si un Père des temps apostoliques, reconnaissant en vous l'image de la glorieuse associée du divin Pontife, s'écrie que vous êtes la joie de ceux qui exercent le ministère en Jésus, et qu'il faut reconnaître en vous une famille bénie, une race élue, et un royal sacerdoce [5]? Entrez donc en esprit dans le sanctuaire, vous en avez le droit, pour vous unir plus étroitement que le reste du peuple chrétien au souverain Prêtre, à la grande Victime. En communiant aux saintes dispositions du Christ sur la croix, du Christ sur l'autel, Marie vous a légué un glorieux exemple, et toute la Tradition vous crie, par la bouche du grand Cyrille de Jérusalem, que votre part dans l'Eglise, c'est la part de Marie [6]. Voyez comme sur toute la surface de la terre fume le sang de Jésus-

[1] Cant. I, 2, 11. — [2] Orig. *Hom. I in Cant.*; Phil. Carpas. Ep. *Enarr. in Cant.* c. I., v. 2 et 11. — [3] Ps. XLIV, 7. — [4] Orig. loc. cit. — [5] Clem. loc. cit.. — [6] *Catech. XIII*.

Christ! A toute heure du jour et de la nuit, il y a un sacrifice, il y a une louange digne de la Divinité, il y a Jésus qui s'offre, au moins en quelque recoin de l'univers. Suivez-le donc d'autel en autel, suivez l'Agneau partout où il va [1], partout où il s'immole; et là unies étroitement à la Vierge sacerdotale, présentez sans cesse en esprit à la Trinité vierge [2], le calice du sang et de l'eau sortis du cœur de l'Agneau blessé. C'est dans ce sang et dans cette eau que vous avez été sacrées ses épouses [3]; il vous appartient donc de les offrir avec amour à la Majesté de Dieu.

Pour celles d'entre vous qui coulent leurs jours devant le cœur de Jésus-Christ, exposé sans interruption dans le sacrement de son amour, combien cette mission devient plus facile! L'Eucharistie est leur centre, leur soleil, leur vie! De même qu'au milieu du ciel se dresse un trône où repose dans la gloire l'Agneau immolé, couvert de la pourpre de son sang [4], de même, au milieu de l'Eglise, s'élève un trône où sous des voiles se cache ce Roi divin. Et comme dans les cieux il reçoit les adorations profondes et ineffables de la Vierge du sacrifice, ainsi sur la terre il agrée l'amour et les hommages de la virginité. Semblables aux séraphins,

[1] Apoc. XIV, 4. — [2] Greg. Naz. *Carm.* lib. I, sect. II, I, *in Laud. Virg.* v. 20. — [3] Phil. Carpas. Ep. *Enarr. in Cant.* c. I, v. 12. — [4] Apoc. VII, 17.

qui forment autour du cœur adorable une magnifique couronne, et qui un jour se montrèrent à la Bienheureuse Marguerite-Marie, accomplissant leur office glorieux[1], les vierges composent un chœur à part pour rendre un continuel tribut de louanges à la Victime eucharistique, pour honorer son état d'immolation, et pour apaiser la soif qu'il a d'être aimé des hommes. Ah ! dans combien de ses tabernacles où l'amour l'enchaîne, n'est-il pas oublié, délaissé, méprisé, abreuvé d'outrages ! Offrez lui donc des réparations nouvelles, et suppléant aux négligences de son peuple, consumez-vous comme les lampes du sanctuaire, sous son doux regard. Enfin, répondez à l'appel qu'il vous adresse : « Marie, disait naguère notre Père captif, Marie, en demeurant sur le Golgotha, recueillit des lèvres de son Fils mourant, des paroles qui sont pour nous une consolation, un enseignement et une gloire[2]. » A l'exemple de la Vierge des douleurs, entendez aussi ces paroles dernières de Jésus, tombant de la croix ; pénétrez-en le sens admirable, et faites les retentir devant les sacrés tabernacles, afin que Dieu se souvienne du testament de son Fils.

Saint Paul nous enseigne à présenter à Dieu nos corps comme des hosties vivantes, saintes et agréa-

[1] *Vie de la B.* écrite par elle-même. — [2] *Discours de S. S. du* 20 *septembre* 1874.

bles, et comme un sacrifice spirituel [1]. C'est là une exhortation que le grand Apôtre adresse sans distinction à tous les chrétiens dignes de ce nom, à tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Mais combien, hélas ! refusent de l'entendre. Combien d'âmes qui se retirent de la participation de cette gloire sacerdotale de leur chef, et que le Père ne trouvera point cachées sous la robe sanglante de son Fils ! Cependant d'autres âmes se présentent ; fidèles à la grâce, elles s'ouvrent du côté du ciel, pour recevoir une effusion abondante de l'esprit de sacrifice, et elles ne sont point frustrées dans leur attente. En effet, nous pouvons répéter aujourd'hui ce qu'Origène disait de son temps : « L'esprit saint parcourt le monde, cherchant partout des âmes généreuses, capables de comprendre la nature et les exigences de l'amour sacré [2] ».

Ames virginales, qui par votre profession même, êtes devenues déjà des hosties de sacrifice, ouvrez vos oreilles spirituelles pour entendre un aussi sublime enseignement. Cet Esprit divin qui parle aux Eglises [3], l'a déposé et dans l'intelligence des docteurs, et dans le cœur des martyrs. Etre cloué à la croix de Jésus-Christ quant à la chair et quant à l'ame, être affermi dans la charité par le sang d'un Dieu, c'est ce qui leur apparaissait comme la con-

[1] Rom. XII, 1. — [2] *Prolog. in Cant.* — [3] Apoc. II, 7, 11, 17, 29; III, 6, 13, 22.

sommation même de la vie parfaite [1]. Jetez les yeux, par exemple, sur les martyrs de Lyon. N'êtes-vous point touchées par le spectacle que vous offre une héroïne de la foi, Blandine ? La voilà, attachée au poteau, exposée aux bêtes, les bras étendus en croix. Cependant le pontife, le lévite et les autres athlètes, qui souffrent la torture à côté d'elle, apercevant dans leur sœur la ressemblance du Crucifié, sont remplis, à cette vue, d'une sainte audace et aguerris à la lutte [2] : image de la fécondité que Dieu donne au sacrifice des âmes victimes dans tous les combats de l'Eglise. Oui, la pensée du sacrifice enthousiasmait ces grands cœurs, le titre de victimes, le nom d'hosties offertes au Très-Haut, devenait l'objet suprême de leur ambition [3]. Le martyre leur semblait la perfection de l'amour [4], et un don si enviable que le Fils de Dieu lui-même n'avait pas dédaigné de le rechercher [5]. Ce don d'un prix infini découle de ce même cœur, qui suscite les âmes victimes. Qu'on ne croie pas que l'illustre vierge de Paray-le-Monial ait été la première à l'apprendre ; non, elle n'a eu d'autre mission que de rappeler, que de proclamer en face du

[1] Ignat. Antioch. *Ep. ad Smyrn.* — [2] *Ecclesiar. Viennen. et Lugdunen. Ep. de Martyr. S. Pothini et alior.* — [3] *Pass. SS. Epipodii et Alex.*; *Pass. S. Symphor.*; *Pass. S. Symphorosae et VII filior.* apud Ruinart. — [4] Clem. Alex. *Strom.* lib. IV, c. 4. — [5] Method. Fragment ex *Serm. de Martyr.* apud Migne, *Patrolog. Graec.* t. XVIII.

monde réfroidi, cette vérité consolante. Marie, l'Eglise, les âmes saintes en avaient obtenu la claire vision dès le commencement, alors que l'épouse de ce Roi divin, comme s'exprime saint Ambroise, fut introduite dans le cabinet secret, et dans le trésor des mystères célestes et de la science cachée, c'est-à-dire à l'heure de la Passion, de l'ouverture du côté et de l'effusion du sang [1]. « A cette heure de la blessure faite par la lance, dit encore le même docteur, Jésus apparut couvert de son sang, semblable à une fleur empourprée [2], ou mieux encore, semblable à l'arbre qui est planté parmi les vignes. Lorsque cet arbre, ajoute-t-il, reçoit une incision, il s'en échappe un baume odoriférant. Ainsi le Christ, suspendu à l'arbre de la croix. Au moyen de la lance on lui fit au côté une incision, et aussitôt il s'en échappa de l'eau et du sang, hostie agréable à Dieu, en même temps qu'un suave parfum, le parfum de la rédemption, qui bientôt emplit le monde [3]. » Ce mystère excite l'admiration d'un autre docteur, de saint Jean Chrysostôme, qui en contemple avec amour les prodigieux effets. « Depuis le jour où le flanc du Maître fut percé, s'écrie-t-il, vous voyez des milliers de flancs percés comme le sien. Le sang des victimes coule par ruisseaux, et à la vue de ce sang, les anges se

[1] *In Ps. CXVIII, Serm.* 1. — [2] *De Spir. S.* lib. II, c. 5. — [3] *In Ps. CXVIII, Serm.* 3.

réjouissent, les démons tremblent et Satan frissonne. Car ce n'est pas simplement du sang qu'ils voient, mais un sang sacré, un sang digne des cieux, un sang qui arrose continuellement le jardin de l'Eglise [1]. »

Entrez donc dans la plaie du cœur de Jésus, vierges consacrées, et pénétrant ce mystère d'amour, apprenez, vous aussi, à subir le martyre pour les intérêts sacrés de votre Roi. Mais comment, direz-vous peut-être, comment nous sera-t-il possible aujourd'hui d'endurer le martyre? Ah! comme Marie, la Reine des martyrs, l'a enduré. Marie n'a point versé son sang, mais elle a donné son amour, son immolation cachée et le martyre de son cœur; et c'est en cela que la grâce, toujours féconde, peut vous rendre capables de l'imiter. Entre les âmes victimes des trois premiers siècles et celles de notre époque, il y a une touchante conformité d'esprit, mais il existe aussi une différence. Les premières furent les martyres de la foi; les secondes sont les martyres de l'amour. Les premières ont été prédestinées à devenir conformes à l'image de Jésus-Christ [2] par l'effusion du sang, les dernières par leur agonie intérieure. Lorsque l'Homme-Dieu voulut subir son agonie au jardin des Olives et puis sur la croix, lorsqu'il ordonna à la crainte, à la tristesse, au dégoût de pénétrer dans

[1] *Hom. in omnib. Martyr.* — [2] Rom. VIII, 29.

son cœur, lorsqu'il commanda au flot de la douleur d'envahir son âme et de monter, comme c'est l'opinion commune, jusqu'au sommet de son être humain ; à cette heure-là il les enfanta. Elles subissent, bien qu'avec une intensité infiniment moindre, cette partie de la Passion ; elles goûtent le suprême abandonnement, ineffable supplice de l'esprit ; elles savourent l'amertume de l'inutilité de la Passion pour un grand nombre, et de l'inefficacité de leurs propres douleurs.

De même que la très-sainte Vierge, au pied de la croix, et plus tard au pied de l'autel, ou lorsqu'elle parcourait de nouveau la voie douloureuse, était un fidèle miroir en lequel se reflétaient toutes les douleurs et toutes les immolations de Jésus-Christ; de même ces âmes, au pied du Calvaire eucharistique, s'exposent sans cesse devant l'Agneau immolé comme de très-purs miroirs, pour refléter aux yeux de l'adorable Trinité tous les états intérieurs, toutes les dispositions saintes du cœur de la divine Victime. Pareilles à ces colombes figurées sur les murs des premiers cimetières chrétiens, et qui semblent voler vers l'autel, elles se penchent dans le calice de la Passion, pour y boire la goutte amère qui leur est réservée. Elles ne versent pas leur sang, mais elles ont des larmes et des sacrifices, des douleurs et des désirs, des soupirs et des prières, et tout cela constitue comme un sang, le sang du cœur, qu'elles

peuvent mêler au sang de l'Agneau. Ainsi, à la suite de la Vierge du Calvaire, elles ont la mission de réparer et d'effacer autant qu'il est possible, les opprobres et les ignominies auxquelles leur Epoux sanglant a été en butte; ainsi, à l'exemple de la Bienheureuse Marguerite-Marie, elles s'efforcent de lui rendre autant de louanges, de bénédictions et d'honneur qu'il a souffert de coups et de mépris dans la Passion, d'outrages, d'oublis, d'ingratitudes dans le sacrement d'amour, et enfin de persécutions dans la personne de ses disciples.

L'Eucharistie n'est pas seulement un festin plein de délices, elle est surtout le sacrement des âmes fortes et vaillantes; mémorial des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, elle fait goûter, en le communiquant, ce que saint Ambroise, dans son beau langage, appelle la grâce de la Passion [1]. Autrefois elle suscitait des vierges impatientes de mourir pour le Christ crucifié; dans les temps modernes, elle forme une Marguerite-Marie, désireuse d'humiliations, de contradictions et de douleurs, et dont toute l'ambition est d'accomplir dans le secret du cloître, le dessein du cœur de Jésus [2]. Cependant la race de la Mère de Dieu ne s'éteint point, et le monde encore aujourd'hui est peuplé de vierges que leur charité, toujours plus délicate,

[1] *In Ps. CXVIII, Serm.* 1. — [2] V. *sa Vie* écrite par elle-même, et ses *Lettres*.

porte à communier aux tribulations de l'Eglise et et de ses ministres [1]. Ames vraiment apostoliques, elles ne cessent d'offrir à Dieu, avec leur propre pénitence, le sang de Jésus-Christ et les larmes de l'auguste associée du sacrifice, pour obtenir le triomphe de cette église immaculée, la ferveur toujours croissante du sacerdoce et des ordres religieux, et les secours célestes qui leur sont nécessaires pour combattre le bon combat. Par un acte d'immense charité, elles acceptent le poids des péchés du monde devant la sainteté de Dieu, versant des larmes sur les âmes qui, après avoir goûté le Verbe de vie dans les mystères, l'ont abondonné et trahi. Effrayées de la perte des âmes tombant dans les abîmes, à certaines heures, comme les flocons de neige en un jour de tourmente, elles supplient le ciel de susciter des légions de prêtres saints pour les arracher à l'enfer. Ne peut-on pas dire qu'en accomplissant ainsi la volonté du Père, elles font naître le Christ dans les âmes par leurs immolations, et qu'elles deviennent, selon qu'il est écrit, d'autres Marie, d'autres Mères de Jésus [2]? En vérité, elles ne font qu'un avec le cœur du Maître, et Jésus s'approchant d'elles, comme autrefois de sainte Gertrude, semble leur

[1] Cfr. Phil. IV, 14. — [2] Greg. Naz. *Orat. XXXVIII, in Théoph*. Cfr. Matth. XII, 47-50; Marc. III, 32-35; Luc. VIII, 19-21.

dire : « Ce même amour qui m'a fait souffrir toutes les peines et toutes les afflictions pressantes de ma Passion et de ma mort pour le salut des hommes, me les fait encore souffrir maintenant, tout immortel et tout impassible que je suis, parce que je les souffre dans votre cœur par la compassion intime dont il est pénétré pour le salut des élus, en vue de toutes mes afflictions et de toutes mes amertumes [1]. »

O vierges qui êtes les prémices de la terre [2], prêtez à Marie vos larmes, vos immolations et vos douleurs, afin de suppléer à tout ce qu'elle eût voulu souffrir jusqu'à la fin du monde pour réparer les outrages faits à la sainteté de son Fils, et pour secourir l'Eglise et les âmes. Soyez comme insérées dans son cœur séraphique ; et qu'à l'autel d'or qui est devant le trône des cieux [3], elle apparaisse revêtue de ses vierges victimes, comme d'une robe sacerdotale de bysse et de pourpre !

[1] *Les Insinuations de la divine piété,* liv. IV, c. 25. — [2] Apoc. XIV, 4. — [3] Apoc. VIII, 3.

§ III.

LES FIDÈLES.

Elevons de nouveau un regard pur vers l'autel eucharistique, non plus pour méditer les fins sublimes du sacrifice, ni pour en admirer les splendeurs, mais pour contempler la Vierge intervenant dans les divins mystères, et pour apprendre d'elle à unir nos âmes au Prêtre souverain, lorsqu'il sacrifie devant la face de son Dieu.

Toute l'opération de la Providence dans le monde n'a d'autre but que l'édification d'une maison spirituelle et l'institution d'un ordre de prêtres rois, pour offrir des hosties agréables au Très-Haut par Jésus-Christ [1]. Les âmes élues, entées sur le corps mystique du Sauveur lors de leur régénération baptismale, et consacrées par l'onction de l'Esprit-Saint, deviennent les pierres vivantes de ce temple auguste, que le souverain Prêtre de notre culte édifie à la gloire de son Père [2]. Membres de la famille royale et sacerdotale, et participant aux dots de leur chef, elles chanteront un jour à l'Agneau : « Vous avez fait de nous votre royaume et les prêtres de votre Dieu [3]. »

[1] V. I Petr. II, 4, 5, 9. — [2] Ephes. II, 20-22; Hebr. III, 1, 6; Cfr. Clem. *Ep. I ad Cor.* et Polycarp. *Ep. ad Philip.* — [3] Apoc. V, 10.

A leur tête resplendit la glorieuse hiérarchie, divinement instituée pour exercer la sacrificature. Si le monde des âmes, si la création tout entière sont représentés sur la robe sacerdotale du Christ [1], cette auguste hiérarchie en forme comme le bord supérieur [2]. Oints pour cela d'une onction plus abondante, les prêtres ministériels consacrent et présentent à Dieu le corps de la victime. Cependant les fidèles qui, suivant l'expression d'un Père des âges apostoliques, leur sont en quelque sorte agglutinés [3], offrent en esprit avec eux dans le Christ Jésus, l'hostie plénière [4] du sacrifice, dont ils font mystiquement partie. Ainsi, avec un touchant accord, tous participent au sacrement de l'unité [5]; devenus des porte-Dieu et des porte-Christ, ils célèbrent, avec les harmonies qui s'élèvent d'un cœur admirablement composé, les louanges divines, à l'autel commun [6].

Voyez, lorsqu'à l'heure solennelle et redoutable [7], le prêtre a franchi les barrières du Saint des Saints. Couvert des insignes de la gloire sacerdotale, de ces vêtements qui rappellent par leur forme et par

[1] Exod. XXVIII; Sap. XVIII, 24. — [2] V. Iustin. *Dialog. cum Triph., etc.* — [3] Clem. loc. cit. — [4] Aug. *in Ps. CX.* — [5] Dion. Areop. *de Hier. eccl.* c. 4. — [6] V. Ignat. Antioch. *Ep. ad Ephes.*; *Ep. ad Magnes*; *Ep. ad Philadelph.* Bossuet représente aussi les fidèles comme des sacrificateurs revêtus d'une étole céleste, et officiant tous ensemble à l'autel qui est le Fils de Dieu; 1er *Serm. sur la Circoncis.* — [7] Cyrill. Hier. *Catech. Myst. V.*

leur éclat, la virginité, l'humilité, la charité et la Passion de son Maître, il apparaît comme un autre Christ. Bientôt, au bas des degrés sacrés, commence un admirable dialogue entre cet élu et le peuple chrétien, dont il est l'intermédiaire auprès de Dieu. Dialogue entre le ministre du Prêtre éternel et le corps mystique de ce glorieux hiérarque. Les âmes s'y unissent et s'y répondent. Elles s'unissent pour demander à Dieu d'être délivrées de l'homme ennemi du dedans, et de n'être point confondues avec la race non sacrée du dehors; pour souhaiter que la lumière divine éclaire nos pas vers la montagne sainte et vers les tabernacles du Seigneur, et pour confesser, en s'abaissant jusqu'à terre, leurs offenses envers la Majesté infinie. Elles se répondent, s'encourageant à monter jusqu'à l'autel du Dieu qui réjouit leur jeunesse, à presser les fibres de la cithare divine, et à remplacer par une sainte espérance le trouble qui s'empare de toute âme sacerdotale, à l'approche des mystères dont la vue fait trembler les anges eux-mêmes.

Qu'elle est belle ensuite cette ascension du prêtre sur les marches du sanctuaire, qu'il est touchant ce premier baiser donné à l'autel et aux reliques qu'il renferme, c'est-à-dire au Verbe de Dieu, l'autel véritable, et aux saints qui lui sont indissolublement unis!

Les cieux entendent les supplications de la terre.

La terre renvoie vers les cieux le chant immortel des anges, adoration et action de grâces, prière et réparation. Cependant le salut de paix est donné et rendu : « Que le Seigneur soit avec vous ! » — « Qu'il soit aussi avec votre esprit ! » salut digne des membres du Christ lorsque, prenant part à cette action véritablement divine du sacrifice, ils offrent d'un seul cœur au Tout-Puissant les prières que l'Esprit-Saint a formées dans l'âme même de l'Eglise.

Ces pompes invisibles du culte, comme le disait déjà l'Aréopagite, rappellent les beautés invisibles ; les parfums qui embaument les sens, représentent les suavités spirituelles ; l'éclat des flambeaux est le signe de l'illumination mystique ; et le regard du contemplateur religieux découvre que toutes ces choses concourent à une parfaite unité, sous l'influence d'un seul Esprit [1].

A l'Epitre et à l'Evangile, les livres de l'ancien et du nouveau Testament sont ouverts, et les âmes, selon la belle expression de saint Ambroise, peuvent y boire en quelque sorte Jésus-Christ. Elles boivent Jésus-Christ dans les lettres de l'Alliance antique afin d'adoucir leur soif, elles le boivent dans les lettres de l'Alliance nouvelle et éternelle pour l'apaiser [2]. Car, ainsi que le fait entendre le même docteur, l'ombre du Christ passe dans les

[1] *De Hier. coel.* c. 1 et *de Hier. eccl.* c. 3. — [2] *In Ps. I.*

livres de l'ancien Testament, tandis que son image resplendit dans les feuilles du nouveau; mais lui, lui-même; il est réellement présent dans le sacrifice céleste, et par les yeux de la foi nous le voyons venir à nous, offrant le calice de son sang, et nous le suivons, nous prêtres, pour offrir avec lui [1].

O Pontife plus élevé que les cieux [2], ô touchante Victime, multipliez autour de vos autels les âmes saintes qui, vous ayant découvert sous l'ombre et sous la figure, vous ont saisi enfin et goûté dans la réalité de votre ineffable sacrifice. Voici du pain et voici une coupe, que l'on dépose sur la table sacrée. Donnez à ces âmes une portée de vue qui leur fasse comprendre la profondeur du mystère, et par suite l'immensité de votre amour !

Le pain qui doit être changé au corps du Sauveur, étant composé de plusieurs grains de blé, est la fidèle image de l'Eglise composée de plusieurs membres, lesquels doivent être transformés en Jésus-Christ, et entrer dans son corps mystique. Car, selon la doctrine de l'Apôtre, nous ne sommes tous ensemble qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain [3]. C'est donc dans cet esprit que désormais nous présenterons à l'autel non-seulement le pain destiné au sacrifice, mais encore notre être tout entier. Et tandis que le pain sera

[1] V. *Enarr. in Ps. XXXVIII.* — [2] Hebr. VII, 26 — [3] I Cor. X, 17.

changé au corps de la Victime, à notre tour, en communiant à cette Victime immolée, nous deviendrons le pain sans souillure du Christ [1], et l'unité sera établie entre le Christ et nous, entre nous et nos frères [2].

Dans le calice on a versé du vin et de l'eau, car suivant une tradition constante, le calice de la Cène que consacra Jésus, contenait un mélange de ces deux liqueurs [3]. Ce rite représente le doux mystère du sang et de l'eau sortis du cœur entr'ouvert de la Victime. Il représente encore l'ineffable union du Christ avec le peuple chrétien. En effet, selon la pensée de saint Cyprien, le vin rappelle le sang de Jésus, tandis que l'eau est la figure du peuple qu'il s'est conquis. Alors donc que nous mêlons le vin et l'eau dans le calice, le peuple semble se mêler au Christ, et la foule des croyants ne fait plus qu'un avec celui en qui elle croit. Aussi, dans la consécration du calice ne peut-on offrir ni le vin ni l'eau séparément. Le vin sans l'eau, ce serait le sang de Jésus sans nous ; l'eau sans le vin, ce serait nous hors du sang de Jésus ; au lieu que ce mystère tout spirituel et tout céleste trouve son achèvement en cette intime union, en cette indissoluble alliance [4].

[1] Ignat. Antioch. *Ep. ad Rom.* — [2] V. *Missal. Rom. Miss. de SS. Euchar. Sacram.* — [3] Cfr. Cyprian. *Ep. ad Coecil.*; Iustin. *Apol. I:* Alex. I, *Ep. I ad Cor.; Liturg. antiq.* — [4] Cyprian. loc. cit.

O sagesse d'un Dieu, sagesse célébrée par le prophète il y a tant de siècles, qui après avoir élevé la maison spirituelle appuyée sur les sept colonnes des sacrements, y préparez encore cet heureux mélange dans le calice de la table sainte [1] ! Semblables aux gouttes d'eau, les âmes se perdent parmi le suc exprimé de la grappe, et elles sont offertes et déposées sur l'autel. Alors le prêtre, s'inclinant sur le pain et sur le calice, avec un esprit humilié et un cœur contrit, demande que ce sacrifice complet ait le don de plaire à la Majesté divine ; et dans une prière répétée depuis les âges apostoliques [2], il appelle les bénédictions de l'Esprit sanctificateur sur toutes ces offrandes ; « car tout ce que cet Esprit divin atteint de son contact, dit saint Cyrille, il le sanctifie et le transforme [3]. »

Quel sort que celui de l'âme chrétienne perdue, ainsi que la goutte d'eau dans le calice de l'autel ! Bientôt le vin qui l'environne de toutes parts, sera transsubstantié au sang du Christ, et elle demeurera noyée dans ce sang, qui la sacrera pour son Dieu. Ce sang sera offert et élevé vers les cieux, et l'âme sera offerte et élevée avec lui, en odeur de suavité [4]. Ce sang criera miséricorde devant la face du Père, et devenue l'associée des divines opérations de

[1] Prov. IX, 1, 2. — [2] V. *Liturg. antiq.* — [3] *Catech. myst. V.* — [4] V. Ephes. V. 2, et *Missal. Rom. Ord. Miss. Orat. Offerimus tibi.*

Jésus, l'âme confondra sa voix avec la voix de ce sang qui achète le salut du monde. Et comme ce sang enfin sera porté par l'ange du sacrifice sur l'autel sublime de la patrie, il faut se voiler la face et renoncer à comprendre la gloire que reçoit l'âme dans ce que j'appellerais volontiers cette extase, et surtout l'honneur qu'elle y rend à son Dieu.

Ah ! je ne m'étonne plus si à l'heure où ce mystère se prépare, et avant qu'il se consomme, le prêtre ayant offert d'ardentes supplications pour que les fruits du sacrifice nous soient appliqués, élève soudain la voix, et rappelant à la pensée les siècles à venir, s'écrie : « *Sursum corda*, en haut les cœurs ! »

Sursum corda ! « car c'est surtout à ce moment redoutable, dit saint Cyrille, qu'il faut élever les cœurs en Dieu, en les séparant du monde et des affaires terrestres. Loin de nous, par conséquent, les sollicitudes de cette vie, afin qu'en toute vérité nous puissions répondre au prêtre : « Nous avons « nos cœurs élevés vers le Seigneur [1]. »

Sursum corda ! car il y a des cœurs égoïstes qui s'emparent des dons de l'autel pour tout ce qui les touche personnellement, oubliant de s'en emparer pour glorifier le Père des cieux ; des cœurs égoïstes qui offrent leurs actes propres, au lieu d'offrir, par une oblation continuelle et tout inté-

[1] Loc. cit.

rieure, l'hostie de louanges et d'amour ; des cœurs égoïstes qui se consument en de stériles efforts, tandis qu'ils serviraient les intérêts sacrés de Dieu dans le monde en lui présentant les intentions pures et les sublimes désirs du cœur de Jésus-Christ.

Sursum corda ! en haut les cœurs ! vous surtout, cœurs que le Tout-Puissant, dans sa prédilection, a dilatés autant que les plages de la mer [1], car le cœur de Jésus n'est ni assez connu, ni assez aimé, et il a soif de cœurs qui l'apprécient, qui puissent recevoir les eaux de son amour, et qui lui fassent atteindre la fin pour laquelle il est là, dans son calice et dans son tabernacle.

Une fois élevés en Dieu, les cœurs sont dignes de célébrer les louanges de l'infinie bonté. Et, en effet, c'est alors, au milieu d'un silence religieux, que retentit le chant de l'action de grâce, qui ravit les âmes et rend les cieux attentifs. Ah ! si de tous les points du globe s'élève sans cesse un horrible concert de blasphèmes, d'outrages et d'impiétés, ô Dieu très-saint et très-bon, dans toutes les régions de la terre aussi, la nuit comme le jour, l'âme de l'Eglise, s'exhalant par la bouche d'un prêtre, répète le chant à la fois doux et sublime de l'action de grâces et de la louange. Partout il se rencontre des fidèles pour s'unir à ce chant céleste. Partout

[1] III Reg. IV, 29.

il y a des voix pour y répondre, et pour redire : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées, le ciel et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux [1] ! »

A ce cantique que la Jérusalem terrestre a chanté en union avec la Jérusalem céleste, succède un profond recueillement. Quelles admirables prières s'élèvent alors du cœur de l'homme constitué comme intermédiaire entre ses frères et Dieu ! Baisant l'autel, il demande avec humilité au Père très-clément d'agréer et de bénir les dons, les présents, les sacrifices saints et sans tache qui y sont déposés, c'est-à-dire le pain et le vin ou plutôt le corps et le sang du Christ en lesquels ces substances vont être changées, et en outre toute intelligence pieuse et saintement consacrée en Jésus, qui sera offerte et mystiquement immolée avec lui [2]. Il s'unit au Pontife de l'Eglise universelle et au Pontife de l'Eglise particulière dont il est membre ; il prie pour

[1] Qu'il nous soit permis de dire ici l'idée que l'Eglise primitive se faisait de l'influence des chants sacrés qui accompagnèrent dès le principe les cérémonies du culte. Selon la pensée de saint Denys l'Aréopagite, les chants préparent les puissances de l'âme à la célébration des mystères, et les soumettant pour ainsi dire dans l'entraînement de ce concert aux cadences d'un unanime et divin transport, ils coopèrent à leur manière à nous accorder avec Dieu, avec nos frères et avec nous-mêmes (*de Hier. eccl.* c. 3.) — [2] Dion. Areop. *de Hier. eccl.* c. 4.

les vivants qui ont un droit spécial à ses prières ; il entre en communion avec les saints du ciel, qui offrent là-haut la même hostie ; puis étendant les mains, il prend possession, au nom de Dieu, de l'offrande de toute la famille du Sauveur, afin que le ciel se rassérène et nous accorde les fruits de la paix et du salut.

Mais le moment est venu où la bonté divine va rendre cette oblation en toutes manières bénie, consacrée, ratifiée, spirituelle et agréable à ses yeux. Les anges de l'autel abaissent leurs ailes avec un saint frémissement, et l'intelligence humaine essaie d'adorer en esprit et en vérité devant ce mystère inénarrable.

Le prêtre a prononcé les paroles sacramentelles, et aussitôt le pain et le vin ont été changés au corps et au sang du Christ. Sur l'autel voici maintenant l'humanité du Fils de Marie, et parce que cette humanité sainte est indissolublement unie à la personne du Fils de Dieu, voici Jésus tout entier !

Ainsi, c'est parce nous possédons de Jésus ce qu'il tient de Marie par la vertu de l'Esprit divin, que nous le possédons tout entier. La Mère, qui a droit sur son Fils, s'unit donc au Père pour nous redonner cette victime sainte, pour la livrer en sacrifice sur l'autel eucharistique, comme elle l'avait livrée jadis sur l'autel de la croix.

O doux mystère! entre le cœur de Dieu qui épanche son Verbe incarné, et le cœur du prêtre qui le reçoit, il y a le cœur de Marie. Couverte de l'ombre des divins tabernacles, la Vierge assiste devant l'autel des cieux; intermédiaire invisible entre le Prêtre souverain et les prêtres ministériels, elle leur dispense celui qu'elle a conçu, et elle l'élève ensuite par leurs mains, afin de le rendre et de l'offrir au Père comme le don précieux et comme le sacrifice du monde.

Contemplez Jésus, alors que sacramentellement présent sur l'autel, il est ainsi offert devant la Majesté infinie. Sous les voiles eucharistiques qui le cachent, découvrez les saphirs de sa poitrine qui rappellent les œuvres de sa divinité, et les hyacinthes qui brillent sur ses mains percées pour marquer les œuvres de son sacerdoce [1]; découvrez surtout son cœur aux élans sublimes vers Dieu [2]. Il entraîne dans son ascension les âmes auxquelles il a conféré la gloire de la divine ressemblance, en les joignant à son corps mystique, dans la sainteté d'une intime union [3]. J'ai entrevu des yeux de la foi le Père céleste se penchant avec amour vers cette hostie sans tache que la terre lui renvoie dans l'Esprit saint, par les mains des fils de la Vierge, et vers ces âmes qui reflètent, comme autant de miroirs,

[1] Cant. V, 14. — [2] Ps. LXXXIII, 6. — [3] Dion. Areop. loc. cit.

la radieuse image de son Verbe. Rien n'est aussi beau, rien ne dépasse d'une telle mesure la conception humaine. Et cette action auguste de la religion se reproduit à toute heure et en tout lieu. La terre est ceinte d'une couronne d'autels, d'où le cœur de Jésus, dans l'unité mystérieuse de son sacrifice, émet des rayons de lumière vers le ciel. O terre, enrichie de cette lumière de lumière, tu l'emportes en éclat sur les soleils, car de tes lieux saints tu réfléchis des splendeurs qui, par delà les mondes visibles, réjouissent la Jérusalem des cieux !

Tandis que l'hostie immaculée et le calice du salut perpétuel reposent là sous ses yeux, le prêtre, après avoir prié pour les morts, après avoir imploré pour tous la grâce de partager le sort des Apôtres, des martyrs, des vierges et de tous les saints qui demeurent unis à Jésus pour toujours [1], récite une prière dont l'origine est assurément apostolique, et dont les termes se rencontrent en partie dans l'Epître de saint Paul aux Romains [2]. Ecoutez cette admirable louange accompagnée de trois bénédictions : « Par Jésus-Christ, ô Seigneur, vous créez continuellement tous ces biens, vous les sanctifiez, vous les vivifiez, vous les bénissez, et vous les répandez sur nous,......... » Oui, ô Trinité sainte, par Jésus-Christ vous créez ce pain et ce vin, vous

[1] V. Dion. Areop. loc. cit. — [2] XI, 36.

les séparez pour le sacrifice, vous les transsubstantiez dans le pain vivant et dans le sang du salut éternel, vous en faites le sacrifice de bénédiction, et vous nous livrez ces biens dans une communion ineffable. De même, par Jésus-Christ, vous créez sans cesse des âmes, vous les sanctifiez, vous les vivifiez en les transformant en d'autres Christ, vous les bénissez de la bénédiction sacerdotale, et vous les donnez à l'universalité de son corps mystique par la communion des saints. C'est pourquoi, saisis d'admiration et de reconnaissance, nous achèverons avec le prêtre la sainte louange en répétant : « Par lui, avec lui et en lui, vous sont rendus, à vous Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité de l'Esprit-Saint, tout honneur et toute gloire, dans les siècles des siècles. »

En prononçant ces paroles, le prêtre trace cinq fois la croix avec le pain consacré, afin de marquer que c'est par sa Passion et par son sacrifice que Jésus rend au Très-Haut l'honneur et la gloire. Enfin il élève l'hostie et le calice, selon le rite de la primitive Eglise [1], et rien n'est grand et touchant comme cette élévation principale du corps sacré et du sang précieux de Jésus-Christ. Durant

[1] Cette élévation est l'ancienne, elle se faisait autrefois d'une manière plus apparente. L'élévation qui suit immédiatement la consécration, a été introduite à l'occasion de l'hérésie de Bérenger. Cfr. Benoît XIV, *De S. Sacrif. miss.* et les autres liturgistes.

cette action solennelle il faut porter tour à tour le regard de l'esprit vers le divin Prêtre et vers son auguste Mère. Ce qui en rejaillit de gloire et de félicité sur la Reine de la hiérarchie, ne peut ni se mesurer ni se pénétrer. C'est l'intuition, l'intuition chérubique qu'il faudrait ici, et nous n'avons que l'induction !

Dire que la vision active de Marie dépasse la vision des sept esprits qui assistent devant le trône de l'Eternel [1], ajouter que son amour pour Dieu surpasse toute la dilection sacrée que l'auteur de la sanctification répand dans l'universalité des créatures, c'est peu de chose. Que l'on s'arrête plutôt à l'intime union qui existe entre l'Esprit-Saint, lumière inaccessible, amour substantiel, et sa virginale Epouse, et l'on en déduira que, dans une clarté ineffable, le mouvement de sa volonté est excité et dirigé vers la beauté souveraine par l'action la plus immédiate d'un Dieu, et que par conséquent ce mouvement du cœur de Marie est en parfaite harmonie avec le sublime et adorable amour dont l'Etre infini se poursuit en quelque sorte lui-même. La complaisance et la bienveillance, actes de sa charité plus divine que séraphique, ont nécessairement une dignité analogue; et il n'est point de langue sur la terre qui puisse nous dire avec quelle douceur l'incomparable Vierge se com-

[1] Tob. XII, 15; Apoc. I, 4.

plaît dans le spectacle de la gloire et du bonheur essentiel de ce grand Dieu, avec quelle intensité elle désire l'accroissement de sa félicité accidentelle et de l'honneur qu'il peut recevoir de la part de ses créatures.

Mais le brûlant désir de Marie se réalise, il se réalise dans une mesure immense : tout honneur et toute gloire sont rendus à l'adorable Trinité. Et ce Christ qui les lui rend, dont la parole résume la louange des mondes devant l'Eternel, et dont le cœur est devenu l'oblation de la terre, ce Christ est le fruit de la Vierge, et hors de lui il n'est personne au ciel ni sur la terre, par qui cet honneur et cette gloire puissent être rendues !

O vision éblouissante de la gloire et de l'honneur éternellement rendus à Dieu par le Fils, quelle allégresse inénarrable vous devez répandre dans l'âme de la Mère ! Auprès de vous les joies qui dans l'extase inondent parfois les âmes pures, paraissent un rien ; et le ravissement des anges, l'ivresse des saints devant la splendeur infinie, ne sont point comptés. O plénitude de bonheur, ô rejaillissement de gloire !

A la Vierge Marie d'offrir l'Agneau immolé que les mains de ses fils d'adoption élèvent sans cesse sur les autels de la terre, car elle en est digne. A elle de s'écrier, en présentant le corps et le sang théandriques formés du plus pur de sa substance :

« O Dieu, objet sacré de mon cœur, c'est par Jésus-Christ, le fruit béni de mon sein, en lui, avec lui, que vous sont rendus tout honneur et toute gloire, dans les siècles sans fin. » En vérité, où trouver un plus sublime ministère, et quoi de plus noble, quoi de plus délectable que de s'y associer ! Rendre tout honneur et toute gloire au Très-Haut par le Prêtre éternel, en union avec la Vierge du sacrifice, oui, ce devrait être l'occupation des intelligences, ce devrait être la respiration des cœurs.

Après le canon de la messe, on récite l'Oraison dominicale, touchante prière qui trouve si bien sa place dans le sacrifice, où les âmes en goûtent mieux le sens profond. Ensuite s'accomplit la cérémonie de la fraction du pain, célèbre dans l'Evangile [1], et qui annonce la participation au corps du Seigneur [2]. Le prêtre laisse tomber une parcelle de ce pain consacré dans le calice, mélangeant ainsi les deux espèces, afin de représenter l'union de la divinité et de l'humanité dans le mystère de l'Incarnation. Ah ! que dans ce calice de bénédiction, il plonge du même coup les âmes fidèles, car les âmes fidèles forment la robe du divin Prêtre, qu'il lave dans le sang de la vigne, c'est-à-dire dans son propre sang [3] ! Cependant tout se pré-

[1] Matth. XXVI, 26; Marc. XIV, 22; Luc. XXIV, 30, 35; Act. II, 42, 46; XX, 7, 11; XXVII, 35. — [2] I Cor. X, 16. — [3] Gen. XLIX, 11; Isa. LXIII, 2; Cfr. Cypr. *Ep. ad Coecil.*;

pare pour la communion, cette action finale du sacrifice. Et, en effet, le saint baiser et les belles prières qui la précèdent, les oraisons et la bénédiction qui la suivent, n'ont plus qu'un but : disposer les âmes à ce doux mystère, et leur en assurer les fruits délicieux et durables [1].

C'est quelque chose d'étonnant, d'inénarrable, de profond, de totalement supérieur à la raison humaine, que la communion. Rencontre de l'infini avec le créé, de l'immense avec le petit, d'un abîme de perfection avec un abîme de misère ! Il a fallu une bonté sans limites pour s'approcher ainsi je ne dirai pas seulement de l'indigence, mais d'une nature portant les suites humiliantes de sa chute. Il a fallu un amour incompréhensible pour se donner ainsi, pour se plonger dans le cœur d'une créature.

Que l'on considère tout ce qu'il y a de beau, tout ce qui confond par ses mesures l'imagination et ravit par ses harmonies la pensée, soit dans le monde matériel, soit parmi les chœurs des intelligences créées ; tout cela n'est rien en comparaison de la beauté, de l'immensité, de l'harmonie de la

Iustin. *Dial. cum Triph.*; Hipp. Portuen. *Fragment. in Cant.* apud Migne, *Patrol. Graec.* t. X.

[1] Nous renvoyons aux Actes des Apôtres, aux Epîtres canoniques, aux anciennes Liturgies, et enfin aux ouvrages spéciaux, ceux qui voudront s'assurer que l'origine des cérémonies qui accompagnent la Communion remonte aux temps apostoliques.

nature divine et de la nature humaine, dont nous sommes faits participants, selon l'admirable expression du prince des Apôtres, dans la sainte et sublime communion [1]. Que l'on mesure encore, si c'est possible, l'amour que l'auteur de la nature et de la grâce a réparti dans tous les êtres, cet amour n'est rien à côté de la douce tendresse avec laquelle Jésus vient à nous dans ce sacrement admirable. O merveille ! tandis que je le reçois, je suis incorporé au Saint [2]; son corps et son sang se répartissent en quelque sorte dans mes membres [3], et pour peu que ma volonté soit fidèle, je suis transformé en Jésus-Christ.

Il y a des âmes parfaites qui possèdent l'intelligence de ce mystère, objet de leur contemplation. Grâce au commerce intime qu'elles ont noué avec Dieu par l'intermédiaire du Pontife suprême, elles ont acquis, dans la mesure du possible, la ressemblance divine [4]. Saint Clément d'Egypte est ici d'accord avec le pieux génie que la Grèce a donné à l'Eglise ; par la participation aux mystères divins, l'âme elle-même se divinise. Ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle, et qui l'élève jusqu'à la plus haute conformité qu'elle puisse avoir avec la Divinité [5]. A cette heure, il se passe

[1] II Petr. I, 4. — [2] Clem. *Ep. I ad Cor.* — [3] Cyril. Hier. *Catech. myst. IV et V.* — [4] Clem. Alex. *Strom.* lib. VII, c. 3, passim. — [5] Galat. II, 20. Cfr. Dion. Areop. locis cit.

sur la terre quelque chose de semblable à ce qui est l'éternelle vie du ciel et la consommation des saints en Dieu. L'Epouse, c'est-à-dire l'âme fidèle, ne fait plus qu'un avec l'Epoux, dans la charité de l'Esprit, pour rendre au Père le sacrifice de la gloire et de l'amour.

Dans cette union sans pareille ici-bas, quel sera le présent de Jésus aux âmes parfaites, des délices ou des souffrances? Car il possède des trésors de délices et des trésors de souffrances.

Il possède des trésors de délices, on n'en pourrait douter. N'est-il pas grand, immense sous tous les rapports? Et son humanité sainte n'est-elle pas un instrument de grâces sans fin? A son banquet s'asseyeront les chœurs des esprits innombrables et les phalanges des âmes élues, et jamais, jamais ils n'épuiseront la coupe de son vin enivrant. Quand les plus vastes intelligences l'auront contemplé face à face durant des siècles, elles tressailliront encore à la découverte de nouvelles splendeurs. Quand les cœurs les plus sublimes se seront rassasiés pendant une éternité des eaux vives qui découlent de son cœur [1], la source n'en sera nullement tarie. Jésus peut donc, dans le festin eucharistique, inonder les âmes d'une félicité sans nom, il peut donc dépasser absolument leur capacité de jouir.

[1] Ioan. VII, 38.

Ce miracle, il l'a opéré parfois. A l'heure de l'extase, il y a des âmes qui ont senti couler dans l'intime de leur être une douceur inénarrable et des joies qu'elles se sentaient incapables de porter. Elles ont entrevu des splendeurs que la parole ne peut raconter ; elles ont goûté des plaisirs divins que la conception humaine ne peut atteindre.

Mais c'est l'exception. Lorsqu'une âme, après s'être entièrement renoncée, repose sur le cœur de Jésus dans le mystérieux banquet, il lui présente d'ordinaire le calice de ses souffrances. Au ciel il lui réserve des délices ; sur la terre il veut lui départir des douleurs fécondes.

Jésus-Christ est aussi grand dans ses souffrances que dans ses délices. Il déconcerte absolument l'intelligence qui le contemple. Si les douleurs de son corps et de ses sens sont allées jusqu'au raffinement, jusqu'à l'inouï, les douleurs de son esprit et de son cœur paraissent hors de toute proportion avec le possible. Les paroles qu'il prononce au jardin, les simples termes dont l'Evangile se sert pour décrire ses angoisses, seront un éternel sujet de méditation pour les âmes. Elles ne l'épuiseront jamais. Ce que nous en avons dit en essayant de peindre l'immolation de l'Agneau de Dieu, n'est qu'un bégayement. Il faut accumuler dans sa pensée les péchés, les crimes, les forfaits, les sacri-

léges, surtout les trahisons des âmes du sanctuaire ou du cloître, et se rappeler que l'éternelle justice a vengé tous ces outrages sur la sainte Victime. Comme nous les voyons aujourd'hui multipliés à l'infini, peut-être sommes-nous mieux placés pour juger les tourments atroces de la Passion, cette sueur de sang, cette double agonie, cet abandonnement désolant et cette élévation de la croix sous les foudres de la sainteté de justice, que son cœur néanmoins a voulus, a choisis, a aimés.

Mais ce n'est point assez. Des tourments aussi horribles, ce cœur sublime eût accepté de les souffrir jusqu'à la fin du monde, tant il était embrâsé d'amour pour son Père et pour les âmes. Or, la volonté de Dieu s'opposait à ce généreux dessein. Ce qu'il n'est donc plus possible à Jésus d'endurer dans son corps naturel, par une invention de son amour, par un article de son alliance, il le veut endurer dans les âmes qui lui sont étroitement unies. Aussi, quand nous exaltons à l'autel le corps de l'Agneau immolé, nous exaltons en même temps sur la croix son corps mystique, dans lequel il continue à souffrir, à expier les perfidies de la terre, à sauver les élus, à acheter la victoire de son Epouse, en un mot, à compléter ce qui lui reste à pâtir pour la formation de son Eglise [1].

C'est à l'heure de la communion que Jésus instille

[1] V. Ioan. III, 14; VIII, 28; XII, 32, 34; Coloss. I, 24.

cet esprit d'immolation dans ses membres les plus chers. L'Eucharistie étant le mémorial de la Passion, l'effet le plus merveilleux de ce sacrement est de nous donner la force, souvent même le désir de communier aux douleurs de Jésus-Christ [1]. Quand cet effet se produit, c'est la marque que l'on a mangé dignement le pain divin. Sainte Angèle de Foligno sollicita un jour du Seigneur un signe matériel et visible de la vérité des communications célestes dont il l'honorait. Le Maître voulut condescendre à son désir, mais se réservant le choix, il lui donna un signe d'un ordre supérieur, un signe assuré de sa divine présence, un signe authentique, et que personne ne peut contrefaire.

Il ajouta : « Je t'en fais présent, qu'il descende au fond de toi. Je te donne plus que tu m'as demandé. Voici que je plonge l'amour en toi : Tu seras chaude, embrâsée, ivre, ivre sans relâche ; tu supporteras pour mon amour toutes les tribulations. Si quelqu'un t'offense en paroles ou en actes, tu crieras que tu es indigne, indigne d'une telle grâce. Cet amour que je te donne pour moi, c'est celui que j'ai eu pour vous quand je portai pour vous jusqu'à la croix la patience et l'humilité. Tu sauras que je suis en toi, si toute parole et toute action ennemie provoquant en toi, non pas la patience, mais la reconnaissance et le désir. Ceci est le signe

[1] I Petr. IV, 13.

certain de ma grâce. » Et en achevant ces mots, le divin Prêtre fit à son humble épouse une onction dont elle ressentit l'inexprimable douceur [1].

Cette onction ne fut qu'une ombre de l'onction qui avait coulé sur l'âme de Marie. Elle est l'image de celle que l'Esprit saint répand dans les âmes intérieures qui, brûlant d'imiter la Mère de Dieu, communient au corps et au sang de Jésus avec les vues et les sentiments de l'auguste associée du sacrifice. Que dans nos jours troublés, Dieu suscite beaucoup de ces âmes généreuses ! De même que Jésus est continué en quelque sorte dans ses prêtres, de même il importe que Marie se continue et s'étende, pour ainsi parler, en mille et mille générations jusqu'à la fin des âges. Angèle de Foligno, victime de l'amour, mère de tant d'âmes religieuses, fut dans les temps passés une de ces images fidèles, un de ces prolongements de Marie dans l'Eglise de la terre. La Providence ne cesse d'en former d'autres à chaque âge. Eclairées par le divin sanctificateur, ces âmes sont animées de l'esprit de sacrifice, legs précieux recueilli par la Vierge au milieu du sang et des larmes, forme de la vie qui nous est communiquée par la croix et par l'autel. S'élevant au-dessus de la nature, dans le monde invisible, les mystères saints leur apparaissent comme une scène renouvelée du

[1] Angèle de Foligno, *Le Livre des Visions*. c. 29.

Calvaire, et comme une participation aux souffrances et aux immolations de l'Homme-Dieu. C'est là qu'elles se dépouillent du vieil homme; c'est là que leur regard, accoutumé à chercher les grandes choses, se fixe sur le cœur de Jésus-Christ, et que leur désir, détourné des objets terrestres, demeure tendu vers les intérêts sacrés du Roi immortel des âmes et des peuples.

Ainsi l'action de Jésus-Christ et l'action de Marie se perpétuent dans l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. La première se perpétue par le ministère sacré des pontifes et des prêtres; la seconde, par la vie de contemplation et de sacrifice des âmes du cloître et du sanctuaire. Tandis que les prêtres, unis au Pontife éternel, immolent l'Agneau divin, les vierges, unies à la Vierge du Calvaire, offrent en esprit le calice du salut. Tandis que les hérauts de l'Evangile sèment en tous lieux la parole divine, les âmes apostoliques implorent par leurs larmes et leurs prières, la grâce qui rend les cœurs dociles et qui enrichit le bercail du Christ.

Auguste Reine de la hiérarchie, Vierge sacerdotale et Victime sainte, embaumez du parfum de l'encens et de la myrrhe, figure de l'esprit de sacrifice, la maison spirituelle dans laquelle nous offrons les hosties agréables au Très-Haut par Jésus-Christ [1]. En ces jours où le royal Pontife est

[1] Cfr. Eccli. XXIV, 21 et I Petr. II, 4, 5.

spolié de ses droits et de sa liberté, où les fils du sacerdoce sont poursuivis par la haine de l'enfer, nous contemplons avec joie, nous célébrons avec espérance votre glorieuse prérogative d'Associée du divin sacrifice. Jetez un regard d'amour sur les Christs du Seigneur, et présentant vous-mêmes à Jésus le vœu de l'Eglise universelle, obtenez de lui qu'il multiplie les prêtres saints [1]. Amenez des vierges pures au cœur blessé de votre Fils; entourez les autels d'âmes apostoliques, instruites à offrir, en union avec vous, le sacrifice qui glorifie la Majesté divine : et assurez enfin, par votre intercession toute-puissante, le triomphe de l'Eglise et le règne de Jésus dans le monde, ô Vierge pleine de grâces, délices de nos cœurs, *charissima in deliciis* [2]. *Amen.*

[1] Ce vœu est compris dans l'acte de consécration approuvé par décret de la S. Congrégation des Rites du 22 avril 1875, et qui sera prononcé par les fidèles du monde entier en union avec S. S. Pie IX, dans le deux-centième anniversaire de la révélation du Sacré-Cœur à la B. Marguerite Marie. — [2] Cant. VII, 6.

FIN.

NOTES

Note A.

Il y a ici deux choses à prouver : la première, que, dans les peintures des catacombes, le Bon Pasteur représente Jésus Prêtre ; la seconde, que l'*orante*, c'est-à-dire la femme avec les bras étendus dans l'attitude de la prière, que l'on aperçoit souvent près de lui, figure ordinairement la sainte Vierge.

Pour la première partie de la thèse, nous alléguons trois preuves sans réplique. D'abord saint Paul associe la qualité de pasteur à celle de Pontife en la personne de Jésus-Christ, lorsqu'il fait entendre que c'est par le sang du Testament éternel que Jésus est devenu le grand Pasteur des brebis (Hebr. XIII, 20). Ensuite, Théodore de Mopsueste dit en terme exprès, que le Pasteur dénote l'office sacerdotal (*In Zachar.* X, 16). Enfin, voici la troisième preuve : Le seau de lait que le Bon Pasteur tient à la main dans ces peintures, a une signification eucharistique incontestable. Clément d'Alexandrie donne le nom de lait au corps du Christ que l'on distribue aux fidèles (*Paedag,* XVI, 6). Dans la vision de sainte Perpétue, le divin Pasteur présente son corps sous l'image d'un petit fromage (Ruinart, *Acta mart. sincera,* p. 87), et l'on sait que le fromage et le lait sont une même substance. Saint Léon, parlant aux catéchumènes, leur apprend que l'Agneau divin les couvre de sa blanche toison, et fait couler le lait sur leurs lèvres (*De duobus Signis,* II, 45). Saint Sophro-

nius raconte que, dans une vision, les martyrs Cyrus et Jean apparurent avec le pain eucharistique et le calice plein d'un lait divin (*De miracul. SS. Cyr. et Ioan*). Dans la crypte de Lucine, au cimetière de Saint-Callixte, sur la voie Appienne, il y a une peinture représentant un autel de gazon surmonté du seau de lait et de la houlette pastorale, et près duquel se voient deux brebis. Enfin dans une autre peinture des catacombes, publiée par Bosio (*Roma sott.*, p. 363), et par Buonarotti (*Vetri*, p. XXVII), on aperçoit l'Agneau divin ; près de lui se trouve une palme, symbole de la croix (Boldetti, *Osserv.*, p. 273). Sur son dos il porte un seau de lait ceint d'un nimbe, et cette circonstance remarquable nous rend certains que, pour l'auteur de cette peinture, le seau représentait le calice ministériel contenant la divine substance du corps de Jésus-Christ. D'ailleurs, au besoin l'on pourrait invoquer encore une fois le témoignage de Théodore de Mopsueste, qui nous apprend que les vases à l'usage du Pasteur figuraient les vases du sacrifice (*loc. cit.*). Il est donc certain que l'image du Bon Pasteur avait pour objet de représenter à l'esprit le souverain sacerdoce et le sacrifice du Christ, et cette signification est rendue plus évidente encore par l'adjonction fréquente de la houlette, qui fait allusion à l'autorité du pontife (Hilar. *in Ps. II*, 37), et du chalumeau qui rappelle la prédication (Himer. *Orat.* 14 et 15, Basil. Seleuc. *Hom.* 26.)

Venons maintenant au second point. L'*orante* en regard du Pasteur, voilà certes un des types les plus anciens, les plus remarquables et les plus difficiles à fixer de tout le cycle des symboles usités dans l'art chrétien primitif. Sans entreprendre ici une discussion, nous dirons qu'il y a deux hypothèses admissibles. Ou l'*orante* unie au Pasteur (lorsqu'elle en est séparée, elle peut représenter divers personnages, et même des âmes), est la figure de l'Église, ou elle est la figure de Marie. Le comte Grimouard de Saint-Laurent, dans une belle étude sur la *Prière de Marie et le Bon Pasteur* (*Revue de l'Art chrétien*, juin 1862), a développé les preuves qui rendent la seconde hypothèse presque

certaine, sans détruire cependant la première. En effet, le chevalier de Rossi, dans sa *Roma sotterranea*, t. I, pp. 347 et 348, et dans son *Bulletino Archeologico*, t. V, pp. 84 et 85, montre que l'*orante* en regard du Pasteur figure à la fois l'Eglise, Vierge et Mère, et Épouse du Christ, et Marie qui réunit les mêmes titres, comme le fait entendre saint Ambroise (*de Institut. Virg.* c. 14). Ainsi l'*orante* est la personnification de l'Église, Vierge, Mère et Épouse de Jésus, mais symbolisée néanmoins dans la Vierge Mère de l'Évangile, qui est Marie. Un texte du poëte Sedulius (v. 356-359), découvert par le professeur Bock, et cité par l'auteur, vient confirmer cette conclusion. Le voici :

Ecclesiam Christus pulcro sibi iunxit amore.
Haec est conspicuo radians in honore Mariae,
Quae cum clarifico semper sit nomine mater,
Semper Virgo manet.

Nous mettrons en regard de ce texte, un autre texte plus précieux encore, où l'Eglise est appelée aussi Mère et Vierge, comme la Vierge Mère de Dieu. C'est la lettre de l'Église de Vienne et de Lyon sur le martyre de saint Pothin et de ses compagnons, un des monuments les plus intéressants de l'ère de la persécution.

Et maintenant, si M. de Rossi conclut que, lorsque nous rencontrons l'image de l'*orante* à côté de celle du Pasteur dans des scènes qui ont trait au séjour céleste, elle personnifie en Marie l'Église des saints qui triomphe et qui prie pour ceux qui luttent encore sur la terre ; nous pourrons ajouter à notre tour, que ces peintures et ces autres monuments du II[e] siècle et des siècles suivants, démontrent d'une manière irrécusable que les chrétiens primitifs ne séparaient jamais Jésus de Marie, que dans leur pensée, Jésus et Marie étaient unis par les liens les plus parfaits et les plus intimes, et qu'ils étaient l'objet commun de leur amour et de leur espérance.

Note B.

On croit généralement que la sainte Vierge communia chaque jour, durant les dernières années de son exil. Il serait donc superflu de rassembler ici des preuves théologiques et historiques pour établir ce fait.

Dans les commencements de l'Église, les chrétiens se réunissaient le dimanche pour assister aux saints mystères. Le dimanche était leur jour de réunion solennelle, et ils trouvaient moyen de ne pas manquer aux assemblées, même au milieu des persécutions. La première lettre de saint Clément aux Corinthiens, la lettre de Pline à Trajan, l'Apologie de Tertullien, les écrits de saint Justin et bien d'autres documents contiennent la description de ces réunions chrétiennes célébrées en des lieux et à des jours déterminés. Les chrétiens avaient coutume de communier alors pendant le sacrifice, et de rapporter dans leur demeure une partie du pain eucharistique, qui servait à la communion des jours suivants.

Il paraît encore certain que, dès cette époque reculée, le saint sacrifice était offert parfois dans des maisons particulières. Du moins l'on trouve dans l'histoire des premiers siècles plusieurs exemples de messes célébrées en privé. Selvaggio les a rassemblés dans ses *Antiquit. Christ. Institut.* (lib. II, part. II, c. 3), pour confondre sur ce point Bingham et les protestants.

On voit par là que l'auguste Vierge pouvait prendre part aux mystères saints de trois manières. Elle le pouvait le jour du Seigneur, en communiant dans l'assemblée solennelle des fidèles. Elle le pouvait encore dans la demeure de saint Jean, en participant au sacrifice que ce fils adoptif de Marie ne manquait point de célébrer devant elle. Enfin, s'il y eut des jours où le sacrifice ne put être offert en public ni en privé, elle communia sans doute d'une fraction du pain eucharistique, présanctifiée et conservée pour cet usage.

Il n'est pas inutile de dire ici quelques mots sur le sacrifice tel qu'il était célébré à cette époque. On peut prouver par les Actes des Apôtres, par les Épîtres de saint Paul et par les monuments primitifs que, dès l'origine, le sacrifice, auquel on donna un peu plus tard le nom de *messe*, se composait des trois parties qui lui sont essentielles, à savoir : l'*offertoire*, la *consécration* et la *communion*. Ces trois parties essentielles étaient accompagnées d'*offrandes*, de *prières*, de *supplications*, d'*intercessions* et d'*actions de grâces*. En outre, le sacrifice était embelli par des rites et des cérémonies d'institution apostolique, dont la fin était d'honorer Dieu et d'élever l'âme des assistants. Pour se faire une idée de la beauté de ces rites, il faut lire les anciennes Liturgies orientales et occidentales. Parmi les premières, nous citerons celle de saint Jacques. Ecrite vers le V[e] siècle, d'abord en langue grecque, ensuite en langue syriaque, elle est attribuée néanmoins au premier évêque de Jérusalem, et l'on ne peut du moins douter qu'elle ne renferme les rites principaux établis par cet Apôtre. On trouve dans la première lettre de saint Clément aux Corinthiens, dans les Catéchèses de saint Cyrille, dans le livre de la Hiérarchie ecclésiastique de saint Denys l'Aréopagite, ainsi que chez d'autres Pères des âges primitifs, des passages intéressants qui nous laissent entrevoir toute la sollicitude avec laquelle l'Église naissante cherchait à embellir le culte, et même à l'entourer de splendeur. Aussi peut-on affirmer que, au temps où Marie vivait encore, le sacrifice se célébrait déjà avec une certaine solennité.

On a essayé plus d'une fois de représenter saint Jean donnant la communion à la Mère du Sauveur ; mais il faut bien avouer qu'aucune de ces images n'est conforme à la vérité historique. Il y aurait donc lieu, à notre avis, de tenter un nouvel essai, en se basant sur la science des antiquités ecclésiastiques. Nous pensons qu'une telle entreprise serait digne d'un artiste chrétien, capable de saisir la touchante beauté que respire cette scène de la communion de Marie.

Afin de lui venir en aide, nous voulons rassembler ici les données archéologiques dont il aurait à tenir compte. Peut-être jugera-t-on que nos recherches ont jeté quelque jour sur la question.

Le lieu où les chrétiens primitifs se rassemblaient pour célébrer les mystères était une pièce située à l'étage supérieur des maisons, et que l'on appelait *cénacle*. C'est dans un cénacle que le Sauveur avait institué l'Eucharistie (Marc. XIV, 15 ; Luc. XXII, 12); dans un cénacle que les Apôtres avaient attendu la descente de l'Esprit-Saint (Act. I, 13); dans un cénacle encore que ces mêmes disciples se réunissaient pour rompre le pain, pour prier et pour annoncer la parole évangélique (Act. XX, 6-10 ; Procl. Ep. CP. *Tract. de Tradit. Miss.*: Hesych. lib. IV, *in Levit*). Les premiers chrétiens avaient coutume de s'assembler dans la partie supérieure des maisons particulières, pour assister aux saints mystères. Le dialogue *Philopatris*, que l'on trouve à la suite des œuvres de Lucien, contient une très-curieuse description d'une de ces synaxes chrétiennes, tenue dans un cénacle. L'histoire des *titres*, que le pape saint Evariste distribua aux prêtres de Rome pour qu'ils y administrassent les sacrements, prouve que la plupart des anciennes basiliques de Rome n'eurent pas d'autre origine. (V. Antonelli, *de Titulis*, Romæ, 1725.) Saint Paul, dans son épître aux Romains (XVI, 3, 4, 5), fait allusion à ce fait, lorsqu'il leur écrit de saluer en son nom Prisque et Aquilas ainsi que l'église qui était dans leur maison. Ces maisons privées, converties en églises, conservèrent le nom des pieux ou saints donateurs. Telle fut l'origine des titres cardinalices de Sainte-Pudentienne, de Sainte-Praxède, de Sainte-Cécile, de Saint-Clément, etc., etc. Pour revenir à la sainte Vierge et à saint Jean, c'est évidemment dans un cénacle qu'il faut se les représenter intervenant dans l'action auguste du sacrifice. Et pour se faire une idée de l'architecture de ce cénacle, il faut consulter les ouvrages des orientalistes, par exemple ceux de Saulcy, de Vogué, etc.

Adossé au fond du cénacle, s'élève le siége ou trône de l'Apôtre. Ce siége a la plus grande importance. Les églises primitives en effet, conservaient avec un soin jaloux les chaires ou trônes des Apôtres. Tertullien (*De Praescript.* c. 36) invite les hérétiques à interroger les églises apostoliques, où les chaires des Apôtres demeuraient encore à leur place d'honneur. Comme Rome conservait la chaire de saint Pierre, et Alexandrie celle de saint Marc, ainsi Jérusalem gardait précieusement celle de saint Jacques son premier évêque. (Euseb. *Hist. Eccles.* VII, 19, 32. V. aussi M. de Rossi, *La Catedra di S. Pietro nel Vaticano,* dans son *Bullet. di Archeol. Crist.*, t. V, p. 33 sqq). Sans doute l'Église d'Éphèse devait conserver la chaire de saint Jean, que celui-ci établit dans cette ville. Mais avant cet événement, l'Apôtre ne pouvait manquer d'user d'une chaire partout où il célébrait les saints mystères, car partout il avait droit à cet honneur. Il paraît probable que ce trône était recouvert d'un voile, car il est question de trônes ornés de draperies, comme insigne des évêques dans Eusèbe (*Hist. Eccl.* VI, 43), dans saint Augustin (*Ep.* 203), dans saint Athanase (*Ep. apol. ad Episcop. Aegypt.*), etc. A en croire les monuments primitifs, par exemple la peinture du cimetière de Priscille, représentant la consécration d'une vierge, la petite basilique souterraine de la catacombe de Sainte-Agnès hors des murs de Rome, etc., cette chaire devait avoir un dossier élevé et arrondi, et de chaque côté devaient se dresser des bancs destinés aux prêtres et aux diacres.

En avant de la chaire de l'Apôtre est placé l'autel, qui n'est qu'une simple table. Nous voyons dans les catacombes de Saint-Callixte deux peintures représentant la table eucharistique. Dans cette même catacombe, on aperçoit encore la trace des quatre pieds de l'autel de la chapelle des papes, qui était placé devant la chaire (V. de Rossi, *Roma sotter.* t. I, tav. I). Il nous a été donné de contempler, à Ravenne, un monument très-remarquable aussi, quoique d'une époque moins ancienne. C'est la magnifique mosaïque de Saint Vital, qui représente les sacrifices d'Abel et de

Melchisédech. La table ou l'autel que l'on y distingue est recouverte d'une nappe de la plus grande richesse, et cette image nous donne sans doute une idée fort exacte de l'autel primitif.

Grâce à la position respective de l'autel et de la chaire, telle que nous venons de la décrire, l'officiant, entouré de ses diacres, célébrait les saints mystères le visage tourné vers le peuple. Cet usage, d'origine apostolique, a été religieusement conservé jusqu'à nos jours dans les anciennes basiliques de Rome. Là encore le pontife ou le prêtre qui offre le sacrifice à la confession des martyrs, voit devant lui l'assemblée des fidèles ; et je me souviens avec bonheur d'avoir célébré ainsi moi-même les divins mystères sur le tombeau des saints Nérée, Aquilée et Flavie Domitille, dans le Titre de Fasciola, au jour de leur fête, avec ces rites touchants qui rappellent plus vivement les fêtes de l'église primitive.

L'autel où saint Jean offrait le saint sacrifice était probablement entouré de lampes, comme l'usage s'en était introduit dès les temps apostoliques. Ces lampes étaient attachées au mur, suspendues ou bien posées sur des candélabres. On trouve dans les musées chrétiens de Rome un grand nombre de lampes chrétiennes assez connues pour que nous nous dispensions de les décrire. On voit encore dans les musées de cette ville, ainsi que dans le musée Bourbon de Naples, des candélabres qui peuvent donner une idée de la forme qu'affectaient alors ces objets. Saint Jean, décrivant le Fils de l'homme revêtu de la gloire de son sacerdoce, tel qu'il lui apparut dans l'île de Pathmos, le montre au milieu de sept candélabres (Apoc. I, 13), et cette circonstance achève de prouver que les lampes étaient en usage, dès lors, dans les cérémonies liturgiques. L'usage des cierges, quoique remontant à l'ère des persécutions, paraît moins ancien, et il ne semble pas que l'Église de Jérusalem se soit servi de flambeaux à l'époque dont nous parlons. Nous négligeons de citer ici les nombreux ouvrages d'archéologie dans lesquels on peut trouver la description des monuments que nous venons de signaler.

Quant à l'encensoir, qui peut douter qu'il ne fût adopté dès

l'origine dans l'Église chrétienne, comme il l'était dans l'Église judaïque ? Aux temps apostoliques, ces encensoirs devaient affecter la forme d'une urne, semblable à l'*arula,* petit vase en terre cuite ou cassolette, que l'on rencontre dans les monuments de cette époque, et en particulier dans les cimetières juifs de Rome. Cette espèce d'urne n'avait point de chaînes (les chaînes n'étant venues que bien plus tard), mais on la pouvait saisir facilement et la porter autour de l'autel, après avoir jeté des grains d'encens sur la braise qu'elle contenait.

Sans nous arrêter à l'encensoir, essayons de décrire les vêtements des personnages qu'il s'agit de représenter. Pour ce qui est de saint Jean, nous n'hésitons pas à dire qu'il le faut revêtir d'une longue tunique blanche ornée de deux bandes de pourpre et retenue par une ceinture. Sur cette tunique doit être jeté un manteau ou *pallium,* également de couleur blanche. En effet, bien des textes appartenant aux ouvrages des saints Pères, font allusion aux vêtements blancs portés par les membres de la hiérarchie, et plusieurs mosaïques anciennes de Rome nous représentent des Apôtres et des saints couverts d'une robe éclatante.

Le *pallium* doit-il être jeté sur les épaules, comme le porte le prêtre qui est représenté dans l'action d'offrir le sacrifice sur la peinture célèbre du cimetière de Saint-Callixte (publ. par Dom Pitra, *Spicileg. Solesmen*, t. III), et par de Rossi (*Roma Sotter*. t. II, tav. 16)? Ou bien ce vêtement doit-il être agrafé sur la poitrine ? Sur la mosaïque du baptistère de Saint-Jean-de-Latran, saint Luc, dont l'Évangile commence au sacerdoce de Zacharie, paraît revêtu, à la différence des trois autres évangélistes, d'un *pallium* ainsi agrafé. Sur les verres peints des premiers siècles chrétiens, on aperçoit les Apôtres saint Pierre et saint Paul couverts du *pallium,* ainsi que d'une bande d'étoffe agrafée sur la poitrine, insigne de la dignité épiscopale (Garrucci, *Vetri dipinti,* tav. 12). Les actes du martyre de saint Pierre d'Alexandrie et d'autres écrits encore d'une époque reculée (Liberat. *Breviar*. c. 30 ; Ioan. Diac. *Vita S. Greg.*) font

mention de cet ornement. Enfin, Melchisédech paraît également revêtu d'une riche *stole* sacerdotale dans une belle mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, et dans celle de Ravenne dont nous avons parlé plus haut. On peut conclure de tout cela que cet insigne a été probablement en usage dès les temps apostoliques, et qu'il serait donc convenable de le donner à saint Jean lorsque cet Apôtre est représenté dans l'action de la liturgie.

Pour achever ce qui regarde le vêtement de saint Jean, disons que l'Évangéliste doit être chaussé de sandales, et couronné d'un bandeau portant une lame d'or. On sait, en effet, que l'Apôtre, au dire de Polycrate (apud Hier. *de Vir. illustr.* XLV), portait cette sorte de couronne comme une marque de sa dignité sacerdotale. Le même fait est affirmé de saint Jacques et de saint Marc (Euseb. *Hist. Eccles.* II, 1, 16). Cette lame était semblable à celle que portait à sa coiffure le grand prêtre de l'ancienne Loi, et sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Sanctitas Domino.* A en croire le Protévangile de saint Jacques (apud Fabric. *Cod. Apocryph. Nov. Test.* t. II), les pécheurs qui allaient demander au grand prêtre le pardon de leurs péchés s'imaginaient que cette feuille d'or resplendissait tout à coup pour indiquer le pardon. La bandelette était si bien une marque du sacerdoce que, dans la mosaïque de Ravenne, dont il a été déjà parlé, Melchisédech a le front ceint de cette coiffure. Ajoutons, pour terminer, ces paroles qui sont adressées aux évêques (dans Eusèbe, *Hist. Eccles.* X, 4) : *Amici Dei et sacerdotes, qui sacro podere coelestisque gloriae corona, et divino chrismate, denique sacerdotali Sancti Spiritus stola decorati estis...*

Nous n'avons que peu de mots à dire sur les vêtements qu'il conviendrait de donner à la sainte Vierge dans la scène que nous voudrions voir retracée par le pinceau. L'on possède des monuments précieux, appartenant aux premiers siècles de l'Église, découverts récemment et mis en lumière par les savants, sur lesquels apparaît l'image de Marie, image chère aux chrétiens primitifs comme elle est chère aux chrétiens de nos jours. Nous ne

citerons pas tous ces monuments, ces verres peints, ces sarcophages, ces peintures des catacombes, auxquelles nous faisons allusion, mais nous nous contenterons de signaler seulement une image de la Vierge, peinte dans le cimetière de Priscille à la fin du premier siècle ou au commencement du deuxième, donc probablement encore du vivant de saint Jean. Cette peinture a été publiée par M. de Rossi (*Imagines selectae Deip. V. in coemeteriis subterraneis udo depictae, tab.* I). En consultant ces anciens monuments, on se persuadera qu'il faut représenter la sainte Vierge avec la tunique, le *pallium* et le voile.

Il ne nous reste plus à parler que de l'attitude des divers personnages de cette scène. On sait assez que les premiers chrétiens priaient debout en tenant les mains levées. Ils s'inclinaient lorsqu'ils s'approchaient de l'autel, et recevaient le pain eucharistique sur leurs mains ouvertes, cachées sous un voile. Le pain eucharistique était rond, et divisé par une croix en quatre parties, ou même en un plus grand nombre de fractions. Chacun en recevait une part, et après avoir communié en présence des fidèles, pouvait en réserver une autre part pour la communion les jours suivants. Après la communion sous l'espèce du pain, avait lieu la communion sous l'espèce du vin. Un calice de verre ou de métal précieux, muni souvent de deux anses, était porté par le diacre aux fidèles, et chacun d'entre eux y portait successivement les lèvres. Un bas relief de Monza, du VI[e] siècle, représente quatre calices, les plus anciens que l'on connaisse. Les mosaïques de Ravenne nous en présentent deux autres. Quant aux pains eucharistiques, on en voit des représentations fréquentes dans les peintures des catacombes. Enfin les écrits des saints Pères et même quelques monuments des premiers siècles, nous parlent de la manière dont les fidèles participaient aux mystères. Il serait inutile de rassembler ici tous ces documents, car ce travail a été fait plus d'une fois par les archéologues chrétiens.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

7954. — Châlons-sur-Marne, imprimerie Le Roy.

ERRATA.

Page 91, note 1, *au lieu de :* Petr. II, 9, *lisez :* I Petr. II, 9.

Page 99, ligne 7, *au lieu de :* Au VIIIe siècle, *lisez :* XIIIe siècle.

Page 123, ligne 12 *au lieu de :* ou la mire, *lisez :* ou la mitre.

PARIS. — IMPRIMERIE Ve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS